

MAUPASSANT

*Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumer,
le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre,
affreuse, humaine et bestiale,
particulière aux gens des champs.*

CONTES • LA FICELLE

IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR B. T. - LA FLECHE

H HACHETTE
Education



16/6230/3

MAUPASSANT



CONTE XIX^E SIÈCLE

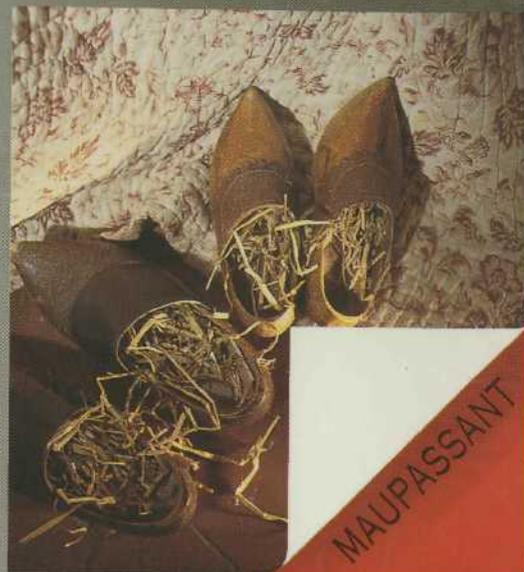
CONTES NORMANDS ET PARISIENS

Classiques

Hachette

34
MAUPASSANT

CONTES NORMANDS ET PARISIENS



CHOIX DE CONTES

Ce livre vous a été proposé par Tári et Lenwë.

Nous espérons que vous avez apprécié cette lecture ...

Et que vous n'oubliez pas la juste rémunération
de l'ayant-droit pour son œuvre !

tarilenwe@yahoo.it

SOMMAIRE

La couverture de cet ouvrage a été réalisée avec l'aimable collaboration de la Comédie-Française.

Photographie : Philippe Sohiez.

| | |
|--|---|
| Maupassant et ses <i>Contes</i> | 4 |
| Les <i>Contes</i> d'hier à aujourd'hui | 6 |

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

(Choix de textes intégraux)

| | |
|-----------------------------------|-----|
| UNE PARTIE DE CAMPAGNE | 11 |
| MADemoiselle FIFI | 27 |
| LA VEILLÉE | 43 |
| HISTOIRE VRAIE | 50 |
| LA REMPAILLEUSE | 57 |
| PIERROT | 66 |
| Aux CHAMPS | 74 |
| LES SABOTS | 82 |
| EN MER | 91 |
| SAINT-ANTOINE | 100 |
| REGRET | 111 |
| DÉCORÉ! | 119 |
| LA FICELLE | 128 |
| LE VIEUX | 138 |
| LE PROTECTEUR | 149 |
| LA PARURE | 157 |
| L'AVEU | 168 |
| LA BÊTE À MAÎT'BELHOMME | 176 |
| AMOUR | 187 |
| LES EPINGLES | 194 |

MAUPASSANT ET SON TEMPS

| | |
|---|-----|
| Chronologie | 202 |
| Ecrire au temps de Maupassant | 206 |

À PROPOS DE L'ŒUVRE

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Les influences | 209 |
| La France de Maupassant | 215 |
| Critiques et jugements | 218 |

PARCOURS THÉMATIQUE

| | |
|----------------------------|-----|
| Le monde rural | 223 |
| Paris | 232 |
| Index thématique | 243 |

ANNEXES

| | |
|---------------------------------------|-----|
| Carte de la Normandie | 254 |
| Carte de Paris | 255 |
| Bibliographie, filmographie | 256 |

Crédits photographiques :

pp. 4, 8, 10 (Maupassant photographié par Nadar), 24 (B.N., Estampes), 47 (B.N., Est.), 64, 73 (B.N., Est.), 88, 90 (un sabotier), 99, 117, 125, 127 (moisson à la faux, photographie d'Aumenier), 136, 146, 156, 166, 186, 201 (Documentation Française), 208 (Guy de Maupassant à 30 ans, photographie d'Autin), 214 (*Les premières batteuses*, 1859, dessin de Lambert), 221, 222 (*Le battage au fléau*, dessin de Lambert), 231 (*La moisson en Seine et Marne*, août 1906), 241, 242 (*Présentation d'un futur venant de Paris*, gravure de F. Grenier), 251 (*Le repas des moissonneurs*, détail de la lithographie de V. Adam, Paris, B.N., Est.), 252-253 (*Boutique et arrière boutique à Paris*, dessin de E. Lorsay, B.N.) : photographies Hachette.

pp. 9, 26, 49, 97, 174 : photographies Roger-Viollet.

pp. 41 : photographie Harlingue-Viollet.

p. 110 : photographie Documentation française.

pp. 148, 256 (Guy de Maupassant, gravure de F. Desmoulin) : photographies Bibliothèque Nationale.

© Hachette Livre 1993, 43, quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15

ISBN : 2.01.017877.7

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des articles L.122-4 et L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que « les analyses et les courtes citations » dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ».

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie (3, rue Hautefeuille, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



Guy de Maupassant à 39 ans.

La fable, c'est La Fontaine; le roman, c'est Balzac; le conte, c'est Maupassant.

Deux amis d'enfance de sa mère, Gustave Flaubert et le poète Louis Bouilhet, son correspondant pendant qu'il était pensionnaire au lycée de Rouen, ont certes contribué à le pousser vers la littérature. Flaubert a même été son mentor, à la fois critique et chaleureux, et il lui soumettait régulièrement et respectueusement ses premiers essais. Mais il aurait pu être poète (il a d'ailleurs composé quelques vers) ou dramaturge (il est l'auteur de quelques petites pièces) ou, plus sûrement encore, vu l'époque où il vivait, romancier (et il a en effet écrit des romans dont certains sont restés célèbres comme Une vie, Bel Ami ou Pierre et Jean), mais c'est dans le conte que son génie s'est épanoui. Entre ce genre et lui on dirait qu'il existe une affinité mystérieuse, et en quelque sorte organique. Il en a écrit près de trois cents au cours d'une période de production littéraire extraordinairement féconde mais qui n'a guère excédé quinze années. Bien qu'il ait su, à maintes reprises et avec succès, dilater son talent à la dimension d'une œuvre plus ample, Maupassant excelle surtout dans l'inspiration brève, dans le trait brillant et profond, dans l'esquisse instantanée que sa justesse impose. Il n'est pas l'homme d'une fresque immense à la Balzac ou à la Zola, mais les mille petites touches dont sont faits ses contes finissent par dessiner une société, traduire une humeur, une philosophie, bref, constituer une grande œuvre.

Reprocherait-on aux peintres impressionnistes, ses contemporains, d'avoir su capter tant de lumière au prix de mille petits coups de pinceau?

LES CONTES D'HIER

... A AUJOURD'HUI

SUR LE PATOIS NORMAND

Il ne convient pas de s'attarder longuement sur le patois que Maupassant prête à ses paysans : c'est un patois de langue d'oïl fort proche du français littéraire dont il ne se sépare que par des différences de prononciation et quelques fautes de grammaire. Ce n'est qu'exceptionnellement que les paysans utilisent des termes spécifiques, dont nous donnons le sens dans des notes infrapaginales.

| Déformations de prononciation | Fautes de grammaire |
|--|--|
| <ul style="list-style-type: none">• Voyelle <i>é</i> pour <i>oi</i>. Ex. : <i>mé, té, qué</i> = <i>moi, toi, quoi</i>.• Voyelle <i>a</i> pour <i>é</i>. Ex. : <i>a</i> = <i>elle</i>.• Élisions : <i>c'te</i> (pour : <i>cette</i>), <i>m'n</i> (pour : <i>mon</i>), <i>m's</i> (pour : <i>mes</i>), <i>l's</i> (pour : <i>les</i>), <i>d's</i> (pour : <i>des</i>), <i>qué</i> (pour : <i>quelque</i>). | <ul style="list-style-type: none">• Sujet à la 1^{re} personne du singulier et verbe au pluriel. Ex. : <i>j'avions</i> pour <i>j'avais</i>; <i>j'ferions</i> pour <i>je ferais</i>.• Complément de nom introduit par <i>à</i> (pour <i>de</i>). Ex. : <i>la bête à Mait' Behomme</i>. |

En fait, ce patois est peu original, mais il donne à certains contes « normands » du pittoresque et une certaine couleur locale. Il a surtout une signification sociale : il distingue les paysans, même enrichis (M. Omont dans *Les Sabots*, Maître Hauchecorne dans *La Ficelle*), des bourgeois de vieille souche, instruits et bien élevés.

Maupassant a eu le bonheur, chichement accordé par le destin à un écrivain, de connaître la gloire de son vivant. Il est vrai qu'il n'a pas été un révolutionnaire briseur d'idoles ou maudit, mais qu'il s'est avancé dans un chemin fortement balisé par d'illustres prédécesseurs, celui du roman réaliste où Flaubert, son maître, s'était déjà engagé et illustré avant que Zola, son aîné de dix ans, aille plus loin encore et fonde avec succès le naturalisme et le roman « expérimental » comme les sciences dont il se proposait d'utiliser la méthode. Maupassant, lui, n'a jamais eu les excès d'un chef d'école, ce qui explique sans doute qu'il ait été apprécié d'emblée, dès la parution de son plus long conte Boule de Suif (1880). La société de la fin du XIX^e siècle aimait à se reconnaître dans le miroir, dans les innombrables petits miroirs qu'il lui tendait avec ses contes. La critique, pourtant, était acerbe : Maupassant avait le sarcasme facile et le trait juste. On n'en finirait pas d'évoquer toutes les figures, souvent inoubliables, de paysans ou de notables normands, de bourgeois ou de boutiquiers parisiens dont il a saisi le ridicule ou l'ignominie, parfois aussi la détresse, avec une sobriété puissante. Mais justement on apprécie encore de nos jours l'acuité du regard sans complaisance qu'il portait sur ses contemporains, donc aussi sur les nôtres : il y a encore des paysans rusés, ou « près de leurs sous », des femmes coquines et des maris naïfs, des filles séduites et malheureuses. Maupassant nous parle d'eux et nous tient en haleine comme sait le faire un bon conteur. Un siècle après sa mort, nous ne nous lassons pas d'entendre sa voix. Le sultan des Mille et Une nuits ne se lassait pas non plus d'entendre Schéhérazade.



UNE PARTIE DE CAMPAGNE¹

On avait projeté depuis cinq mois d'aller déjeuner aux environs de Paris, le jour de la fête de Mme Dufour, qui s'appelait Pétronille. Aussi, comme on avait attendu cette partie impatientement, s'était-on levé de fort bonne
5 heure ce matin-là.

M. Dufour, ayant emprunté la voiture du laitier, conduisait lui-même. La carriole, à deux roues, était fort propre ; elle avait un toit supporté par quatre montants de fer où s'attachaient des rideaux qu'on avait relevés
10 pour voir le paysage. Celui de derrière, seul, flottait au vent, comme un drapeau. La femme, à côté de son époux, s'épanouissait dans une robe de soie cerise extraordinaire. Ensuite, sur deux chaises, se tenaient une
15 vieille grand-mère et une jeune fille. On apercevait encore la chevelure jaune d'un garçon qui, faute de siège, s'était étendu tout au fond, et dont la tête seule apparaissait.

Après avoir suivi l'avenue des Champs-Élysées et franchi les fortifications² à la porte Maillot, on s'était mis
20 à regarder la contrée³.

En arrivant au pont de Neuilly, M. Dufour avait dit : «Voici la campagne, enfin!» et sa femme, à ce signal, s'était attendrie sur la nature.

Au rond-point de Courbevoie, une admiration les
25 avait saisis devant l'éloignement des horizons. À droite, là-bas, c'était Argenteuil, dont le clocher se dressait; au-dessus apparaissaient les buttes de Sannois et le Moulin d'Orgemont. À gauche, l'aqueduc de Marly se dessinait sur le ciel clair du matin, et l'on apercevait aussi, de
30 loin, la terrasse de Saint-Germain ; tandis qu'en face, au bout d'une chaîne de collines, des terres remuées indi-

1. Première publication dans *La Vie moderne* (2 et 9 avril 1881). Repris dans *La Maison Tellier* (1881 et 1891).

2. *fortifications* : ceinture de murailles qui entouraient et défendaient la place de Paris, à l'emplacement des actuels boulevards des Maréchaux.

3. *la contrée* : la banlieue nord-ouest de Paris, où sont situées toutes les petites villes dont il sera question dans la suite du texte.

quaient le nouveau fort de Corneilles. Tout au fond, dans un reulement formidable, par-dessus des plaines et des villages, on entrevoyait une sombre verdure de forêts.

Le soleil commençait à brûler les visages ; la poussière emplissait les yeux continuellement, et, des deux côtés de la route, se développait une campagne interminablement nue, sale et puante. On eût dit qu'une lèpre l'avait ravagée, qui rongait jusqu'aux maisons, car des squelettes de bâtiments défoncés et abandonnés, ou bien des petites cabanes inachevées, faute de paiement aux entrepreneurs, tendaient leurs quatre murs sans toit.

De loin en loin, poussaient dans le sol stérile de longues cheminées de fabrique, seule végétation de ces champs putrides où la brise du printemps promenait un parfum de pétrole et de schiste mêlé à une autre odeur moins agréable encore.

Enfin, on avait traversé la Seine une seconde fois, et sur le pont, c'avait été un ravissement. La rivière éclatait de lumière ; une buée s'en élevait, pompée par le soleil, et l'on éprouvait une quiétude douce, un rafraîchissement bienfaisant à respirer enfin un air plus pur qui n'avait point balayé la fumée noire des usines ou les miasmes¹ des dépotoirs.

Un homme qui passait avait nommé le pays : Bezons. La voiture s'arrêta, et M. Dufour se mit à lire l'enseigne engageante d'une gargote² : *Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabinets³ de société, bosquets et balançoires*. « Eh bien ! madame Dufour, cela te va-t-il ? Te décideras-tu à la fin ? »

La femme lut à son tour : *Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabinets de société, bosquets et balançoires*. Puis elle regarda la maison longuement.

C'était une auberge de campagne, blanche, plantée au bord de la route. Elle montrait, par la porte ouverte, le

zinc brillant du comptoir devant lequel se tenaient deux ouvrier endimanchés.

À la fin, Mme Dufour se décida : « Oui, c'est bien, dit-elle ; et puis il y a la vue. » La voiture entra dans un vaste terrain planté de grands arbres qui s'étendait derrière l'auberge et qui n'était séparé de la Seine que par le chemin de halage¹.

Alors on descendit. Le mari sauta le premier, puis ouvrit les bras pour recevoir sa femme. Le marchepied, tenu par deux branches de fer, était très loin, de sorte que, pour l'atteindre, Mme Dufour dut laisser voir le bas d'une jambe dont la finesse primitive disparaissait à présent sous un envahissement de graisse tombant des cuisses.

M. Dufour, que la campagne émoustillait déjà, lui pinça vivement le mollet, puis, la prenant sous les bras, la déposa lourdement à terre, comme un énorme paquet.

Elle tapa avec la main sa robe de soie pour en faire tomber la poussière, puis regarda l'endroit où elle se trouvait.

C'était une femme de trente-six ans environ, forte en chair, épanouie et réjouissante à voir. Elle respirait avec peine, étranglée violemment par l'étreinte de son corset trop serré ; et la pression de cette machine rejetait jusque dans son double menton la masse fluctuante de sa poitrine surabondante.

La jeune fille ensuite, posant la main sur l'épaule de son père, sauta légèrement toute seule. Le garçon aux cheveux jaunes était descendu en mettant un pied sur la roue, et il aida M. Dufour à décharger la grand-mère.

Alors on détela le cheval, qui fut attaché à un arbre ; et la voiture tomba sur le nez, les deux brancards à terre.

Les hommes, ayant retiré leurs redingotes, se lavèrent

1. *miasmes* : émanations pestilentielles.

2. *gargote* : restaurant de campagne, simple et bon marché.

3. *cabinets* : salles pour réunions.

1. *chemin de halage* : chemin public emprunté par les chevaux qui tirent des péniches le long d'un cours d'eau.

les mains dans un seau d'eau, puis rejoignirent leurs dames installées déjà sur les escarpolettes¹.

Mlle Dufour essayait de se balancer debout, toute seule, sans parvenir à se donner un élan suffisant. C'était
 105 une belle fille de dix-huit à vingt ans; une de ces femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude vague et un soulèvement des sens. Grande, mince de taille et large des hanches, elle avait la peau très brune,
 110 les yeux très grands, les cheveux très noirs. Sa robe dessinait nettement les plénitudes fermes de sa chair qu'accentuaient encore les efforts des reins qu'elle faisait pour s'enlever. Ses bras tendus tenaient les cordes au-dessus
 us de sa tête, de sorte que sa poitrine se dressait, sans une secousse, à chaque impulsion qu'elle donnait. Son chapeau, emporté par un coup de vent, était tombé derrière elle; et l'escarpolette peu à peu se lançait, montrant à chaque retour ses jambes fines jusqu'au genou, et jetant
 120 l'air de ses jupes, plus capiteux que les vapeurs du vin.

Assise sur l'autre balançoire, Mme Dufour gémissait d'une façon monotone et continue: «Cyprien, viens me pousser; viens donc me pousser, Cyprien!» À la fin, il y alla et, ayant retroussé les manches de sa chemise,
 125 comme avant d'entreprendre un travail, il mit sa femme en mouvement avec une peine infinie.

Cramponnée aux cordes, elle tenait ses jambes droites, pour ne point rencontrer le sol, et elle jouissait d'être étourdie par le va-et-vient de la machine. Ses
 130 formes, secouées, tremblotaient continuellement comme de la gelée sur un plat. Mais, comme les élan grandissaient, elle fut prise de vertige et de peur. À chaque descente, elle poussait un cri perçant qui faisait accourir tous les gamins du pays; et là-bas, devant elle,
 135 au-dessus de la haie du jardin, elle apercevait vaguement une garniture de têtes polissonnes que des rires faisaient grimacer diversement.

escarpolettes : balançoires.

Une servante étant venue, on commanda le déjeuner. «Une friture de Seine, un lapin sauté, une salade et du
 140 dessert», articula Mme Dufour, d'un air important. «Vous apporterez deux litres et une bouteille de bordeaux», dit son mari. «Nous dînerons sur l'herbe», ajouta la jeune fille.

La grand-mère, prise de tendresse à la vue du chat de
 145 la maison, le poursuivait depuis dix minutes en lui prodiguant inutilement les plus douces appellations. L'animal, intérieurement flatté sans doute de cette attention, se tenait toujours tout près de la main de la bonne femme, sans se laisser atteindre cependant, et faisait
 150 tranquillement le tour des arbres, contre lesquels il se frottait, la queue dressée, avec un petit ronron de plaisir.

«Tiens! cria tout à coup le jeune homme aux cheveux jaunes qui furetait dans le terrain, en voilà des bateaux qui sont chouet¹!» On alla voir. Sous un petit hangar en
 155 bois étaient suspendues deux superbes yoles² de canotiers, fines et travaillées comme des meubles de luxe. Elles reposaient côte à côte, pareilles à deux grandes filles minces, en leur longueur étroite et reluisante, et donnaient envie de filer sur l'eau par les belles soirées
 160 douces ou les claires matinées d'été, de raser les berges fleuries où des arbres entiers trempent leurs branches dans l'eau, où tremblote l'éternel frisson des roseaux et d'où s'envolent, comme des éclairs bleus, de rapides martins-pêcheurs³.

165 Toute la famille, avec respect, les contemplait. «Oh! ça, oui, c'est chouet», répéta gravement M. Dufour. Et il les détaillait en connaisseur. Il avait canoté, lui aussi, dans son jeune temps, disait-il; voire même qu'avec ça dans la main - et il faisait le geste de tirer sur les
 170 avirons - il se fichait de tout le monde. Il avait rossé en course plus d'un Anglais, jadis, à Joinville; et il plaisanta sur le mot «dames», dont on désigne les

1. *chouet*: orthographe ancienne pour *chouette*.

2. *yoles*: embarcations légères, de forme allongée.

3. *martins-pêcheurs*: petits oiseaux qu'on trouve généralement au bord des cours d'eau et qui se nourrissent de petits poissons.

deux montants qui retiennent les avirons, disant que les canotiers¹, et pour cause, ne sortaient jamais sans leurs
175 *dames*. Il s'échauffait en pérorant² et proposait obstinément de parier qu'avec un bateau comme ça, il ferait six lieues à l'heure sans se presser.

« C'est prêt », dit la servante qui apparut à l'entrée. On se précipita ; mais voilà qu'à la meilleure place, qu'en
180 son esprit Mme Dufour avait choisie pour s'installer, deux jeunes gens déjeunaient déjà. C'étaient les propriétaires des yoles, sans doute, car ils portaient le costume des canotiers.

Ils étaient étendus sur des chaises, presque couchés. Ils 185 avaient la face noircie par le soleil et la poitrine couverte seulement d'un mince maillot de coton blanc qui laissait passer leurs bras nus, robustes comme ceux des forgerons. C'étaient deux solides gaillards, posant beaucoup pour la vigueur, mais qui montraient en tous leurs
190 mouvements cette grâce élastique des membres qu'on acquiert par l'exercice, si différente de la déformation qu'imprime à l'ouvrier l'effort pénible, toujours le même.

Ils échangèrent rapidement un sourire en voyant la
195 mère, puis un regard en apercevant la fille. « Donnons notre place, dit l'un, ça nous fera faire connaissance. » L'autre aussitôt se leva et, tenant à la main sa toque mi-partie rouge et mi-partie noire, il offrit chevaleresquement de céder aux dames le seul endroit du jardin où
200 ne tombât point le soleil. On accepta en se confondant en excuses ; et pour que ce fût plus champêtre, la famille s'installa sur l'herbe sans tablè ni sièges.

Les deux jeunes gens portèrent leur couvert quelques pas plus loin et se remirent à manger. Leurs bras nus,
205 qu'ils montraient sans cesse, gênaient un peu la jeune fille. Elle affectait même de tourner la tête et de ne point les remarquer, tandis que Mme Dufour, plus hardie, sol-

1. *canotiers* : gens qui pratiquent l'aviron sur divers types d'embarcations. Ils étaient ordinairement vêtus d'un pantalon et d'un maillot de corps à manches courtes (cf. le célèbre tableau de Renoir, *Le déjeuner des canotiers*).

2. *pérorant* : parlant sentencieusement.

licitée par une curiosité féminine qui était peut-être du désir, les regardait à tout moment, les comparant sans
210 doute avec regret aux laideurs secrètes de son mari.

Elle s'était éboulée¹ sur l'herbe, les jambes pliées à la façon des tailleurs, et elle se trémoussait continuellement, sous prétexte que des fourmis lui étaient entrées quelque part. M. Dufour, rendu maussade par la pré-
215 sence et l'amabilité des étrangers, cherchait une position commode qu'il ne trouva pas du reste, et le jeune homme aux cheveux jaunes mangeait silencieusement comme un ogre.

« Un bien beau temps, monsieur », dit la grosse dame à
220 l'un des canotiers. Elle voulait être aimable à cause de la place qu'ils avaient cédée. « Oui, madame, répondit-il ; venez-vous souvent à la campagne ?

- Oh ! une fois ou deux par an seulement, pour prendre l'air ; et vous, monsieur ?

225 - J'y viens coucher tous les soirs.

- Ah ! ça doit être bien agréable ?

- Oui, certainement, madame. »

Et il raconta sa vie de chaque jour, poétiquement, de façon à faire vibrer dans le cœur de ces bourgeois privés
230 d'herbe et affamés de promenades aux champs cet amour bête de la nature qui les hante toute l'année derrière le comptoir de leur boutique.

La jeune fille, émue, leva les yeux et regarda le canotier. M. Dufour parla pour la première fois. « Ça, c'est
235 une vie », dit-il. Il ajouta : « Encore un peu de lapin, ma bonne. - Non, merci, mon ami. »

Elle se tourna de nouveau vers les jeunes gens, et, montrant leurs bras : « Vous n'avez jamais froid comme ça ? » dit-elle.

240 Ils se mirent à rire tous les deux, et ils épouvantèrent la famille par le récit de leurs fatigues prodigieuses, de leurs bains pris en sueur, de leurs courses dans le brouillard des nuits ; et ils tapèrent violemment sur leur poitrine pour montrer quel son ça rendait. « Oh ! vous avez

1. *s'était éboulée* : s'était effondrée, affaissée.

245 l'air solides », dit le mari qui ne parlait plus du temps où il rossait les Anglais.

La jeune fille les examinait de côté maintenant; et le garçon aux cheveux jaunes, ayant bu de travers, toussa éperdument, arrosant la robe de soie cerise de la patronne
250 qui se fâcha et fit apporter de l'eau pour laver les taches.

Cependant, la température devenait terrible. Le fleuve étincelant semblait un foyer de chaleur, et les fumées du vin troublaient les têtes.

M. Dufour, que secouait un hoquet violent, avait
255 déboutonné son gilet et le haut de son pantalon; tandis que sa femme, prise de suffocations, dégrafait sa robe peu à peu. L'apprenti balançait d'un air gai sa tignasse de lin et se versait à boire coup sur coup. La grand-mère, se sentant grise, se tenait fort raide et fort digne. Quant à
260 la jeune fille, elle ne laissait rien paraître; son œil seul s'allumait vaguement, et sa peau très brune se colorait aux joues d'une teinte plus rose.

Le café les acheva. On parla de chanter et chacun dit son couplet, que les autres applaudirent avec frénésie.
265 Puis on se leva difficilement, et, pendant que les deux femmes, étourdies, respiraient, les deux hommes, tout à fait pochards, faisaient de la gymnastique. Lourds, flasques, et la figure écarlate, ils se pendaient gauchement aux anneaux sans parvenir à s'enlever; et leurs
270 chemises menaçaient continuellement d'évacuer leurs pantalons pour battre au vent comme des étendards.

Cependant les canotiers avaient mis leurs yoles à l'eau et ils revenaient avec politesse proposer aux dames une promenade sur la rivière.

275 «Monsieur Dufour, veux-tu? je t'en prie!» cria sa femme. Il la regarda d'un air d'ivrogne sans comprendre. Alors un canotier s'approcha, deux lignes de pêcheur à la main. L'espérance de prendre du goujon, cet idéal des boutiquiers, alluma les yeux mornes du
280 bonhomme, qui permit tout ce qu'on voulut, et s'installa à l'ombre sous le pont, les pieds ballants au-dessus du fleuve, à côté du jeune homme aux cheveux jaunes qui s'endormit auprès de lui.

Un des canotiers se dévoua: il prit la mère. «Au petit
285 bois de l'île aux Anglais!» cria-t-il en s'éloignant.

L'autre yole s'en alla plus doucement. Le rameur regardait tellement sa compagne qu'il ne pensait plus à autre chose, et une émotion l'avait saisi qui paralysait sa vigueur.

290 La jeune fille, assise dans le fauteuil du barreur, se laissait aller à la douceur d'être sur l'eau. Elle se sentait prise d'un renoncement de pensée, d'une quiétude de ses membres, d'un abandonnement d'elle-même, comme envahie par une ivresse multiple. Elle était deve-
295 nue fort rouge, avec une respiration courte. Les étourdissements du vin, développés par la chaleur torrentielle qui ruisselait autour d'elle, faisaient saluer sur son passage tous les arbres de la berge. Un besoin vague de jouissance, une fermentation du sang parcouraient sa
300 chair excitée par les ardeurs de ce jour; et elle était aussi troublée dans ce tête-à-tête sur l'eau, au milieu de ce pays dépeuplé par l'incendie du ciel, avec ce jeune homme qui la trouvait belle, dont l'œil lui baisait la peau, et dont le désir était pénétrant comme le soleil.
305 Leur impuissance à parler augmentait leur émotion, et ils regardaient les environs. Alors, faisant un effort, il lui demanda son nom. «Henriette», dit-elle. «Tiens! moi je m'appelle Henri», reprit-il.

Le son de leur voix les avait calmés; ils s'intéressèrent
310 à la rive. L'autre yole s'était arrêtée et paraissait les attendre. Celui qui la montait cria: «Nous vous rejoindrons dans le bois; nous allons jusqu'à Robinson, parce que Madame a soif.» Puis il se coucha sur les avirons et s'éloigna si rapidement qu'on cessa bientôt de le voir.
315 Cependant un grondement continu qu'on distinguait vaguement depuis quelque temps s'approchait très vite. La rivière elle-même semblait frémir comme si le bruit sourd montait de ses profondeurs.

«Qu'est-ce qu'on entend?» demanda-t-elle. C'était la
320 chute du barrage qui coupait le fleuve en deux à la pointe de l'île. Lui se perdit dans une explication lorsque, à travers le fracas de la cascade, un chant d'oiseau qui semblait très lointain les frappa. «Tiens! dit-il, les rossignols chantent dans le jour: c'est donc que les
325 femelles couvent.»

Un rossignol! Elle n'en avait jamais entendu, et l'idée

d'en écouter un fit se lever dans son cœur la vision des poétiques tendresses. Un rossignol! c'est-à-dire l'invisible témoin des rendez-vous d'amour qu'invoquait
 330 Juliette¹ sur son balcon ; cette musique du ciel accordée aux baisers des hommes; cet éternel inspirateur de toutes les romances langoureuses qui ouvrent un idéal bleu aux pauvres petits cœurs des fillettes attendries !

Elle allait donc entendre un rossignol.

335 «Ne faisons pas de bruit, dit son compagnon, nous pourrions descendre dans le bois et nous asseoir tout près de lui.»

La yole semblait glisser. Des arbres se montrèrent sur l'île, dont la berge était si basse que les yeux plongeaient
 340 dans l'épaisseur des fourrés. On s'arrêta ; le bateau fut attaché, et, Henriette s'appuyant sur le bras de Henri, ils s'avancèrent entre les branches. « Courbez-vous », dit-il. Elle se courba, et ils pénétrèrent dans un inextricable fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans un asile

345 introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme appelait en riant «son cabinet particulier».

Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des arbres qui les abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. Il lançait des trilles² et des roulades³, puis filait de grands
 350 sons vibrants qui emplissaient l'air et semblaient se perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et s'envolant au-dessus des plaines, à travers le silence de feu qui appesantissait la campagne.

Ils ne parlaient pas de peur de le faire fuir. Ils étaient
 355 assis l'un près de l'autre, et, lentement, le bras de Henri fit le tour de la taille de Henriette. Elle prit, sans colère, cette main audacieuse, et elle l'éloignait sans cesse à mesure qu'il la rapprochait, n'éprouvant du reste aucun embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose
 360 toute naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement.

Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Elle

avait des désirs infinis de bonheur, des tendresses brusques qui la traversaient, des révélations de poésies surhumaines, et un tel amollissement des nerfs et du
 365 cœur, qu'elle pleurait sans savoir pourquoi. Le jeune homme la serrait contre lui maintenant; elle ne le repoussait plus, n'y pensant pas.

Le rossignol se tut soudain. Une voix éloignée cria : « Henriette ! »

370 « Ne répondez point, dit-il tout bas, vous feriez envoler l'oiseau. »

Elle ne songeait guère non plus à répondre.

Ils restèrent quelque temps ainsi. Mme Dufour s'était assise quelque part, car on entendait vaguement, de
 375 temps en temps, les petits cris de la grosse dame que lutinait sans doute l'autre canotier.

La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations très douces, la peau chaude et piquée partout de chatouillements inconnus. La tête de Henri était sur son
 380 épaule ; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres.

Elle eût une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta sur le dos. Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son corps. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y attacha la sienne. Alors affolée par un
 385 désir formidable, elle lui rendit son baiser en l'étreignant sur sa poitrine, et toute sa résistance s'abattit comme écrasée par un poids trop lourd.

Tout était calme aux environs. L'oiseau se remit à chanter. Il jeta d'abord trois notes pénétrantes qui sem-
 390 blaient un appel d'amour, puis, après un silence d'un moment, il commença d'une voix affaiblie des modulations très lentes.

Une brise molle glissa, soulevant un murmure de feuilles, et dans la profondeur des branches passaient
 395 deux soupirs ardents qui se mêlaient au chant du rossignol et au souffle léger du bois.

Une ivresse envahissait l'oiseau, et sa voix, s'accélé-
 rant peu à peu comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait accompagner sous l'arbre
 400 un crépitement de baisers. Puis le délire de son gosier se déchaînait éperdument. Il avait des pâmoisons prolongées sur un trait, de grands spasmes mélodieux.

1. Juliette : héroïne du drame de Shakespeare *Roméo et Juliette* : dans une des scènes les plus célèbres, où Juliette, sur son balcon, échange de tendres propos avec Roméo, on entend chanter le rossignol.

2. trilles, roulades : ornements de l'écriture musicale.

Quelquefois il se reposait un peu, filant seulement deux ou trois sons légers qu'il terminait soudain par une
405 note suraiguë. Ou bien il partait d'une course affolée, avec des jaillissements de gammes, des frémissements, des saccades, comme un chant d'amour furieux, suivi par des cris de triomphe.

Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissement telle-
410 ment profond qu'on l'eût pris pour l'adieu d'une âme. Le bruit s'en prolongea quelque temps et s'acheva dans un sanglot.

Ils étaient bien pâles, tous les deux, en quittant leur lit de verdure. Le ciel bleu leur paraissait obscurci ; l'ardent
415 soleil était éteint pour leurs yeux ; ils s'apercevaient de la solitude et du silence. Ils marchaient rapidement l'un près de l'autre, sans se parler, sans se toucher, car ils semblaient devenus ennemis irréconciliables, comme si un dégoût se fût élevé entre leurs corps, une haine entre
420 leurs esprits.

De temps à autre, Henriette criait : « Maman ! »

Un tumulte se fit sous un buisson. Henri crut voir une jupe blanche qu'on rabattait vite sur un gros mollet; et l'énorme dame apparut, un peu confuse et plus rouge
425 encore, l'œil très brillant et la poitrine orageuse, trop près peut-être de son voisin. Celui-ci devait avoir vu des choses bien drôles, car sa figure était sillonnée de rires subits qui la traversaient malgré lui.

Mme Dufour prit son bras d'un air tendre, et l'on
430 regagna les bateaux. Henri, qui marchait devant, toujours muet à côté de la jeune fille, crut distinguer tout à coup comme un gros baiser qu'on étouffait.

Enfin l'on revint à Bezons.

M. Dufour, dégrisé, s'impatientait. Le jeune homme
435 aux cheveux jaunes mangeait un morceau avant de quitter l'auberge. La voiture était attelée dans la cour, et la grand-mère, déjà montée, se désolait parce qu'elle avait peur d'être prise par la nuit dans la plaine, les environs de Paris n'étant pas sûrs.

440 On se donna des poignées de main, et la famille Dufour s'en alla. «Au revoir!» criaient les canotiers. Un soupir et une larme leur répondirent.

Deux mois après, comme il passait rue des Martyrs, Henri lut sur une porte : *Dufour, quincaillier.*

445 Il entra.

La grosse dame s'arrondissait au comptoir. On se reconnut aussitôt, et, après mille politesses, il demanda des nouvelles. «Et mademoiselle Henriette, comment va-t-elle ? »

450 - Très bien, merci; elle est mariée.

- Ah!...

Une émotion l'étreignit; il ajouta :

- Et... avec qui?

455 - Mais avec le jeune homme qui nous accompagnait, vous savez bien; c'est lui qui prend la suite.

- Oh ! parfaitement.

Il s'en allait fort triste, sans trop savoir pourquoi.

Mme Dufour le rappela.

- Et votre ami? dit-elle timidement.

460 - Mais il va bien.

- Faites-lui nos compliments, n'est-ce pas ; et quand il passera, dites-lui donc de venir nous voir...

Elle rougit fort, puis ajouta : «Ça me fera bien plaisir; dites-lui.»

465 - Je n'y manquerai pas. Adieu !

- Non... à bientôt!

L'année suivante, un dimanche qu'il faisait très chaud, tous les détails de cette aventure, que Henri n'avait jamais oubliée, lui revinrent subitement, si nets et si désirables,
470 qu'il retourna tout seul à leur chambre dans le bois.

Il fut stupéfait en entrant. Elle était là, assise sur l'herbe, l'air triste, tandis qu'à son côté, toujours en manches de chemise, son mari, le jeune homme aux cheveux jaunes, dormait consciencieusement comme
475 une brute.

Elle devint si pâle en voyant Henri qu'il crut qu'elle allait défaillir. Puis ils se mirent à causer naturellement, de même que si rien ne se fût passé entre eux.

Mais comme il lui racontait qu'il aimait beaucoup cet
480 endroit et qu'il y venait souvent se reposer, le dimanche, en songeant à bien des souvenirs, elle le regarda longuement dans les yeux.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

- Moi, j'y pense tous les soirs, dit-elle.
- Allons, ma bonne, reprit en bâillant son mari, je
485 crois qu'il est temps de nous en aller.

avril 1881



Au bord de l'eau, lithographie de A. Dreux (1878).

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

Compréhension

1. Quels détails indiquent la condition sociale de la famille Dufour ?
2. Que pensez-vous de la quantité de vin commandée par M. Dufour? Quel est l'intérêt de cette précision ?
3. Relevez tous les détails qui opposent la famille Dufour d'une part et les deux canotiers de l'autre. Comment réagissent Mme et Mlle Dufour?
4. Qu'est-ce qui nous montre que les deux canotiers sont des séducteurs ? En quoi se distinguent-ils toutefois l'un de l'autre ?
5. Qu'est-ce qui pousse Mlle Dufour à l'aventure? Quels sentiments l'animent? S'agit-il vraiment d'amour?
6. Précisez les sentiments des personnages plusieurs mois après l'aventure.
7. Quelle tonalité la dernière rencontre entre Henri et Henriette donne-t-elle au conte?
8. Beaucoup de Parisiens, du temps de Maupassant, allaient passer le dimanche aux bords de la Seine pour s'asseoir dans l'herbe, canoter ou se baigner : pourriez-vous citer des peintres de l'époque que ce thème a inspirés et rassembler quelques reproductions de leurs tableaux ?

Écriture, /Réécriture,

9. Quelles expressions sont particulièrement savoureuses dans la description de la descente de la carriole (7. 74 à 97) ?
10. Dans la description de Mlle Dufour, quels détails sont empreints de sensualité ?
11. Comparez la description de Mme Dufour avec celle de sa fille : ressemblances et différences.
12. Maupassant répète à trois reprises que le commis des Dufour a les cheveux jaunes : que pensez-vous de l'adjectif choisi? Quel effet produit-il ?
13. En quoi l'écriture des lignes 157 à 164 les distingue-t-elle de ce qui précède ? Quel est l'intérêt de cette dissonance ?

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

14. *En quoi consiste l'ambiguïté de l'expression : son cabinet particulier ? A-t-elle le même sens pour Henriette et pour le canotier ?*

15. *Comment l'union physique de Mlle Dufour et du canotier est-elle présentée ? Maupassant est-il réaliste ?*

16. *M. Dufour raconte à un de ses amis (sous la forme d'une lettre ou d'une conversation, au choix) sa partie de campagne.*



Deux dames dans une barque (1897).

MADEMOISELLE FIFI¹

Le major, commandant prussien, comte de Farnsberg, achevait de lire son courrier, le dos au fond d'un grand fauteuil de tapisserie et ses pieds bottés sur le marbre élégant de la cheminée, où ses éperons, depuis trois mois qu'ils occupaient le château d'Uville², avaient tracé deux trous profonds, fouillés un peu plus tous les jours.

Une tasse de café fumait sur un guéridon de marqueterie maculé par les liqueurs, brûlé par les cigares, entaillé par le canif de l'officier conquérant qui, parfois, s'arrêtant d'aiguiser un crayon, traçait sur le meuble gracieux des chiffres ou des dessins, à la fantaisie de son rêve nonchalant.

Quand il eut achevé ses lettres et parcouru les journaux allemands que son vagemestre³ venait de lui apporter, il se leva, et, après avoir jeté au feu trois ou quatre énormes morceaux de bois vert, car ces messieurs abattaient peu à peu le parc pour se chauffer, il s'approcha de la fenêtre.

La pluie tombait à flots ; une pluie normande qu'on aurait dit jetée par une main furieuse, une pluie en biais, épaisse comme un rideau, formant une sorte de mur à raies obliques, une pluie cinglante, éclaboussante, noyant tout, une vraie pluie des environs de Rouen, ce pot de chambre de la France.

25 L'officier regarda longtemps les pelouses inondées, et, là-bas, l'Andelle⁴ gonflée qui débordait ; et il tambourinait contre la vitre une valse du Rhin, quand un bruit le fit se retourner : c'était son second, le baron de Kelweingstein, ayant le grade équivalent à celui de capitaine.

30 Le major était un géant, large d'épaules, orné d'une longue barbe en éventail formant nappe sur sa poitrine ;

1. Première publication dans *Gil Blas* (23 mars 1882). Repris presque aussitôt dans le recueil qui porte son nom.

2. *Uville* : ville imaginaire.

3. *vagemestre* : soldat chargé de la distribution du courrier.

4. *Andelle* : petite rivière de Normandie.

et toute sa grande personne solennelle éveillait l'idée d'un paon militaire, un paon qui aurait porté sa queue déployée à son menton. Il avait des yeux bleus, froids et
 35 doux, une joue fendue d'un coup de sabre dans la guerre d'Autriche¹ ; et on le disait brave homme autant que brave officier.

Le capitaine, un petit rougeaud à gros ventre, sanglé de force, portait presque ras son poil ardent, dont les fils
 40 de feu auraient fait croire, quand ils se trouvaient sous certains reflets, sa figure frottée de phosphore. Deux dents perdues dans une nuit de noce, sans qu'il se rappelât au juste comment, lui faisaient cracher des paroles épaisses, qu'on n'entendait pas toujours ; et il était
 45 chauve du sommet du crâne seulement, tonsuré comme un moine², avec une toison de petits cheveux frisés, dorés et luisants, autour de ce cerceau de chair nue.

Le commandant lui serra la main, et il avala d'un trait sa tasse de café (la sixième depuis le matin), en écoutant
 50 le rapport de son subordonné sur les incidents survenus dans le service ; puis tous deux se rapprochèrent de la fenêtre en déclarant que ce n'était pas gai. Le major, homme tranquille, marié chez lui, s'accommodait de tout ; mais le baron-capitaine, viveur tenace, coureur
 55 de bouges³, forcené trousseur de filles, rageait d'être enfermé depuis trois mois dans la chasteté obligatoire de ce poste perdu.

Comme on grattait à la porte, le commandant cria d'ouvrir, et un homme, un de leurs soldats automates,
 60 apparut dans l'ouverture, disant par sa seule présence que le déjeuner était prêt.

Dans la salle ils trouvèrent les trois officiers de moindre grade : un lieutenant, Otto de Grossling ; deux
 65 sous-lieutenants, Fritz Scheunabourg et le marquis Wilhem d'Eyrik, un tout petit blondin fier et brutal avec les

hommes, dur aux vaincus, et violent comme une arme à feu.

Depuis son entrée en France, ses camarades ne l'appelaient plus que Mademoiselle Fifi. Ce surnom lui
 70 venait de sa tournure coquette, de sa taille fine qu'on aurait dit tenue en un corset, de sa figure pâle où sa naissante moustache apparaissait à peine, et aussi de l'habitude qu'il avait prise, pour exprimer son souverain mépris des êtres et des choses, d'employer à tout
 75 moment la locution française - *fi, fi donc*, qu'il prononçait avec un léger sifflement.

La salle à manger du château d'Uville était une longue et royale pièce dont les glaces de cristal ancien, étoilées de balles, et les hautes tapisseries des Flandres, tailla-
 80 dées à coups de sabre et pendantes par endroits, disaient les occupations de Mademoiselle Fifi, en ses heures de désœuvrement.

Sur les murs, trois portraits de famille, un guerrier vêtu de fer, un cardinal et un président, fumaient de
 85 longues pipes de porcelaine, tandis qu'en son cadre dédoré par les ans, une noble dame à poitrine serrée montrait d'un air arrogant une énorme paire de moustaches faite au charbon.

Et le déjeuner des officiers s'écoula presque en silence
 90 dans cette pièce mutilée, assombrie par l'averse, attristante par son aspect vaincu, et dont le vieux parquet de chêne était devenu sordide comme un sol de cabaret.

À l'heure du tabac, quand ils commencèrent à boire, ayant fini de manger, ils se mirent, de même que chaque
 95 jour, à parler de leur ennui. Les bouteilles de cognac et de liqueurs passaient de main en main ; et tous renversés sur leurs chaises, absorbaient à petits coups répétés, en gardant au coin de la bouche le long tuyau courbé que terminait l'œuf de faïence¹ toujours peinturluré comme
 100 pour séduire des Hottentots².

1. *guerre d'Autriche* : guerre gagnée par la Prusse sur l'Autriche en 1866.

2. *tonsuré comme un moine* : on rasait, sur un espace circulaire, le sommet du crâne des moines.

3. *bouges* : tavernes mal famées.

1. *l'œuf de faïence*, le foyer de la pipe.

2. *Hottentots* : peuple sauvage du Sud-Ouest africain.

Dès que leur verre était vide, ils le remplissaient avec un geste de lassitude résignée. Mais Mademoiselle Fifi cassait à tout moment le sien, et un soldat immédiatement 105 lui en présentait un autre.

Un brouillard de fumée âcre le noyait, et ils semblaient s'enfoncer dans une ivresse endormie et triste, dans cette saoulerie morne des gens qui n'ont rien à faire.

110 Mais le baron, soudain, se redressa. Une révolte le secouait ; il jura : « Nom de Dieu, ça ne peut pas durer, il faut inventer quelque chose à la fin. »

Ensemble le lieutenant Otto et le sous-lieutenant Fritz, deux Allemands doués éminemment de physionomie 115 mies allemandes lourdes et graves, répondirent : « Quoi, mon capitaine? »

Il réfléchit quelques secondes, puis reprit : « Quoi? Eh bien, il faut organiser une fête, si le commandant le permet. »

120 Le major quitta sa pipe : « Quelle fête, capitaine? »

Le baron s'approcha : « Je me charge de tout, mon commandant. J'enverrai à Rouen *Le Devoir* qui nous ramènera des dames; je sais où les prendre. On préparera ici un souper; rien ne manque d'ailleurs, et, au 125 moins, nous passerons une bonne soirée. »

Le comte de Farlsberg haussa les épaules en souriant : « Vous êtes fou, mon ami. »

Mais tous les officiers s'étaient levés, entouraient leur chef, le suppliaient : « Laissez faire le capitaine, mon 130 commandant, c'est si triste ici. »

A la fin le major céda : « Soit », dit-il; et aussitôt le baron fit appeler *Le Devoir*. C'était un vieux sous-officier qu'on n'avait jamais vu rire, mais qui accomplissait fanatiquement tous les ordres de ses chefs, quels qu'ils 135 fussent.

Debout, avec sa figure impassible, il reçut les instructions du baron ; puis il sortit ; et, cinq minutes plus tard, une grande voiture du train¹ militaire, couverte d'une

bâche de meunier tendue en dôme, détalait sous la pluie acharnée, au galop de quatre chevaux.

140 Aussitôt un frisson de réveil sembla courir dans les esprits ; les poses alanguies se redressèrent, les visages s'animèrent, et on se mit à causer.

Bien que l'averse continuât avec autant de furie, le major affirma qu'il faisait moins sombre, et le lieutenant 145 Otto annonçait avec conviction que le ciel allait s'éclaircir. Mademoiselle Fifi elle-même ne semblait pas tenir en place. Elle se levait, se rassoyait. Son œil clair et dur cherchait quelque chose à briser. Soudain, fixant la dame aux moustaches, le jeune blondin tira son revolver

150 ver. « Tu ne verras pas cela, toi », dit-il ; et, sans quitter son siège, il visa. Deux balles successivement crevèrent les deux yeux du portrait.

Puis il s'écria : « Faisons la mine! »

Et brusquement les conversations s'interrompirent, 155 comme si un intérêt puissant et nouveau se fût emparé de tout le monde.

La mine, c'était son invention, sa manière de détruire, son amusement préféré.

En quittant son château, le propriétaire légitime, le 160 comte Fernand d'Amoys d'Uville, n'avait eu le temps de rien emporter ni de rien cacher, sauf l'argenterie enfouie dans le trou d'un mur. Or, comme il était fort riche et magnifique, son grand salon, dont la porte ouvrait dans la salle à manger, présentait, avant la fuite précipitée du 165 maître, l'aspect d'une galerie de musée.

Aux murailles pendaient des toiles, des dessins et des aquarelles de prix, tandis que sur les meubles, les étagères, et dans les vitrines élégantes, mille bibelots, des potiches, des statuettes, des bonshommes de Saxe¹ et 170 des magots² de Chine, des ivoires anciens et des verres de Venise, peuplaient le vaste appartement de leur foule précieuse et bizarre.

Il n'en restait guère maintenant. Non qu'on les eût

1. *Saxe* : province allemande célèbre par sa porcelaine.

2. *magots* : figurines de porcelaine.

1. *train* : corps militaire chargé des transports.

pillés, le major comte de Farlsberg ne l'aurait point per-
175 mis; mais Mademoiselle Fifi, de temps en temps, faisait
la mine, et tous les officiers, ce jour-là, s'amusaient vrai-
ment pendant cinq minutes.

Le petit marquis alla chercher dans le salon ce qu'il
lui fallait. Il rapporta une toute mignonne théière de
180 Chine famille Rosé¹ qu'il emplit de poudre à canon, et,
par le bec, il introduisit délicatement un long morceau
d'amadou², l'alluma, et courut reporter cette machine
infernale dans l'appartement voisin.

Puis il revint bien vite, en fermant la porte. Tous les
185 Allemands attendaient debout, avec la figure souriante
d'une curiosité enfantine, et, dès que l'explosion eut
secoué le château, ils se précipitèrent ensemble.

Mademoiselle Fifi, entrée la première, battait des
mains avec délire devant une Vénus de terre cuite dont
190 la tête avait enfin sauté; et chacun ramassa des mor-
ceaux de porcelaine, s'étonnant aux dentelures étranges
des éclats, examinant les dégâts nouveaux, contestant
certains ravages comme produits par l'explosion pré-
cédente; et le major considérait d'un air paternel le
195 vaste salon bouleversé par cette mitraille à la Néron³ et
sablé de débris d'objets d'art. Il en sortit le premier, en
déclarant avec bonhomie: « Ça a bien réussi, cette fois. »

Mais une telle trombe de fumée était entrée dans la
salle à manger, se mêlant à celle du tabac, qu'on ne
200 pouvait plus respirer. Le commandant ouvrit la fenêtre,
et tous les officiers, revenus pour boire un dernier verre
de cognac s'en approchèrent.

L'air humide s'engouffra dans la pièce, apportant une
sorte de poussière d'eau qui poudrait les barbes, et une
205 odeur d'inondation. Ils regardaient les grands arbres
accablés sous l'averse, la large vallée embrumée par ce
dégorgement des nuages sombres et bas, et tout au loin

le clocher de l'église dressé comme une pointe grise
dans la pluie battante.

210 Depuis leur arrivée, il n'avait plus sonné. C'était, du
reste, la seule résistance que les envahisseurs eussent
rencontrée aux environs: celle du clocher. Le curé ne
s'était nullement refusé à recevoir et à nourrir des sol-
dats prussiens; il avait même plusieurs fois accepté de
215 boire une bouteille de bière ou de bordeaux avec le
commandant ennemi, qui l'employait souvent comme
intermédiaire bienveillant; mais il ne fallait pas lui
demander un seul tintement de sa cloche; il se serait
plutôt laissé fusiller. C'était sa manière à lui de protester
220 contre l'invasion, protestation pacifique, protestation du
silence, la seule, disait-il, qui convînt au prêtre, homme
de douceur et non de sang, et tout le monde, à dix lieues
à la ronde, vantait la fermeté, l'héroïsme de l'abbé
Chantavoine, qui osait affirmer le deuil public, le procla-
225 mer, par le mutisme obstiné de son église.

Le village entier, enthousiasmé par cette résistance,
était prêt à soutenir jusqu'au bout son pasteur, à tout
braver, considérant cette protestation tacite comme la
sauvegarde de l'honneur national. Il semblait aux pay-
230 sans qu'ils avaient ainsi mieux mérité de la patrie que
Belfort¹ et que Strasbourg¹, qu'ils avaient donné un
exemple équivalent, que le nom du hameau en devien-
drait immortel, et, hormis cela, ils ne refusaient rien aux
Prussiens vainqueurs.

235 Le commandant et ses officiers riaient ensemble de ce
courage inoffensif; et comme le pays entier se montrait
obligeant et souple à leur égard, ils toléraient volontiers
son patriotisme muet.

Seul, le petit marquis Wilhem aurait bien voulu forcer
240 la cloche à sonner. Il enrageait de la condescendance²
politique de son supérieur pour le prêtre, et chaque jour
il suppliait le commandant de le laisser faire « ding-don-

1. famille Rose: précise le style de la théière.

2. amadou: substance végétale qui prend feu aisément.

3. Néron: empereur romain (37-68), célèbre pour avoir provoqué un incendie qui détruisit une partie de Rome.

1. Belfort, Strasbourg: ces villes s'illustrèrent particulièrement par leur résistance aux armées allemandes pendant la guerre de 1870.

2. condescendance: complaisance un peu méprisante.

don», une fois, une seule petite fois, pour rire un peu seulement. Et il demandait cela avec des grâces de
245 chatte, des cajoleries de femme, des douceurs de voix d'une maîtresse affolée par une envie ; mais le commandant ne céda point, et Mademoiselle Fifi, pour se consoler, faisait la *mine*, dans le château d'Uville.

Les cinq hommes restèrent là, en tas, quelques
250 minutes, aspirant l'humidité. Le lieutenant Fritz, enfin, prononça en jetant un rire pâteux : « Ces temoisselles, técitement, n'auront pas peu temps pour leur brome-nate. »

Là-dessus, on se sépara, chacun allant à son service,
255 et le capitaine ayant fort à faire pour les préparatifs du dîner.

Quand ils se retrouvèrent de nouveau à la nuit tombante, ils se mirent à rire en se voyant tous coquets et reluisants comme aux jours de grande revue, pomma-
260 dés, parfumés, tout frais. Les cheveux du commandant semblaient moins gris que le matin, et le capitaine s'était rasé, ne gardant que sa moustache, qui lui mettait une flamme¹ sous le nez.

Malgré la pluie, on laissait la fenêtre ouverte et l'un
265 d'eux parfois allait écouter. À six heures dix minutes le baron signala un lointain roulement. Tous se précipitèrent, et bientôt la grande voiture accourut, avec ses quatre chevaux toujours au galop, crottés jusqu'au dos, fumants et soufflants.

Et cinq femmes descendirent sur le perron, cinq
270 belles filles choisies avec soin par un camarade du capitaine à qui *Le Devoir* était allé porter une carte de son officier.

Elles ne s'étaient point fait prier, sûres d'être bien
275 payées, connaissant d'ailleurs les Prussiens, depuis trois mois qu'elles en tâtaient, et prenant leur parti des hommes comme des choses. « C'est le métier qui veut ça », se disaient-elles en route, pour répondre sans doute à quelque picotement secret d'un reste de conscience.

1. *une flamme* : la moustache rousse du capitaine.

Et tout de suite on entra dans la salle à manger. Illuminée, elle semblait plus lugubre encore en son délabrement piteux ; et la table couverte de viandes, de vaisselle riche et d'argenterie retrouvée dans le mur où l'avait cachée le propriétaire, donnait à ce lieu l'aspect d'une
285 taverne de bandits qui soupent après un pillage. Le capitaine, radieux, s'empara des femmes comme d'une chose familière, les appréciant, les embrassant, les flairant, les évaluant à leur valeur de filles à plaisir, et comme les trois jeunes gens voulaient en prendre chacun une, il s'y opposa avec autorité, se réservant de faire le partage, en toute justice, suivant les grades, pour ne blesser en rien la hiérarchie.

Alors, afin d'éviter toute discussion, toute contestation et tout soupçon de partialité, il les aligna par rang de
295 taille et s'adressant à la plus grande, avec le ton du commandement : « Ton nom ? »

Elle répondit en grossissant sa voix : « Paméla. »

Alors il proclama : « Numéro un, la nommée Paméla, adjugée au commandant. »

Ayant ensuite embrassé Blondine, la seconde, en signe de propriété, il offrit au lieutenant Otto la grosse Amanda, Éva *La Tomate* au sous-lieutenant Fritz, et la plus petite de toutes, Rachel, une brune toute jeune, à l'œil noir comme une tache d'encre, une Juive dont le
305 nez retroussé confirmait la règle¹ qui donne des becs courbes à toute sa race, au plus jeune des officiers, au frêle marquis Wilhem d'Eyrik.

Toutes, d'ailleurs, étaient jolies et grasses, sans physiologies bien distinctes, faites à peu près pareilles de
310 tournure et de peau par les pratiques d'amour quotidiennes et la vie commune des maisons publiques.

Les trois jeunes gens prétendaient tout de suite entraîner leurs femmes, sous prétexte de leur offrir des brosses et du savon pour se nettoyer ; mais le capitaine s'y
315 opposa sagement, affirmant qu'elles étaient assez propres pour se mettre à table et que ceux qui monte -

1. *confirmait la règle* : parce qu'elle en est l'exception.

raient voudraient changer en descendant et trouble-
raient les autres couples. Son expérience l'emporta. Il y
eut seulement beaucoup de baisers, des baisers d'at-

320 tente.

Soudain Rachel suffoqua, toussant aux larmes et ren-
dant de la fumée par les narines. Le marquis, sous pré-
texte de l'embrasser, venait de lui souffler un jet de
tabac dans la bouche. Elle ne se fâcha point, ne dit pas
325 un mot, mais elle regarda fixement son possesseur avec
une colère éveillée tout au fond de son œil noir.

On s'assit. Le commandant lui-même semblait
enchanté ; il prit à sa droite Paméla, Blondine à sa
gauche, et déclara, en dépliant sa serviette : « Vous avez
330 eu là une charmante idée, capitaine. »

Les lieutenants Otto et Fritz, polis comme auprès des
femmes du monde, intimidèrent un peu leurs voisins ;
mais le baron de Kelweingstein, lâché dans son vice,
rayonnait, lançait des mots grivois, semblait en feu avec
335 sa couronne de cheveux rouges. Il galantisait¹ en fran-
çais du Rhin, et ses compliments de taverne, expectorés
par le trou des deux dents brisées, arrivaient aux filles au
milieu d'une mitraille de salive.

Elles ne comprenaient rien, du reste, et leur intel-
340 ligence ne sembla s'éveiller que lorsqu'il cracha des
paroles obscènes, des expressions crues, estropiées par
son accent. Alors, toutes ensemble, elles commen-
cèrent à rire comme des folles, tombant sur le ventre de
leurs voisins, répétant les termes que le baron se mit
345 alors à défigurer à plaisir pour leur faire dire des ordures.
Elles en vomissaient à volonté, saoules aux premières
bouteilles de vin, et, redevenant elles, ouvrant la porte
aux habitudes, elles embrassaient les moustaches de
droite et celles de gauche, pinçaient les bras, poussaient
350 des cris furieux, buvaient dans tous les verres, chan-
taient des couplets français et des bouts de chansons
allemandes appris dans leurs rapports quotidiens avec
l'ennemi.

1. *galantisait* : disait des galantries.

Bientôt les hommes eux-mêmes, grisés par cette chair
355 de femme étalée sous leur nez et sous leurs mains, s'affo-
lèrent, hurlant, brisant la vaisselle, tandis que, derrière
leur dos, des soldats impassibles les servaient.

Le commandant seul gardait de la retenue.

Mademoiselle Fifi avait pris Rachel sur ses genoux, et,
360 s'animant à froid, tantôt il embrassait follement les fri-
sons d'ébène de son cou, humant par le mince intervalle
entre la robe et la peau la douce chaleur de son corps et
tout le fumet de sa personne ; tantôt, à travers l'étoffe, il
la pinçait avec fureur, la faisant crier, saisi d'une férocité
365 rageuse, travaillé par son besoin de ravage. Souvent
aussi, la tenant à plein bras, l'étreignant comme pour la
mêler à lui, il appuyait longuement ses lèvres sur la
bouche fraîche de la Juive, la baisait à perdre haleine ;
mais soudain il la mordit si profondément qu'une traî-
370 née de sang descendit sur le menton de la jeune fille et
coula dans son corsage.

Encore une fois, elle le regarda bien en face, et, lavant
la plaie, murmura : « Ça se paye, cela. » Il se mit à rire,
d'un rire dur. « Je paierai », dit-il.

375 On arrivait au dessert ; on versait du Champagne. Le
commandant se leva, et du même ton qu'il aurait pris
pour porter la santé de l'impératrice Augusta¹, il but :
« À nos dames ! » Et une série de toasts commença, des
toasts d'une galanterie de soudards et de pochards,
380 mêlés de plaisanteries obscènes, rendues plus brutales
encore par l'ignorance de la langue.

Ils se levaient l'un après l'autre, cherchant de l'esprit,
s'efforçant d'être drôles ; et les femmes, ivres à tomber,
les yeux vagues, les lèvres pâteuses, applaudissaient
385 chaque fois éperdument.

Le capitaine, voulant sans doute rendre à l'orgie un air
galant, leva encore une fois son verre et prononça : « À
nos victoires sur les cœurs ! »

Alors le lieutenant Otto, espèce d'ours de la Forêt-

1. *Augusta* : femme de l'empereur Guillaume I^{er}

390 Noire¹, se dressa, enflammé, saturé de boissons. Et envahi brusquement de patriotisme alcoolique, il cria : « À nos victoires sur la France ! »

Toutes grises qu'elles étaient, les femmes se turent et Rachel, frissonnante, se retourna : « Tu sais, j'en
395 connais, des Français, devant qui tu ne dirais pas ça. »

Mais le petit marquis, la tenant toujours sur ses genoux, se mit à rire, rendu très gai par le vent : « Ah! ah! ah! je n'en ai jamais vu, moi. Sitôt que nous paraissons, ils foutent le camp ! »

400 La fille, exaspérée, lui cria dans la figure : « Tu mens, salaud ! »

Durant une seconde, il fixa sur elle ses yeux clairs, comme il les fixait sur les tableaux dont il crevait la toile à coups de revolver, puis il se remit à rire : « Ah ! oui,
405 parlons-en, la belle ! serions-nous ici, s'ils étaient braves ? »

Et il s'animait : « Nous sommes leurs maîtres! à nous la France ! »

Elle quitta ses genoux d'une secousse et retomba sur
410 sa chaise. Il se leva, tendit son verre jusqu'au milieu de la table et répéta : « À nous la France et les Français, les bois, les champs et les maisons de France ! »

Les autres, tout à fait saouls, secoués soudain par un enthousiasme militaire, un enthousiasme de brutes, sa-
415 sèrent leurs verres en vociférant : « Vive la Prusse ! » et les vidèrent d'un seul trait.

Les filles ne protestaient point, réduites au silence et prises de peur. Rachel elle-même se taisait, impuissante à répondre.

420 Alors, le petit marquis posa sur la tête de la Juive sa coupe de Champagne emplie à nouveau : « À nous aussi, cria-t-il, toutes les femmes de France ! »

Elle se leva si vite, que le cristal, culbuté, vida, comme pour un baptême, le vin jaune dans ses cheveux noirs, et
425 il tomba, se brisant à terre. Les lèvres tremblantes, elle

bravait du regard l'officier qui riait toujours, et elle balbutia, d'une voix étranglée de colère : « Ça, ça, ça n'est pas vrai, par exemple, vous n'aurez pas les femmes de France. »

430 Il s'assit pour rire à son aise, et, cherchant l'accent parisien : « Elle est bien ponne, bien ponne, qu'est-ce alors que tu viens faire ici, petite ? »

Interdite, elle se tut d'abord, comprenant mal dans son trouble, puis, dès qu'elle eut bien saisi ce qu'il disait,
435 elle lui jeta, indignée et véhémence : « Moi! moi! je ne suis pas une femme, moi, je suis une putain ; c'est bien tout ce qu'il faut à des Prussiens. »

Elle n'avait point fini qu'il la giflait à toute volée ; mais comme il levait encore une fois la main, affolée de rage,
440 elle saisit sur la table un petit couteau de dessert à lame d'argent, et, si brusquement qu'on ne vit rien d'abord, elle le lui piqua droit dans le cou, juste au creux où la poitrine commence.

Un mot qu'il prononçait fut coupé dans sa gorge, et il
445 resta béant, avec un regard effroyable.

Tous poussèrent un rugissement et se levèrent en tumulte ; mais ayant jeté sa chaise dans les jambes du lieutenant Otto, qui s'éroula tout au long, elle courut à la fenêtre, l'ouvrit avant qu'on eût pu l'atteindre, et
450 s'élança dans la nuit, sous la pluie qui tombait toujours.

En deux minutes, Mademoiselle Fifi fut morte. Alors Fritz et Otto dégainèrent et voulurent massacrer les femmes qui se traînaient à leurs genoux. Le major, non sans peine, empêcha cette boucherie, fit enfermer dans
455 une chambre, sous la garde de deux hommes, les quatre filles éperdues ; puis, comme s'il eût disposé ses soldats pour un combat, il organisa la poursuite de la fugitive, bien certain de la reprendre.

Cinquante hommes, fouettés de menaces, furent lan-
460 ces dans le parc. Deux cents autres fouillèrent les bois et toutes les maisons de la vallée.

La table, desservie en un instant, servait maintenant de lit mortuaire, et les quatre officiers, rigides, dégrisés, avec la face dure des hommes de guerre en fonction,
465 restaient debout près des fenêtres, sondaient la nuit.

L'averse torrentielle continuait. Un clapotis continu

1. *Forêt Noire* : massif montagneux et boisé d'Outre-Rhin, symétrique des Vosges françaises.

emplissait les ténèbres, un flottant murmure d'eau qui tombe et d'eau qui coule, d'eau qui dégoutte et d'eau qui rejaillit.

470 Soudain un coup de feu retentit, puis un autre très loin, et, pendant quatre heures, on entendit ainsi de temps en temps des détonations proches ou lointaines et des cris de ralliement, des mots étranges lancés comme appel par des voix gutturales.

475 Au matin, tout le monde rentra. Deux soldats avaient été tués et trois autres blessés par leurs camarades dans l'ardeur de la chasse et l'effacement de cette poursuite nocturne.

On n'avait pas retrouvé Rachel.

480 Alors les habitants furent terrorisés, les demeures bouleversées, toute la contrée parcourue, battue, retournée. La Juive ne semblait pas avoir laissé une seule trace de son passage.

Le général, prévenu, ordonna d'étouffer l'affaire, pour
485 ne point donner de mauvais exemple dans l'armée, et il frappa d'une peine disciplinaire le commandant, qui punit ses inférieurs. Le général avait dit : « On ne fait pas la guerre pour s'amuser et caresser des filles publiques. » Et le comte de Farsberg, exaspéré, résolut de se venger
490 sur le pays.

Comme il lui fallait un prétexte afin de sévir sans contrainte, il fit venir le curé et lui ordonna de sonner la cloche à l'enterrement du marquis d'Eyrik.

Contre toute attente, le prêtre se montra docile,
495 humble, plein d'égards. Et quand le corps de Mademoiselle Fifi, porté par des soldats, précédé, entouré, suivi de soldats qui marchaient le fusil chargé, quitta le château d'Uville, allant au cimetière, pour la première fois la cloche tinta son glas funèbre avec une allure allègre,
500 comme si une main amie l'eût caressée.

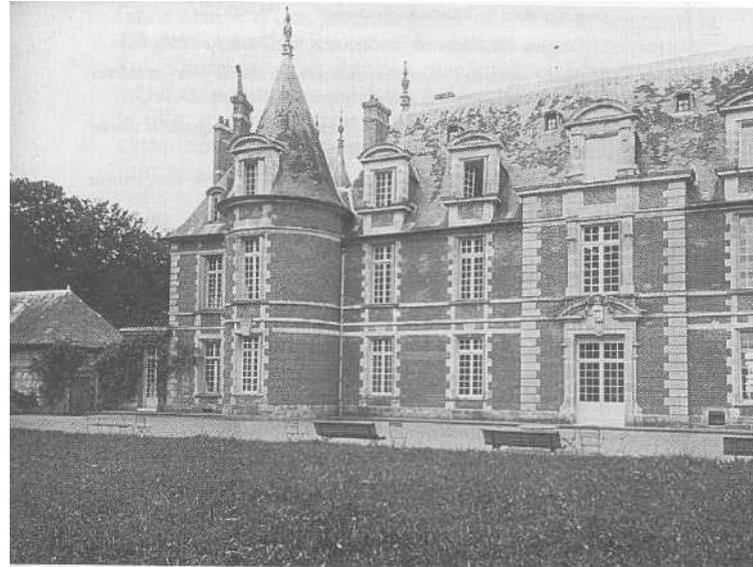
Elle sonna le soir encore, et le lendemain aussi, et tous les jours ; elle carillonna tant qu'on voulut. Parfois même, la nuit, elle se mettait toute seule en branle et jetait doucement deux ou trois sons dans l'ombre, prise de
505 gaietés singulières, réveillée on ne sait pourquoi. Tous les paysans du lieu la dirent alors ensorcelée, et personne, sauf le curé et le sacristain, n'approchait plus du clocher.

C'est qu'une pauvre fille vivait là-haut, dans l'angoisse et la solitude, nourrie en cachette par ces deux hommes.

510 Elle y resta jusqu'au départ des troupes allemandes. Puis, un soir, le curé ayant emprunté le char à bancs du boulanger, conduisit lui-même sa prisonnière jusqu'à la porte de Rouen. Arrivé là, le prêtre l'embrassa ; elle descendit et regagna vivement à pied le logis public, dont la
515 patronne la croyait morte.

Elle en fut tirée quelque temps après par un patriote sans préjugés qui l'aima pour sa belle action, puis l'ayant ensuite chérie pour elle-même, l'épousa, en fit une dame qui valut autant que beaucoup d'autres.

23 mars 1882



Compréhension

1. *Quels détails soulignent la grossièreté du major allemand (l. 1 à 18)?*
1. *Pourquoi Maupassant insiste-t-il tellement dans l'ensemble du texte sur le vandalisme de tous les occupants ?*
3. *Comment se traduit le patriotisme du village ? Quelles en sont les limites ?*
4. *Qu'est-ce qui nous fait rire dans la distribution des prostituées aux différents officiers (l. 285 à 299) ?*
5. *En quoi le personnage de Mlle Fifi se distingue-t-il des autres officiers prussiens ? Tentez de préciser son caractère.*
6. *Y a-t-il une évolution dans le comportement des officiers ? Où situeriez-vous le tournant du conte ?*
7. *Précisez les étapes de la dispute entre Rachel et Mlle Fifi.*
8. *Quelle satire de l'institution militaire allemande peut-on relever dans l'énumération des conséquences de l'acte de Rachel?*
9. *Que peut penser le lecteur de l'attitude du curé quand la cloche sonne pour l'enterrement de l'officier prussien ?*
10. *Quelle morale peut-on tirer de ce conte ? Est-elle entièrement pessimiste ?*

Écriture, / Réécriture,

11. *Relevez les comparaisons ou les images utilisées pour décrire la pluie (l. 19 à 24) : à quoi aboutissent-elles ?*
12. *Quels détails sont particulièrement plaisants dans la description : a) du major? b) du capitaine (l. 30 à 47) ?*
13. *Le titre du conte : Mlle Fifi est-il bien choisi?*
14. *Le surnom de Mlle Fifi est-il bien choisi?*
15. *Quels sont les termes les plus expressifs qui ridiculisent les galanteries du major (l. 335 à 338) ?*
16. *Par quels artifices l'intérêt est-il maintenu et même renouvelé jusqu'à la fin du conte (l. 491 à 518)?*
17. *Le curé écrit à son évêque pour se justifier d'avoir donné asile à une prostituée dans son église.*

Elle était morte sans agonie, tranquillement, comme une femme dont la vie fut irréprochable ; et elle reposait maintenant dans son lit, sur le dos, les yeux fermés, les traits calmes, ses longs cheveux blancs soigneusement
5 arrangés comme si elle eût fait sa toilette encore dix minutes avant la mort, toute sa physionomie pâle de trépassée si recueillie, si reposée, si résignée qu'on sentait bien quelle âme douce avait habité ce corps, quelle existence sans trouble avait menée cette aïeule sereine,
10 quelle fin sans secousses et sans remords avait eue cette sage.

A genoux, près du lit, son fils, un magistrat aux principes inflexibles, et sa fille, Marguerite, en religion sœur Eulalie, pleuraient éperdument. Elle les avait dès l'en-
15 fance armés d'une intraitable morale, leur enseignant la religion sans faiblesses et le devoir sans pactisations. Lui, l'homme, était devenu magistrat, et brandissant la loi, il frappait sans pitié les faibles, les défaillants ; elle, la fille, toute pénétrée de la vertu qui l'avait baignée en
20 cette famille austère, avait épousé Dieu, par dégoût des hommes.

Ils n'avaient guère connu leur père ; ils savaient seulement qu'il avait rendu leur mère malheureuse, sans apprendre d'autres détails.

25 La religieuse baisait follement une main pendante de la morte, une main d'ivoire pareille au grand christ couché sur le lit. De l'autre côté du corps étendu, l'autre main semblait tenir encore le drap froissé de ce geste errant qu'on nomme le pli des agonisants ; et le linge en
30 avait conservé comme de petites vagues de toile, comme un souvenir de ces derniers mouvements qui précèdent l'éternelle immobilité.

Quelques coups légers frappés à la porte, firent relever les deux têtes sanglotantes, et le prêtre, qui venait de
35 dîner, rentra. Il était rouge, essoufflé, de la digestion

1. Première publication dans *Gil Blas* (7 juin 1882).

commencée ; car il avait mêlé fortement son café de cognac pour lutter contre la fatigue des dernières nuits passées et de la nuit de veille qui commençait.

40 Il semblait triste, de cette fausse tristesse d'ecclésiastique pour qui la mort est un gagne-pain. Il fit le signe de la croix, et, s'approchant avec son geste professionnel : « Eh bien ! mes pauvres enfants, je viens vous aider à passer ces tristes heures. » Mais sœur Eulalie soudain se releva : « Merci, mon père, nous désirons, mon frère et
45 moi, rester seuls auprès d'elle. Ce sont nos derniers moments à la voir, nous voulons nous retrouver tous les trois, comme jadis, quand nous... nous... nous étions petits, et que notre pau... pauvre mère... » Elle ne put achever, tant les larmes jaillissaient, tant la douleur
50 l'étouffait.

Mais le prêtre s'inclina, rasséréiné, songeant à son lit. « Comme vous voudrez, mes enfants. » Il s'agenouilla, se signa¹, pria, se releva, et sortit doucement en murmurant : « C'était une sainte. »

55 Ils restèrent seuls, la morte et ses enfants. Une pendule cachée jetait dans l'ombre son petit bruit régulier; et par la fenêtre ouverte les molles odeurs des foins et des bois pénétraient avec une languissante clarté de lune. Aucun son dans la campagne que les notes
60 volantes des crapauds et parfois un ronflement d'insecte nocturne entrant comme une balle et heurtant un mur. Une paix infinie, une divine mélancolie, une silencieuse sérénité entouraient cette morte, semblaient s'envoler d'elle, s'exhaler au-dehors, apaiser la nature même.

65 Alors le magistrat, toujours à genoux, la tête plongée dans les toiles du lit, d'une voix lointaine, déchirante, poussée à travers les draps et les couvertures, cria : « Maman, maman, maman ! » Et la sœur, s'abattant sur le parquet, heurtant au bois son front de fanatique, convul-
70 sée, tordue, vibrante, comme en une crise d'épilepsie, gémit : « Jésus, Jésus, maman, Jésus ! »

Et secoués tous deux par un ouragan de douleur, ils haletaient, râlaient.

Puis la crise, lentement, se calma, et ils se remirent à
75 pleurer d'une façon plus molle, comme des accalmies pluvieuses suivent les bourrasques sur la mer soulevée.

Puis, longtemps après, ils se relevèrent et se remirent à regarder le cher cadavre. Et les souvenirs, ces souvenirs lointains, hier si doux, aujourd'hui si torturants,
80 tombaient sur leur esprit avec tous ces petits détails oubliés, ces petits détails intimes et familiers, qui refont vivant l'être disparu. Ils se rappelaient des circonstances, des paroles, des sourires, des intonations de voix de celle qui ne leur parlerait plus. Ils la revoyaient
85 heureuse et calme, retrouvaient des phrases qu'elle avait parfois, comme pour battre la mesure, quand elle prononçait un discours important.

Et ils l'aimaient comme ils ne l'avaient jamais aimée. Et ils s'apercevaient, en mesurant leur désespoir,
90 combien ils allaient se trouver maintenant abandonnés.

C'était leur soutien, leur guide, toute leur jeunesse, toute la joyeuse partie de leur existence qui disparaissaient, c'était leur lien avec la vie, la mère, la maman, la chair créatrice, l'attache avec les aïeux qu'ils n'auraient
95 plus. Ils devenaient maintenant des solitaires, des isolés, ils ne pouvaient plus regarder derrière eux.

La religieuse dit à son frère : « Tu sais comme maman lisait toujours ses vieilles lettres ; elles sont toutes là, dans son tiroir. Si nous les lisons à notre tour, si nous
100 revivions toute sa vie cette nuit près d'elle ? Ce serait comme un chemin de la croix¹, comme une connaissance que nous ferions avec sa mère à elle, avec nos grands-parents inconnus, dont les lettres sont là, et dont elle nous parlait si souvent, t'en souvient-il ? »

105 Et ils prirent dans le tiroir une dizaine de petits paquets de papiers jaunes, ficelés avec soin et rangés l'un contre l'autre. Ils jetèrent sur le lit ces reliques, et

1. *chemin de la croix* : itinéraire suivi par Jésus-Christ de sa condamnation à sa crucifixion. Au sens figuré : tout moment particulièrement douloureux de l'existence.

1. *se signa* : fit le signe de croix.

choisissant l'une d'elles sur qui le mot « Père » était écrit, ils l'ouvrirent et lurent.

no C'étaient ces si vieilles épîtres¹ qu'on retrouve dans les vieux secrétaires de famille, ces épîtres qui sentent l'autre siècle. La première disait : «Ma chérie»; une autre : «Ma belle petite fille»; puis d'autres : «Ma chère enfant»; puis encore : «Ma chère fille.» Et soudain la 115 religieuse se mit à lire tout haut, à relire à la morte son histoire, tous ses tendres souvenirs. Et le magistrat, un coude sur le lit, écoutait, les yeux sur sa mère. Et le cadavre immobile semblait heureux.

Sœur Eulalie s'interrompant, dit tout à coup : « Il faut 120 dra les mettre dans sa tombe, lui faire un linceul de tout cela, l'ensevelir là-dedans. » Et elle prit un autre paquet sur lequel aucun mot révélateur n'était écrit. Et elle commença, d'une voix haute : «Mon adorée, je t'aime à en perdre la tête. Depuis hier, je souffre comme un 125 damné brûlé par ton souvenir. Je sens tes lèvres sous les miennes, tes yeux sous mes yeux, ta chair sous ma chair. Je t'aime, je t'aime! Tu m'as rendu fou. Mes bras s'ouvrent, je halète, soulevé par un immense désir de t'avoir encore. Tout mon corps t'appelle, te veut. J'ai 130 gardé dans ma bouche le goût de tes baisers...»

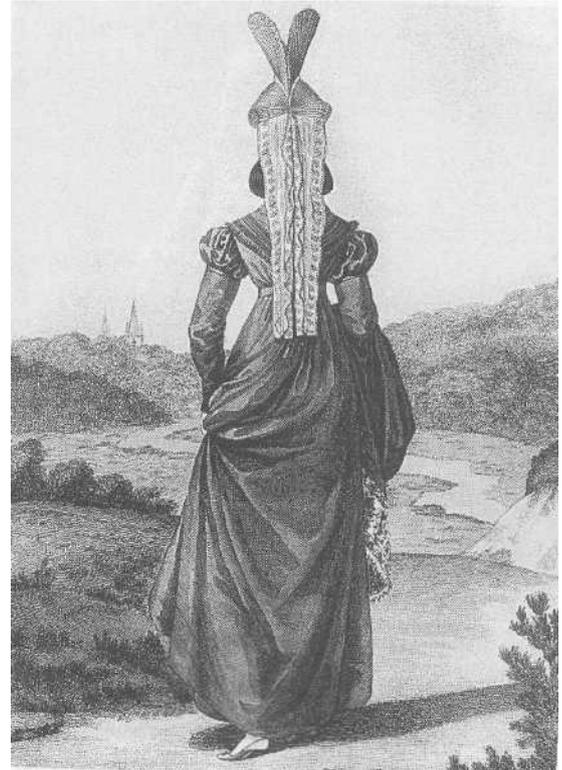
Le magistrat s'était redressé ; la religieuse s'interrompit ; il lui arracha la lettre, chercha la signature. Il n'y en avait pas, mais seulement sous ces mots : «Celui qui t'adore», le nom : «Henry». Leur père s'appelait René. 135 Ce n'était donc pas lui. Alors le fils, d'une main rapide, fouilla dans le paquet de lettres, en prit une autre, et il lut : «Je ne puis plus me passer de tes caresses...» Et debout, sévère comme à son tribunal, il regarda la morte impassible. La religieuse, droite comme une statue, avec HO des larmes restées au coin des yeux, considérant son frère, attendait. Alors il traversa la chambre à pas lents, gagna la fenêtre et, le regard perdu dans la nuit, songea.

Quand il se retourna, sœur Eulalie, l'œil sec maintenant, était toujours debout, près du lit, la tête baissée.

1. épîtres : lettres.

145 Il s'approcha vivement des lettres qu'il rejetait pêle-mêle dans le tiroir ; puis il ferma les rideaux du lit.

Et quand le jour fit pâlir les bougies qui veillaient sur la table, le fils, lentement, quitta son fauteuil, et sans 150 revoir encore une fois la mère qu'il avait séparée d'eux, condamnée, il dit lentement : "Maintenant, retirons-nous, ma soeur."



Costume d'Yvetot (1820).

Compréhension

1. *Comment nous est présentée la morte (l. 1 à 11)? Sur quels aspects Maupassant insiste-t-il ?*
2. *En quoi les enfants peuvent-ils apparaître sympathiques ? Quels traits contiennent cependant une critique implicite (l. 12 à 21) ?*
3. *Pourquoi Maupassant a-t-il imaginé le fils magistrat et la fille religieuse ?*
4. *Sous quels aspects contrastés apparaît le prêtre (l. 33 à 43) ? Quel effet produit ce contraste ?*
5. *Quel est l'intérêt de l'évocation de la nature (l. 57 à 64) ?*
6. *Que pensez-vous de l'attitude des enfants (l. 65 à 71) ?*
7. *Comment est souligné l'amour des enfants (l. 77 à 96) ? Quel est l'intérêt de cette insistance ?*
8. *L'idée de lire les lettres de la mère vous semble-t-elle naturelle ?*
9. *Relevez les attitudes et les gestes des enfants (l. 131 à 142) : comment traduisent-ils leurs sentiments successifs ?*
10. *Quel sentiment apparaît chez le fils (l. 145 à 147) ?*
11. *Que peut-on reprocher aux enfants ?*
12. *La mère est-elle irréprochable ?*

Ecriture, /Réécriture

13. *Les lignes 25-32 nous présentent un tableau : comment est-il composé ? Quelle impression s'en dégage ?*
14. *Dans le portrait du prêtre (l. 35 à 43), quels éléments font contraste avec le tableau précédent ?*
15. *Quels effets de style ralentissent les phrases (l. 77 à 96) ? Quelle impression en résulte-t-il chez le lecteur ?*
16. *En quoi le style de la dernière lettre (l. 123 à 130) diffère-t-il de celui des précédentes ?*
17. *Pourquoi Maupassant, tout au long du texte, appelle-t-il presque toujours les enfants : le magistrat, la religieuse ou sœur Eulalie ?*

18. *À quoi peut nous faire penser la dernière phrase ?*
19. *Décrivez à votre tour une veillée mortuaire dans une tonalité de votre choix (macabre, humoristique, poétique, fantastique, etc.)*



Paysanne à la fin du xix' siècle.

HISTOIRE VRAIE¹

Un grand vent soufflait au-dehors, un vent d'automne mugissant et galopant, un de ces vents qui tuent les dernières feuilles et les emportent jusqu'aux nuages.

5 Les chasseurs achevaient leur dîner, encore bottés, rouges, animés, allumés, C'étaient de demi-seigneurs normands, mi-hobereaux², mi-paysans, riches et vigoureux, taillés pour casser les cornes des bœufs lorsqu'ils les arrêtent dans les foires.

10 Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Éparville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espace de ferme-château dont était propriétaire leur hôte.

15 Ils parlaient comme on hurle, riaient comme rugissent les fauves, et buvaient comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux luisants sous la flamme des lampes, chauffés par un foyer formidable qui jetait au plafond des lueurs sanglantes ; ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, à moitié gris, et
20 tous suivaient de l'œil une forte fille aux joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourritures.

Soudain un grand diable qui était devenu vétérinaire après avoir étudié pour être prêtre, et qui soignait toutes
25 les bêtes de l'arrondissement, M. Séjour, s'écria :

- Crébleu, maît' Blondel, vous avez là une bobonne qui n'est pas piquée des vers.

30 Et un rire retentissant éclata. Alors un vieux noble déclassé, tombé dans l'alcool, M. de Varnetot, éleva la voix.

- C'est moi qui ai eu jadis une drôle d'histoire avec une fillette comme ça ! Tenez, il faut que je vous la raconte. Toutes les fois que j'y pense, ça me rappelle

Mirza, ma chienne, que j'avais vendue au comte d'Haussonnel et qui revenait tous les jours, dès qu'on la lâchait, tant elle ne pouvait me quitter. À la fin je m' suis fâché et j'ai prié V comte de la tenir en chaîne. Savez-vous c' qu'elle a fait c' te bête ? Elle est morte de chagrin.

Mais, pour en revenir à ma bonne, v' là l'histoire :

40 J'avais alors vingt-cinq ans et je vivais en garçon¹, dans mon château de Villebon. Vous savez, quand on est jeune, et qu'on a des rentes, et qu'on s'embête tous les soirs après dîner, on a l'œil de tous les côtés.

Bientôt je découvris une jeunesse qui était en service
45 chez Déboultot, de Cauville. Vous avez bien connu Déboultot, vous, Blondel ! Bref, elle m'enjôla si bien, la gredine, que j'allai un jour trouver son maître et je lui proposai une affaire. Il me céderait sa servante et je lui vendrais ma jument noire, Cocote, dont il avait envie
50 depuis bientôt deux ans. Il me tendit la main : « Topez-là, monsieur de Varnetot. » C'était marché conclu, la petite vint au château et je conduisis moi-même à Cauville ma jument, que je laissai pour trois cents écus.

55 Dans les premiers temps, ça alla comme sur des roulettes. Personne ne se doutait de rien ; seulement Rose m'aimait un peu trop pour mon goût. C t' enfant-là, voyez-vous, ce n'était pas n'importe qui. Elle devait avoir quéqu' chose de pas commun dans les veines. Ça
60 venait encore de quéqu' fille qui aura fauté avec son maître.

Bref, elle m'adorait. C'étaient des cajoleries, des mamours, des p' tits noms de chien, un tas d' gentillesses à me donner des réflexions.

65 Je me disais : « Faut pas qu' ça dure, ou je me laisserai prendre ! » Mais on ne me prend pas facilement, moi. Je ne suis pas de ceux qu'on enjôle avec deux baisers. Enfin j'avais l'œil ; quand elle m'annonça qu'elle était grosse.

70 Pif ! pan ! c'est comme si on m'avait tiré deux coups

1. Première publication dans *Le Gaulois* (18 juin 1882). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

2. *hobereaux* : gentilshommes campagnards.

1. *garçon* : célibataire.

de fusil dans la poitrine. Et elle m'embrassait, elle m'embrassait, elle riait, elle dansait, elle était folle, quoi ! Je ne dis rien le premier jour; mais, la nuit, je me rai-
sonnai. Je pensai : « Ça y est ; mais faut parer le coup, et
75 couper le fil, il n'est que temps. » Vous comprenez, j'avais mon père et ma mère à Barneville, et ma sœur mariée au marquis d'Yspare, à Rollebec, à deux lieues de Villebon. Pas moyen de blaguer.

80 Mais comment me tirer d'affaire? Si elle quittait la maison, on se douterait de quelque chose et on jaserait. Si je la gardais, on verrait bientôt l' bouquet; et puis, je ne pouvais la lâcher comme ça.

J'en parlai à mon oncle, le baron de Creteil, un vieux lapin¹ qui en a connu plus d'une, et je lui demandai un
85 avis. Il me répondit tranquillement :

- Il faut la marier, mon garçon.

Je fis un bond.

- La marier, mon oncle, mais avec qui?

Il haussa doucement les épaules :

90 - Avec qui tu voudras, c'est ton affaire et non la mienne. Quand on n'est pas bête on trouve toujours.

Je réfléchis bien huit jours à cette parole, et je finis par me dire à moi-même : « Il a raison, mon oncle. »

Alors, je commençai à me creuser la tête et à cher-
95 cher ; quand un soir le juge de paix, avec qui je venais de dîner, me dit :

- Le fils de la mère Paumelle vient encore de faire une bêtise ; il finira mal, ce garçon-là. Il est vrai que bon chien chasse de race².

100 Cette mère Paumelle était une vieille rusée dont la jeunesse avait laissé à désirer. Pour un écu, elle aurait vendu certainement son âme, et son garnement de fils par-dessus le marché.

J'allai la trouver, et tout doucement, je lui fis
105 comprendre la chose.

Comme je m'embarrassais dans mes explications, elle me demanda tout à coup :

- Que qu' vous lui donnerez à c'te p'tite?

Elle était maligne, la vieille, mais moi, pas bête, j'avais
no préparé mon affaire.

Je possédais justement trois lopins de terre perdus auprès de Sasseville, qui dépendaient de mes trois fermes de Villebon. Les fermiers se plainaient toujours que c'était loin; bref, j'avais repris ces trois champs, six
115 acres¹ en tout, et, comme mes paysans criaient, je leur avait remis², pour jusqu'à la fin de chaque bail, toutes leurs redevances en volailles. De cette façon, la chose passa. Alors, ayant acheté un bout de côte à mon voisin, M. d'Aumonté, je faisais construire une mesure dessus,
120 le tout pour quinze francs. De la sorte, je venais de constituer un petit bien qui ne me coûtait pas grand' chose, et je le donnais en dot à la fillette.

La vieille se récria : ce n'est pas assez ; mais je tins bon, et nous nous quittâmes sans rien conclure.

125 Le lendemain, dès l'aube, le gars vint me trouver. Je ne me rappelais guère sa figure. Quand je le vis, je me rassurai ; il n'était pas mal pour un paysan ; mais il avait l'air d'un rude coquin.

Il prit la chose de loin, comme s'il venait acheter une
130 vache. Quand nous fûmes d'accord, il voulut voir le bien; et nous voilà partis à travers champs. Le gremlin me fit bien rester trois heures sur les terres ; il les arpentait, les mesurait, en prenait des mottes qu'il écrasait dans ses mains, comme s'il avait peur d'être trompé sur
135 la marchandise. La mesure n'étant pas encore couverte, il exigea de l'ardoise au lieu de chaume, parce que cela demande moins d'entretien !

Puis il me dit :

- Mais F mobilier, c'est vous qui le donnez.

140 Je protestai :

1. *lapin* : amateur de femmes.

2. *bon chien chasse de race* : proverbe signifiant : les qualités et les défauts sont héréditaires.

1. *six acres* : environ trois hectares.

2. *je leur avais remis* : je les avais dispensés de.

- Non pas; c'est déjà beau de vous donner une ferme.
 Il ricana :
- 145 - J' crai ben, une ferme et un éfant.
 Je rougis malgré moi. Il reprit :
 - Allons, vous donnerez l' lit, une table, l'ormoire, trois chaises et pi la vaisselle, ou ben rien d' fait.
 J'y consentis.
 Et nous voilà en route pour revenir. Il n'avait pas encore dit un mot de la fille. Mais tout à coup, il demanda d'un air sournois et gêné :
- 155 - Mais, si a mourait, à qui qu'il irait, çu bien?
 Je répondis :
 - Mais, à vous, naturellement.
- 160 C'était tout ce qu'il voulait savoir depuis le matin. Aussitôt, il me tendit la main d'un mouvement satisfait. Nous étions d'accord.
 Oh ! par exemple, j'eus du mal pour décider Rose. Elle se tramait à mes pieds, elle sanglotait, elle répétait :
 « C'est vous qui me proposez ça ! c'est vous ! c'est vous ! »
 Pendant plus d'une semaine, elle résista malgré mes raisonnements et mes prières. C'est bête, les femmes ; une fois qu'elles ont l'amour en tête, elles ne comprennent plus rien. Il n'y a pas de sagesse qui tienne, l'amour
 165 avant tout, tout pour l'amour.
 A la fin je me fâchai et la menaçai de la jeter dehors. Alors elle céda peu à peu, à condition que je lui permettrais de venir me voir de temps en temps.
 Je la conduisis moi-même à l'autel, je payai la céré-
 170 monie, j'offris à dîner à toute la noce. Je fis grandement les choses, enfin. Puis : «Bonsoir, mes enfants!» J'allai passer six mois chez mon frère en Touraine.
 Quand je fus de retour, j'appris qu'elle était venue, chaque semaine, au château me demander. Et j'étais à
 175 peine arrivé depuis une heure que je la vis arriver avec un marmot dans les bras. Vous me croirez si vous voulez, mais ça me fit quelque chose de voir ce mioche. Je crois même que je l'embrassai.
 Quant à la mère, une ruine, un squelette, une ombre.
 180 Maigre, vieillie. Bigre de bigre, ça ne lui allait pas, le mariage ! Je lui demandai machinalement :

- Es-tu heureuse ?
 Alors elle se mit à pleurer comme une source, avec des hoquets, des sanglots, et elle criait :
- 185 - Je n' peux pas, je n' peux pas m' passer de vous maintenant. J'aime mieux mourir, je n' peux pas!
 Elle faisait un bruit du diable. Je la consolai comme je pus et je la reconduisis à la barrière.
 J'appris en effet que son mari la battait; et que sa
 190 belle-mère lui rendait la vie dure, la vieille chouette.
 Deux jours après elle revenait. Et elle me prit dans ses bras, elle se traîna par terre :
 - Tuez-moi, mais je n' veux pas retourner là-bas.
 Tout à fait ce qu'aurait dit Mirza si elle avait parlé !
 195 Ça commençait à m'embêter, toutes ces histoires ; et je filai pour six mois encore. Quand je revins... Quand je revins, j'appris qu'elle était morte trois semaines auparavant, après être revenue au château tous les dimanches... toujours comme Mirza. L'enfant aussi était mort huit
 200 jours après.
 Quant au mari, le madré coquin, il héritait. Il a bien tourné depuis, paraît-il, il est maintenant conseiller municipal.
 Puis, M. de Varnetot ajouta en riant :
- 205 - C'est égal, c'est moi qui ai fait sa fortune, à celui-là !
 Et M. Séjour, le vétérinaire, conclut gravement en portant à sa bouche un verre d'eau-de-vie :
 - Tout ce que vous voudrez, mais des femmes comme ça, il n'en faut pas !

Compréhension

1. *Comment pourriez-vous caractériser l'assemblée des chasseurs (1.4 à 22) ?*
2. *Lequel des chasseurs remarque-t-il la bonne ? Quel est l'intérêt de cette précision ?*
3. *À quel genre d'histoire peut-on s'attendre après une telle introduction ? Quel détail ne nous laisse aucun doute à ce sujet ?*
4. *Comment nous est présenté le marché conclu entre le narrateur et Déboulot ?*
5. *Quels éléments aggravent la culpabilité du narrateur (1. 55 à 64) ?*
6. *Quels arguments donne le narrateur pour justifier la décision de parer le coup (1. 74) ? Vous semblent-ils convaincants ?*
7. *En quoi le marchandage avec le jeune paysan marque-t-il une progression par rapport au marchandage avec la mère ?*
8. *Quel est le seul sentiment humain éprouvé par le narrateur à son retour ? Comment le présente-t-il ?*
9. *Quel est l'intérêt de la comparaison avec Mirza ?*
10. *Quel commentaire inspire au narrateur l'épilogue de son histoire ?*

Écriture

11. *Par quelles expressions le caractère ambigu du statut social des chasseurs est-il souligné ? Quelle indication complémentaire apportent les comparaisons des lignes 13 à 14 ?*
12. *En quels termes le narrateur décrit-il sa réaction quand il apprend la grossesse de sa servante ? Comment s'expliquent-ils ?*
13. *«Je fis grandement les choses», déclare le narrateur (1. 170) ? Est-ce l'adverbe qui convient ?*
14. *«Je la conduisis moi-même à l'autel» (1. 169) : cette phrase a-t-elle le même sens pour le narrateur et pour le lecteur ?*
15. *Quelle valeur les deux lignes précédentes donnent-elles à l'adverbe «machinalement» (1. 181) ?*
16. *En quoi les deux dernières phrases s'opposent-elles ? Quel est l'intérêt de cette opposition ?*

- C'était à la fin du dîner d'ouverture de chasse chez le marquis de Bertrands. Onze chasseurs, huit jeunes femmes et le médecin du pays étaient assis autour de la grande table illuminée, couverte de fruits et de fleurs.
- 5 On vint à parler d'amour, et une grande discussion s'éleva, l'éternelle discussion, pour savoir si on pouvait aimer vraiment une seule fois ou plusieurs fois. On cita des exemples de gens n'ayant jamais eu qu'un amour sérieux; on cita aussi d'autres exemples de gens ayant
- 10 aimé souvent, avec violence. Les hommes, en général, prétendaient que la passion, comme les maladies, peut frapper plusieurs fois le même être, et le frapper à le tuer si quelque obstacle se dresse devant lui. Bien que cette
- 15 manière de voir ne fût pas contestable, les femmes, dont l'opinion s'appuyait sur la poésie bien plus que sur l'observation, affirmaient que l'amour, l'amour vrai, le grand amour, ne pouvait tomber qu'une fois sur un mortel, qu'il était semblable à la foudre, cet amour, et qu'un
- 20 cœur touché par lui demeurait ensuite tellement vidé, ravagé, incendié, qu'aucun autre sentiment puissant, même aucun rêve, n'y pouvait germer de nouveau.
- Le marquis ayant aimé beaucoup, combattait vivement cette croyance :
- Je vous dis, moi, qu'on peut aimer plusieurs fois
- 25 avec toutes ses forces et toute son âme. Vous me citez des gens qui se sont tués par amour, comme preuve de l'impossibilité d'une seconde passion. Je vous répondrai que, s'ils n'avaient pas commis cette bêtise de se suicider, ce qui leur enlevait toute chance de rechute, ils se
- 30 seraient guéris ; et ils auraient recommencé, et toujours, jusqu'à leur mort naturelle. Il en est ainsi des amoureux

1. Première publication dans *Gù Blas* (14 septembre 1882). Repris dans *Les Contes de la bécasse* (1883).

comme des ivrognes. Qui a bu boira - qui a aimé aimera. C'est une affaire de tempérament, cela.

35 On prit pour arbitre le docteur, vieux médecin parisien retiré aux champs, et on le pria de donner son avis.

Justement il n'en avait pas :

- Comme l'a dit le marquis, c'est une affaire de tempérament; quant à moi, j'ai eu connaissance d'une passion qui dura cinquante-cinq ans, sans un jour de répit,
40 et qui ne se termina que par la mort.

La marquise battit des mains.

- Est-ce beau cela! Et quel rêve d'être aimé ainsi! Quel bonheur de vivre cinquante-cinq ans tout enveloppé de cette affection acharnée et pénétrante ! Comme
45 il a dû être heureux, et bénir la vie, celui qu'on adora de la sorte !

Le médecin sourit :

- En effet, madame, vous ne vous trompez pas sur ce point, que l'être aimé fut un homme. Vous le connaissez, c'est M. Chouquet, le pharmacien du bourg. Quant à elle, la femme, vous l'avez connue aussi, c'est la vieille rempailleuse de chaises qui venait tous les ans au châtea-
50 u. Mais je vais me faire mieux comprendre.

L'enthousiasme des femmes était tombé, et leur visage dégoûté disait : «Pouah!» comme si l'amour n'eût dû frapper que des êtres fins et distingués, seuls dignes de l'intérêt des gens comme il faut.

Le médecin reprit :

- J'ai été appelé, il y a trois mois, auprès de cette
60 vieille femme, à son lit de mort. Elle était arrivée la veille, dans la voiture qui lui servait de maison, tramée par la rosse¹ que vous avez vue, et accompagnée de ses deux grands chiens noirs, ses amis et ses gardiens. Le curé était déjà là. Elle nous fit ses exécuteurs testamentaires, et, pour nous dévoiler le sens de ses volontés
65 dernières, elle nous raconta toute sa vie. Je ne sais rien de plus singulier et de plus poignant.

Son père était rempailleur et sa mère rempailleuse. Elle n'a jamais eu de logis planté en terre.

70 Toute petite, elle errait, haillonneuse, vermineuse, sordide. On s'arrêtait à l'entrée des villages, le long des fossés ; on dételait la voiture ; le cheval broutait ; le chien dormait, le museau sur ses pattes ; et la petite se roulait dans l'herbe pendant que le père et la mère rafistolait,

75 à l'ombre des ormes du chemin, tous les vieux sièges de la commune. On ne parlait guère, dans cette demeure ambulante. Après les quelques mots nécessaires pour décider qui ferait le tour des maisons en poussant le cri bien connu : « Rempmpailleur de chaises ! » on se mettait à tortiller la paille, face à face ou côte à côte. Quand l'enfant allait trop loin ou tentait d'entrer en relations avec quelque galopin du village, la voix colère du père la rappelait : « Veux-tu bien revenir ici, crapule ! » C'étaient
80 les seuls mots de tendresse qu'elle entendait.

85 Quand elle devint plus grande, on l'envoya faire la récolte des fonds de siège avariés. Alors elle ébaucha quelques connaissances de place en place avec les gamins ; mais c'étaient alors les parents de ses nouveaux amis qui rappelaient brutalement leurs enfants :
90 « Veux-tu bien venir ici, polisson! Que je te voie causer avec les va-nu-pieds!... »

Souvent les petits gars lui jetaient des pierres.

Des dames lui ayant donné quelques sous, elle les garda soigneusement.

95 Un jour - elle avait alors onze ans - comme elle passait par ce pays, elle rencontra derrière le cimetière le petit Chouquet qui pleurait parce qu'un camarade lui avait volé deux liards¹. Ces larmes d'un petit bourgeois, d'un de ces petits qu'elle s'imaginait, dans sa frêle
100 caboche de déshéritée, être toujours contents et joyeux, la bouleversèrent. Elle s'approcha, et, quand elle connut la raison de sa peine, elle versa entre ses mains toutes ses économies, sept sous, qu'il prit naturellement, en

1. *rosse* : vieux cheval peu vigoureux.

1. *liards* : ancienne monnaie de cuivre (un liard = un quart de sou).

essuyant ses larmes. Alors, folle de joie, elle eut l'audace
115 de l'embrasser. Comme il considérait attentivement sa
monnaie, il se laissa faire. Ne se voyant ni repoussée ni
battue, elle recommença ; elle l'embrassa à pleins bras, à
plein cœur. Puis elle se sauva.

Que se passa-t-il dans cette misérable tête ? S'est-elle
120 attachée à ce mioche parce qu'elle lui avait sacrifié sa
fortune de vagabonde, ou parce qu'elle lui avait donné
son premier baiser tendre ? Le mystère est le même pour
les petits que pour les grands.

Pendant des mois, elle rêva de ce coin de cimetière et
115 de ce gamin. Dans l'espérance de le revoir, elle vola ses
parents, grappillant un sou par-ci, un sou par-là, sur un
rempailage, ou sur les provisions qu'elle allait acheter.

Quand elle revint, elle avait deux francs dans sa
poche, mais elle ne put qu'apercevoir le petit pharmaci-
120 cien, bien propre, derrière des carreaux de la boutique
paternelle, entre un bocal rouge et un ténia¹.

Elle ne l'en aima que davantage, séduite, émue, exta-
siée par cette gloire de l'eau colorée, cette apothéose des
cristaux luisants.

125 Elle garda en elle son souvenir ineffaçable, et, quand
elle le rencontra, l'an suivant, derrière l'école, jouant
aux billes avec ses camarades, elle se jeta sur lui, le saisit
dans ses bras, et le baisa avec tant de violence qu'il se
mit à hurler de peur. Alors, pour l'apaiser, elle lui donna
130 son argent : trois francs vingt, un vrai trésor, qu'il regar-
dait avec des yeux agrandis.

Il le prit et se laissa caresser tant qu'elle voulut.

Pendant quatre ans encore, elle versa entre ses mains
toutes ses réserves, qu'il empochait avec conscience en
135 échange de baisers consentis. Ce fut une fois trente sous,
une fois deux francs, une fois douze sous seulement (elle
en pleura de peine et d'humiliation, mais l'année avait
été mauvaise) et la dernière fois, cinq francs, une grosse
pièce ronde, qui le fit rire d'un rire content.

140 Elle ne pensait plus qu'à lui ; et il attendait son retour

avec une certaine impatience, courait au-devant d'elle
en la voyant, ce qui faisait bondir son cœur de fillette.

Puis il disparut. On l'avait mis au collège. Elle le sut
en interrogeant habilement. Alors elle usa d'une diplo-
145 matie infinie pour changer l'itinéraire de ses parents et
les faire passer par ici au moment des vacances. Elle y
réussit, mais après un an de ruses. Elle était donc restée
deux ans sans le revoir ; et elle le reconnut à peine, tant
il était changé, grandi, embelli, imposant dans sa
150 tunique à boutons d'or. Il feignit de ne pas la voir et
passa fièrement près d'elle.

Elle en pleura pendant deux jours ; et depuis lors elle
souffrit sans fin.

Tous les ans elle revenait ; passait devant lui sans oser
155 le saluer et sans qu'il daignât même tourner les yeux
vers elle. Elle l'aimait éperdument. Elle me dit : « C'est
le seul homme que j'aie vu sur la terre, monsieur le
médecin ; je ne sais pas si les autres existaient seule-
ment. »

160 Ses parents moururent. Elle continua leur métier,
mais elle prit deux chiens au lieu d'un, deux terribles
chiens qu'on n'aurait pas osé braver.

Un jour, en entrant dans ce village où son cœur était
resté, elle aperçut une jeune femme qui sortait de la
165 boutique Chouquet au bras de son bien-aimé. C'était sa
femme. Il était marié.

Le soir même, elle se jeta dans la mare qui est sur la
place de la Mairie. Un ivrogne attardé la repêcha, et la
porta à la pharmacie. Le fils Chouquet descendit en robe
170 de chambre, pour la soigner, et, sans paraître la
reconnaître, la déshabilla, la frictionna, puis il lui dit
d'une voix dure : « Mais vous êtes folle ! Il ne faut pas
être bête comme ça ! »

Cela suffit pour la guérir. Il lui avait parlé ! Elle était
175 heureuse pour longtemps.

Il ne voulut rien recevoir en rémunération de ses
soins, bien qu'elle insistât vivement pour les payer.

Et toute sa vie s'écoula ainsi. Elle rempailait en son-
geant à Chouquet. Tous les ans elle l'apercevait derrière
180 ses vitraux. Elle prit l'habitude d'acheter chez lui des
provisions de menus médicaments. De la sorte elle le

1. ténia : ver solitaire.

voyait de près, et lui parlait, et lui donnait encore de l'argent.

Comme je vous l'ai dit en commençant, elle est morte
185 ce printemps. Après m'avoir raconté toute cette triste
histoire, elle me pria de remettre à celui qu'elle avait si
patiemment aimé toutes les économies de son existence,
car elle n'avait travaillé que pour lui, rien que pour lui,
190 disait-elle, jeûnant même pour mettre de côté, et être
sûre qu'il penserait à elle, au moins une fois, quand elle
serait morte.

Elle me donna donc deux mille trois cent vingt-sept
francs. Je laissai à M. le curé les vingt-sept francs pour
l'enterrement, et j'emportai le reste quand elle eut rendu
195 le dernier soupir.

Le lendemain, je me rendis chez les Chouquet. Ils
achevaient de déjeuner, en face l'un de l'autre, gros et
rouges, fleurant les produits pharmaceutiques, impor-
tants et satisfaits.

200 On me fit asseoir ; on m'offrit un kirsh, que j'acceptai ;
et je commençai mon discours d'une voix émue, per-
suadé qu'ils allaient pleurer.

Dès qu'il eut compris qu'il avait été aimé de cette
vagabonde, de cette rempailleuse, de cette rouleuse¹,
205 Chouquet bondit d'indignation, comme si elle lui avait
volé sa réputation, l'estime des honnêtes gens, son hon-
neur intime, quelque chose de délicat qui lui était plus
cher que la vie.

Sa femme, aussi exaspérée que lui, répétait : « Cette
210 gueuse ! cette gueuse, cette gueuse !... » sans pouvoir
trouver autre chose.

Il s'était levé ; il marchait à grands pas derrière la
table, le bonnet grec chaviré sur une oreille. Il balbu-
tiait : « Comprend-on ça, docteur ? Voilà de ces choses
215 horribles pour un homme ! Que faire ? Oh ! si je l'avais su
de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie
et flanquer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je
vous en réponds ! »

1. *rouleuse* : travailleuse ambulante.

Je demeurais stupéfait du résultat de ma démarche
220 pieuse. Je ne savais que dire ni que faire. Mais j'avais à
compléter ma mission. Je repris : « Elle m'a chargé de
vous remettre ses économies, qui montent à deux mille
trois cents francs. Comme ce que je viens de vous
apprendre semble vous être fort désagréable, le mieux
225 serait peut-être de donner cet argent aux pauvres. »

Ils me regardaient, l'homme et la femme, perclus¹ de
saisissement.

Je tirai l'argent de ma poche, du misérable argent de
tous les pays et de toutes les marques, de l'or et des sous
230 mêlés. Puis je demandai : « Que décidez-vous ? »

Mme Chouquet parla la première : « Mais, puisque
c'était sa dernière volonté, à cette femme... il me semble
qu'il nous est bien difficile de refuser. »

Le mari, vaguement confus, reprit : « Nous pourrions
235 toujours acheter avec ça quelque chose pour nos
enfants. »

Je dis d'un air sec : « Comme vous voudrez. »

Il reprit : « Donnez toujours, puisqu'elle vous en a
chargé ; nous trouverons bien moyen de l'employer à
240 quelque bonne œuvre. »

Je remis l'argent, je saluai, et je partis.

Le lendemain Chouquet vint me trouver et, brusque-
ment : « Mais elle a laissé ici sa voiture, cette... cette
femme. Qu'est-ce que vous en faites de cette voiture ? »

245 - Rien, prenez-la si vous voulez.

- Parfait ; cela me va ; j'en ferai une cabane pour mon
potager.

Il s'en allait. Je le rappelai. « Elle a laissé aussi un
vieux cheval et ses deux chiens. Les voulez-vous ? » Il
250 s'arrêta surpris : « Ah ! non, par exemple ; que voulez-
vous que j'en fasse ? Disposez-en comme vous voudrez. »
Et il riait. Puis il me tendit sa main que je serrai. Que
voulez-vous ? Il ne faut pas dans un pays, que le médecin
et le pharmacien soient ennemis.

255 J'ai gardé les chiens chez moi. Le curé, qui a une

1. *perclus* : paralysés.

grande cour, a pris le cheval. La voiture sert de cabane à Chouquet ; et il a acheté cinq obligations de chemin de fer avec l'argent.

Voilà le seul amour profond que j'aie rencontré, dans 260 ma vie. »

Le médecin se tut.

Alors la marquise, qui avait des larmes dans les yeux, soupira : « Décidément, il n'y a que les femmes pour savoir* aimer ! »



Un vannier.

Compréhension

1. Dans le prologue, la sympathie de l'auteur vous semble-t-elle aller aux femmes ou aux hommes ?
2. Quels détails soulignent la pauvreté et la dureté qui ont marqué l'enfance de la rempailleuse ? Quel en est l'intérêt pour la suite du récit ?
3. Comparez les sentiments respectifs de la rempailleuse et du fils du pharmacien lors de leur première rencontre.
4. Quelles sont les étapes successives de l'aggravation du malentendu entre les deux personnages ?
5. Que pensez-vous de la réaction de Chouquet quand il apprend que la rempailleuse l'avait aimé ?
6. Quel effet l'héritage de la rempailleuse produit-il sur les Chouquet ? Les diverses raisons qu'ils donnent de leur acceptation sont-elles sincères ?
7. Pourquoi la démarche de Chouquet au sujet de la voiture est-elle particulièrement choquante ?
8. Pourquoi Chouquet refuse-t-il le cheval et les chiens ?
9. En quoi l'usage que fait Chouquet de la voiture et de l'argent achève-t-il de dépendre le personnage ?
10. Le docteur est-il totalement sympathique ?
11. Le commentaire final de la marquise est-il justifié par le reste du conte ?

Ecriture / Réécriture,

12. En quoi l'expression « un jour » (7. 95) marque-t-elle un tournant dans le conte ? Étudiez, à ce propos, les temps des verbes.
13. La rempailleuse aperçoit le fils du pharmacien « entre un bocal rouge et un ténia » (1. 121) : cette précision produit-elle le même effet sur la rempailleuse et sur le lecteur ?
14. Qui nous a raconté cette histoire ? Pouvez-vous distinguer plusieurs niveaux ou degrés dans le récit ?
15. Si la petite rempailleuse avait su écrire, imaginez et rédigez quelques pages de son journal intime correspondant à une période de sa vie de votre choix.

PIERROT¹

À Henry Roujon

Mme Lefèvre était une dame de campagne, une veuve, une de ces demi-paysannes à rubans et à chapeaux falbalas², de ces personnes qui parlent avec des cuirs³, prennent en public des airs grandioses, et cachent une âme de brute prétentieuse sous des dehors comiques et chamarrés, comme elles dissimulent leurs grosses mains rouges sous des gants de soie écrue.

Elle avait pour servante une brave campagnarde toute simple, nommée; Rose.

Les deux femmes habitaient une petite maison à volets verts, le long d'une route, en Normandie, au centre du pays de Caux.

Comme elles possédaient, devant l'habitation, un étroit jardin, elles cultivaient quelques légumes.

Or, une nuit, on leur vola une douzaine d'oignons.

Dès que Rose s'aperçut du larcin, elle courut prévenir madame, qui descendit en jupe de laine. Ce fut une désolation et une terreur. On avait volé, volé Mme Lefèvre ! Donc, on volait dans le pays, puis on pouvait revenir.

Et les deux femmes effarées contemplaient les traces de pas, bavardaient, supposaient des choses : «Tenez, ils ont passé par là. Ils ont mis leurs pieds sur le mur ; ils ont sauté dans la plate-bande. »

Et elles s'épouvantaient pour l'avenir. Comment dormir tranquilles maintenant !

Le bruit du vol se répandit. Les voisins arrivèrent, constatèrent, discutèrent à leur tour ; et les deux femmes expliquaient à chaque nouveau venu leurs observations et leurs idées.

Un fermier d'à côté leur offrit ce conseil : «Vous devriez avoir un chien. »

C'était vrai, cela; elles devraient avoir un chien, quand ce ne serait que pour donner l'éveil. Pas un gros chien, Seigneur! Que feraient-elles d'un gros chien! Il les ruinerait en nourriture. Mais un petit chien (en Normandie, on prononce *quin*), un petit freluquet¹ de *quin* qui jappe.

Dès que tout le monde fut parti, Mme Lefèvre discuta longtemps cette idée de chien. Elle faisait, après réflexion, mille objections, terrifiée par l'image d'une jatte pleine de pâtée ; car elle était de cette race parcimonieuse de dames campagnardes qui portent toujours des centimes dans leur poche pour faire l'aumône ostensiblement aux pauvres des chemins, et donner aux quêtes du dimanche.

Rose, qui aimait les bêtes, apporta ses raisons et les défendit avec astuce. Donc il fut décidé qu'on aurait un chien, un tout petit chien.

On se mit à la recherche, mais on n'en trouvait que des grands, des valeurs de soupe à faire frémir. L'épicier de Rolleville² en avait bien un, un tout petit ; mais il exigeait qu'on le lui payât deux francs, pour couvrir ses frais d'élevage. Mme Lefèvre déclara qu'elle voulait bien nourrir un «quin», mais qu'elle n'en achèterait pas.

Or, le boulanger, qui savait les événements, apporta, un matin, dans sa voiture, un étrange petit animal tout jaune, presque sans pattes, avec un corps de crocodile, une tête de renard et une queue en trompette, un vrai panache, grand comme tout le reste de sa personne. Un client cherchait à s'en défaire. Mme Lefèvre trouva fort beau ce roquet immonde, qui ne coûtait rien. Rose l'embrassa, puis demanda comment on le nommait. Le boulanger répondit : « Pierrot. »

Il fut installé dans une vieille caisse à savon et on lui offrit d'abord de l'eau à boire. Il but. On lui présenta

1. Première publication dans *Le Gaulois* (9 octobre 1882). Repris dans les *Contes de la bécasse* (1883).

2. *falbalas* : prétentieux et de mauvais goût.

3. *cuirs* : fautes de liaison.

1. *freluquet* : de petite taille.

2. *Rolleville* : petit village entre Étretat et Le Havre.

ensuite un morceau de pain. Il mangea. Mme Lefèvre, inquiète, eut une idée : « Quand il sera bien accoutumé à la maison, on le laissera libre. Il trouvera à manger en
70 rôdant dans le pays. »

On le laissa libre, en effet, ce qui ne l'empêcha point d'être affamé. Il ne jappait d'ailleurs que pour réclamer sa pitance ; mais, dans ce cas, il jappait avec acharnement.

75 Tout le monde pouvait entrer dans le jardin. Pierrot allait caresser chaque nouveau venu, et demeurait absolument muet.

Mme Lefèvre cependant s'était accoutumée à cette bête. Elle en arrivait même à l'aimer, et à lui donner de
80 sa main, de temps en temps, des bouchées de pain trempées dans la sauce de son fricot.

Mais elle n'avait nullement songé à l'impôt¹, et quand on lui réclama huit francs, - huit francs, madame ! - pour ce freluquet de *quin* qui ne jappait seulement
85 point, elle faillit s'évanouir de saisissement.

Il fut immédiatement décidé qu'on se débarrasserait de Pierrot. Personne n'en voulut. Tous les habitants le refusèrent à dix lieues aux environs. Alors on se résolut, faute d'autre moyen, à lui faire « piquer du mas ».

90 « Piquer du mas », c'est « manger de la marne² ». On fait piquer du mas à tous les chiens dont on veut se débarrasser.

Au milieu d'une vaste plaine, on aperçoit une espèce de hutte, ou plutôt un tout petit toit de chaume, posé sur
95 le sol. C'est l'entrée de la marnière. Un grand puits tout droit s'enfonce jusqu'à vingt mètres sous terre, pour aboutir à une série de longues galeries de mines.

On descend une fois par an dans cette carrière, à l'époque où l'on marne les terres. Tout le reste du
100 temps, elle sert de cimetièrre aux chiens condamnés ; et souvent, quand on passe auprès de l'orifice, des hurle-

ments plaintifs, des aboiements furieux ou désespérés, des appels lamentables montent jusqu'à vous.

Les chiens des chasseurs et des bergers s'enfuient
105 avec épouvante des abords de ce trou gémissant ; et, quand on se penche au-dessus, il sort de là une abominable odeur de pourriture.

Des drames affreux s'y accomplissent dans l'ombre.

Quand une bête agonise depuis dix à douze jours dans
110 le fond, nourrie par les restes immondes de ses devanciers, un nouvel animal, plus gros, plus vigoureux certainement, est précipité tout à coup. Ils sont là, seuls, affamés, les yeux luisants. Ils se guettent, se suivent, hésitent, anxieux. Mais la faim les presse : ils s'at-
115 taquent, luttent longtemps, acharnés ; et le plus fort mange le plus faible, le dévore vivant.

Quand il fut décidé qu'on ferait « piquer du mas » à Pierrot, on s'enquit d'un exécuteur. Le cantonnier qui binait¹ la route demanda dix sous pour la course. Cela
120 parut follement exagéré à Mme Lefèvre. Le goujat² du voisin se contentait de cinq sous ; c'était trop encore ; et, Rose ayant fait observer qu'il valait mieux qu'elles le portassent elles-mêmes, parce qu'ainsi il ne serait pas brutalisé en route et averti de son sort, il fut résolu
125 qu'elles iraient toutes les deux, à la nuit tombante.

On lui offrit, ce soir-là, une bonne soupe avec un doigt de beurre. Il l'avalait jusqu'à la dernière goutte ; et, comme il remuait la queue de contentement, Rose le prit dans son tablier.

130 Elles allaient à grands pas, comme des maraudeuses, à travers la plaine. Bientôt elles aperçurent la marnière et l'atteignirent ; Mme Lefèvre se pencha pour écouter si aucune bête ne gémissait. - Non - il n'y en avait pas ; Pierrot serait seul. Alors Rose, qui pleurait, l'embrassa,
135 puis le lança dans le trou ; et elles se penchèrent toutes deux, l'oreille tendue.

Elles entendirent d'abord un bruit sourd ; puis la

1. *impôt* : un impôt sur les chiens avait été établi en 1855.

2. *marne* : roche argileuse qu'on utilise pour amender les terres trop purement calcaires du pays de Caux.

1. *binait* : entretenait à l'aide d'une petite fourche (ou binette).

2. *goujat* : apprenti maçon.

plainte aiguë, déchirante, d'une bête blessée, puis une succession de petits cris de douleur, puis des appels
140 désespérés, des supplications de chien qui implorait, la tête levée vers l'ouverture.

Il jappait, oh! il jappait!

Elles furent saisies de remords, d'épouvante, d'une peur folle et inexplicable ; et elles se sauvèrent en cou-
145 rant. Et, comme Rose allait plus vite, Mme Lefèvre criait : «Attendez-moi, Rose, attendez-moi!»

Leur nuit fut hantée de cauchemars épouvantables.

Mme Lefèvre rêva qu'elle s'asseyait à table pour manger la soupe, mais, quand elle découvrait la soupière,
150 Pierrot était dedans. Il s'élançait et la mordait au nez.

Elle se réveilla et crut l'entendre japper encore. Elle l'écouta ; elle s'était trompée.

Elle s'endormit de nouveau et se trouva sur une grande route, une route interminable, qu'elle suivait.

155 Tout à coup, au milieu du chemin, elle aperçut un panier, un grand panier de fermier, abandonné ; et ce panier lui faisait peur.

Elle finissait cependant par l'ouvrir, et Pierrot, blotti dedans, lui saisissait la main, ne la lâchait plus ; et elle se
160 sauvait éperdue, portant ainsi au bout du bras le chien suspendu, la gueule serrée.

Au petit jour, elle se leva, presque folle, et courut à la marnière.

Il jappait; il jappait encore, il avait jappé toute la nuit.

165 Elle se mit à sangloter et l'appela avec mille petits noms caressants. Il répondit avec toutes les inflexions tendres de sa voix de chien.

Alors elle voulut le revoir, se promettant de le rendre heureux jusqu'à sa mort.

170 Elle courut chez le puisatier chargé de l'extraction de la marne, et elle lui raconta son cas. L'homme écoutait sans rien dire. Quand elle eut fini, il prononça : «Vous voulez votre quin? Ce sera quatre francs.»

Elle eut un sursaut ; toute sa douleur s'envola du coup.

175 « Quatre francs ! vous vous en feriez mourir ! quatre francs ! »

Il répondit : «Vous croyez que j'vas apporter mes cordes, mes manivelles, et monter tout ça, et m'n aller

là-bas avec mon garçon et m' faire mordre encore par
180 votre maudit quin, pour V plaisir de vous le r'donner? fallait pas l'jeter. »

Elle s'en alla, indignée. - Quatre francs !

Aussitôt rentrée, elle appela Rose et lui dit les prétentions du puisatier. Rose, toujours résignée, répétait :
185 «Quatre francs! c'est de l'argent, madame.»

Puis elle ajouta : «Si on lui jetait à manger, à ce pauvre quin, pour qu'il ne meure pas comme ça ? »

Mme Lefèvre approuva, toute joyeuse ; et les voilà reparties, avec un gros morceau de pain beurré.

190 Elles le coupèrent par bouchées qu'elles lançaient l'une après l'autre, parlant tour à tour à Pierrot. Et sitôt que le chien avait achevé un morceau, il jappait pour réclamer le suivant.

Elles revinrent le soir, puis le lendemain, tous les
195 jours. Mais elles ne faisaient plus qu'un voyage.

Or, un matin, au moment de laisser tomber la première bouchée, elles entendirent tout à coup un aboiement formidable dans le puits. Ils étaient deux ! On avait précipité un autre chien, un gros !

200 Rose cria : « Pierrot ! » Et Pierrot jappa, jappa. Alors on se mit à jeter la nourriture ; mais, chaque fois elles distinguaient parfaitement une bousculade terrible, puis les cris plaintifs de Pierrot mordu par son compagnon, qui mangeait tout, étant le plus fort.

205 Elles avaient beau spécifier : « C'est pour toi, Pierrot ! » Pierrot, évidemment, n'avait rien.

Les deux femmes, interdites, se regardaient ; et Mme Lefèvre prononça d'un ton aigre : «Je ne peux pourtant pas nourrir tous les chiens qu'on jettera là-
210 dedans. Il faut y renoncer. »

Et, suffoquée à l'idée de tous ces chiens vivant à ses dépens, elle s'en alla, emportant même ce qui restait du pain qu'elle se mit à manger en marchant.

Rose la suivit en s'essuyant les yeux du coin de son
215 tablier bleu.

Compréhension

1. Précisez à quelle classe sociale appartient Mme Lefèvre.
2. Les réactions provoquées par le vol sont-elles proportionnées au vol lui-même ?
3. Comment l'avarice de Mme Lefèvre se manifeste-t-elle dans les lignes 39 à 55 ?
4. Comment est composé le paragraphe des lignes 65 à 70 ? Quel effet produit cette composition ?
5. Quels détails rendent particulièrement horrible l'agonie des chiens dans la carrière de marne (1. 98 à 107) ?
6. Quelle horreur supplémentaire ajoutent les lignes 108 à 116 ?
7. Comment se traduisent les remords de Mme Lefèvre et de Rose ?
8. La souffrance de Mme Lefèvre est réelle : nous émeut-elle pour autant ? Pourquoi ?
9. Quelles sont les ressemblances et les différences entre l'attitude de Mme Lefèvre et celle de Rose ?
10. Les lignes 196 à 204 reprennent les lignes 108 à 116 : qu'y ajoutent-elles ?
11. Quelle est la morale de ce conte ? Comment la qualifieriez-vous ?

Ecriture / Réécriture,

12. Relevez les notations antithétiques dans le portrait de Mme Lefèvre (1. 1 à 7). Quelle impression produisent-elles ?
13. Quel mot est répété (1. 15 à 20) ? Quel est l'intérêt de cette répétition ?
14. Étudiez la description du chien (1. 56 à 64) : quel effet veut produire Maupassant ? Comment s'y prend-il ?
15. Que pensez-vous du nom du chien ? S'accorde-t-il bien avec la suite de l'histoire ?
16. En quoi l'expression entre tirets: «huit francs, madame!» (1. 83) se distingue-t-elle du reste de la phrase ? Quel est son intérêt ?

17. La phrase : «C'est pour toi, Pierrot» (1. 205) exprime-t-elle une vraie tendresse ?

18. Imaginez une conversation entre Mme Lefèvre et Rose au sujet de Pierrot, quelques jours plus tard.



La visite chez le fermier,
lithographie d'après un dessin de François Joseph Dupressoir.

Aux CHAMPS¹

À Octave Mirbeau

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les deux paysans besognaient dur sur la terre féconde pour élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait quatre.

5 Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois environ ; les mariages, et ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison.

10 Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans cesse ; et quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

15 La première des deux demeures, en venant de la station d'eaux de Rolleport², était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon ; l'autre mesure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

20 Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand air. À sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme des gardeurs d'oies assemblent leurs bêtes. Leurs enfants étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois,

25 vernie par cinquante ans d'usage. Le dernier moutard avait à peine la bouche au niveau de la planche. On posait devant l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons ; et toute la ligne mangeait jusqu'à plus

30 faim. La mère empâtait³ elle-même le petit. Un peu de viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour

tous ; et le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant : « Je m'y ferais bien tous les jours. »

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture
35 s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle :

- Oh ! regarde, Henri, ce tas d'enfants ! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière !

40 L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit :

- Il faut que je les embrasse ! Oh ! comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit.

45 Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, en l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de
50 terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra
55 de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

60 Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

65 Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe ; ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante, commença :

- Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je
70 voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon...

Elle reprit haleine et continua :

1. Première publication dans *Le Gaulois* (31 octobre 1882). Repris dans les *Contes de la bécasse* (1883).

2. *Rolleport* : localité imaginaire.

3. *empâtait* : gavait.

- Nous n'avons pas d'enfants; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderions... Voulez-vous?
- 75 La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda :
- Vous voulez nous prend'e Chariot? Ah ben non, pour sûr.
- Alors M. d'Hubières intervint :
- 80 - Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais, s'il ne répondait pas à nos soins,
- 85 nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent francs par mois¹. Avez-vous bien compris?
- 90 La fermière s'était levée toute furieuse.
- Vous voulez que j' vous vendions Chariot? Ah! mais non; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère, ça! Ah! mais non! Ce s'rait une abomination.
- L'homme ne disait rien, grave et réfléchi; mais il
- 95 approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.
- Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont
- 100 satisfaits, elle balbutia :
- Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas!
- Alors, ils firent une dernière tentative.
- Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à...
- 105 La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole :
- C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi... Allez-vous-en, et pi, que j' vous revoie point par

- ici. C'est i permis d' vouloir prendre un éfant comme ça!
- 110 Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisait qu'ils étaient deux tout petits, et elle demanda, à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée qui ne veut jamais entendre :
- Mais l'autre petit n'est pas à vous?
- 115 Le père Tuvache répondit :
- Non, c'est aux voisins; vous pouvez y aller, si vous voulez.
- Et il rentra dans sa maison, où retentissaient la voix indignée de sa femme.
- 120 Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.
- Monsieur d'Hubières recommença ses propositions,
- 125 mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce.
- Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus; mais, quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très
- 130 ébranlés.
- Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants. La femme enfin demanda :
- Que qu' t'en dis, l'homme?
- Il prononça d'un ton sentencieux :
- 135 - J' dis qu' c'est point méprisable.
- Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.
- Le paysan demanda :
- iw - C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l' notaire?
- M. d'Hubières répondit :
- Mais certainement, dès demain.
- La fermière, qui méditait, reprit :
- 145 - Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit; ça travaillera dans quéqu' z' ans ct' éfant; i nous faut cent vingt francs.
- Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accor-

1. cent francs par mois : à titre de comparaison, le salaire de Maupassant, quand il était petit employé de ministère, était d'environ cent cinquante francs par mois en 1873.

da tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant,
 150 elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari
 faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés aussitôt,
 servirent de témoins complaisants.

Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hur-
 lant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.
 155 Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir,
 muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin.
 Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent
 vingt francs chez le notaire ; et ils étaient fâchés avec
 160 leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait¹
 d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il
 fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était
 une horreur, une saleté, une corromperie².

Et parfois elle prenait en ses bras son Chariot avec
 165 ostentation, lui criant, comme s'il eût compris :

- J' t'ai pas vendu, mé, j' t'ai pas vendu, mon p'tiot.
 J' vends pas m's éfants, mé. J' sieus pas riche, mais
 vends pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut
 170 ainsi chaque jour; chaque jour des allusions grossières
 étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans
 la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se
 croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait
 pas vendu Chariot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient :
 175 - J' sais ben que c'était engageant³ ; c'est égal, elle s'a
 conduite comme une bonne mère.

On la citait ; et Chariot, qui prenait dix-huit ans, élevé
 avec cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait
 lui-même supérieur à ses camarades parce qu'on ne
 180 l'avait pas vendu.

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension.
 Leur fils aîné partit au service, le second mourut.

La fureur inapaisable des Tuvache, restés misérables,

1. *agonisait* : accablait.

2. *corromperie* : corruption.

3. *engageant* : tentant.

venait de là. Chariot resta seul à peiner avec le vieux
 185 père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes
 qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une bril-
 lante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un
 jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, des-
 190 cendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux
 blancs. La vieille dame lui dit :

- C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers ; le père infirme som-
 195 meillait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le
 jeune homme dit :

- Bonjour, papa ; bonjour, maman.

Ils se redressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber
 d'émoi son savon dans son eau et balbutia :

200 - C'est-i té, m'n éfant? C'est-i té, m'n éfant?

Tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton
 calme qu'il ne perdait jamais : « Te v' là-t-il revenu,
 Jean ? » Comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent
 205 tout de suite sortir le fieul¹ dans le pays pour le montrer.
 On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le
 curé, chez l'instituteur.

Chariot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait
 passer.

210 Le soir, au souper, il dit aux vieux :

- Faut-il qu' vous ayez été sots pour laisser prendre le
 p'tit aux Vallin.

Sa mère répondit obstinément :

- J' voulions point vendre not' éfant.

215 Le père ne disait rien. Le fils reprit :

- C'est-il pas malheureux d'être sacrifié comme ça.

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux :

- Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé.

Et le jeune homme, brutalement :

220 - Oui, j' vous le r'proche, que vous n'êtes que des

1. *fieul* : fils.

niants¹. Des parents comme vous ça fait l' malheur des éfants. Qu' vous mériteriez que j' vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répan-
225 dait la moitié :

- Tuez-vous donc pour élever d's éfants!

Alors le gars, rudement :

- J'aimerais mieux n'être point né que d'être c' que
j' suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait
230 qu'un tour. Je m' suis dit : - v' là c' que j' serais main-
tenant.

Il se leva.

- Tenez, j' sens bien que je ferais mieux de n' pas
rester ici, parce que j' vous le reprocherais du matin au
235 soir, et que j' vous ferais une vie d' misère. Ça, voyez-
vous, j' vous l' pardonnerai jamais!

Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

Il reprit :

- Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux
240 m'en aller chercher ma vie aut' part.

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin
festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Chariot tapa du pied et, se tournant vers ses
parents, cria :

245 - Manants², va !

Et il disparut dans la nuit.

Compréhension

1. A quel milieu social appartiennent les deux familles? Quel est l'intérêt de cette précision ?
2. Quelles différentes étapes pouvez-vous distinguer dans les «travaux d'approche» auxquels se livre Mme d'Hubières pour entrer en contact avec les Tuvache ?
3. Les arguments respectifs utilisés par Madame puis par M. d'Hubières sont-ils les mêmes ? Lesquels sont les plus convain-cants ? Pourquoi ?
4. Quelle est la réaction de la paysanne, mère de Chariot, devant l'offre qui lui est faite ? Que nous apprend-elle sur son caractère ?
5. Quelle est la réaction des Vallin? Qu'est-ce qui les décide?
6. Quelles sont les conséquences de la vente de Chariot sur la vie des deux familles ?
7. Quels sentiments provoque chez les Vallin le retour de leur fils?
8. En quoi la situation finale est-elle paradoxale?

Écriture, / Réécriture,

9. Quelles expressions soulignent la ressemblance entre les deux familles et le fait qu'elles semblent n'en faire qu'une ? Notez en particulier les répétitions.
10. Quels termes désignent les enfants, notamment lorsqu'ils se nourrissent ? Quel effet produisent-ils ?
11. Comment Mme d'Hubières perçoit-elle les enfants (d'après ses phrases rapportées au style direct) ? Y a-t-il rupture ou continuité avec ce qui précède ?
12. Comment Maupassant a-t-il su éviter la monotonie en présen-tant à la suite deux scènes (chez les Tuvache puis chez les Vallin) dont le sujet était le même ?
13. Étudiez la gradation de l'hostilité dans les paroles successives que Chariot adresse à ses parents : les différents paliers, le point d'aboutissement.
14. Un jour, M. et Mme d'Hubières décident d'apprendre au petit Vallin qu'il n'est pas leur fils : imaginez le décor de la scène (le salon d'une riche demeure) et le dialogue des personnages.

1. niants : bons à rien (cf. néant).

2. manants : paysans grossiers.

LES SABOTS¹

À *Léon Fontaine*

Le vieux curé bredouillait les derniers mots de son sermon au-dessus des bonnets blancs des paysannes et des cheveux rudes ou pommadés des paysans. Les grands paniers des fermières venues de loin pour la messe étaient posés à terre à côté d'elles ; et la lourde chaleur d'un jour de juillet dégageait de tout le monde une odeur de bétail, un fumet de troupeau. Les voix des coqs entraient par la grande porte ouverte, et aussi les meuglements des vaches couchées dans un champ voisin. Parfois un souffle d'air chargé d'arômes des champs s'engouffrait sous le portail et, en soulevant sur son passage les longs rubans des coiffures, il allait faire vaciller sur l'autel les petites flammes jaunes au bout des cierges... «Comme le désire le bon Dieu. Ainsi soit-il!» prononçait le prêtre. Puis il se tut, ouvrit un livre et se mit, comme chaque semaine, à recommander à ses ouailles² les petites affaires intimes de la commune. C'était un vieux homme à cheveux blancs qui administrait la paroisse depuis bientôt quarante ans, et le prône lui servait pour communiquer familièrement avec tout son monde.

Il reprit : «Je recommande à vos prières Désire Vallin, qu'est bien malade et aussi la Paumelle, qui ne se remet pas vite de ses couches.»

Il ne savait plus ; il cherchait les bouts de papier posés dans un bréviaire⁴. Il en retrouva deux enfin, et continua : «Il ne faut pas que les garçons et les filles viennent comme ça, le soir, dans le cimetière, ou bien je prévien-

drai le garde champêtre¹. - M. Césaire Omont voudrait bien trouver une jeune fille honnête comme servante. Il réfléchit encore quelques secondes, puis ajouta : «C'est tout, mes frères, c'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.»

Et il descendit de la chaire pour terminer sa messe. Quand les Malandain furent rentrés dans leur chaumière, la dernière du hameau de la Sablière, sur la route de Fourville, le père, un vieux petit paysan sec et ridé, s'assit devant la table, pendant que sa femme décrochait la marmite et que sa fille Adélaïde prenait dans le buffet les verres et les assiettes, et il dit : « Ça s'rait p'tête bon, c'te place chez maîtr' Omont, vu que le v'ia veuf, que sa bru l'aime pas, qu'il est seul et qu'il a d' quoi. J' ferions p'tête ben d'y envoyer Adélaïde. »

La femme posa sur la table la marmite toute noire, enleva le couvercle, et pendant que montait au plafond une vapeur de soupe pleine d'une odeur de choux, elle réfléchit.

L'homme reprit : «Il a d' quoi, pour sûr. Mais qu'il faudrait être dégourdi et qu'Adélaïde l'est pas un brin.»

La femme alors articula : «J' pourrions voir tout d' même.» Puis, se tournant vers sa fille, une gaillarde à l'air niais, aux cheveux jaunes, aux grosses joues rouges comme la peau des pommes, elle cria : «T'entends, grande bête. T' iras chez maîtr' Omont t' proposer comme servante, et tu f'ras tout c' qu'il te commandera.»

La fille se mit à rire sottement sans répondre. Puis tous trois commencèrent à manger.

Au bout de dix minutes le père reprit : «Écoute un mot, la fille, et tâche d' n' point te mettre en défaut sur ce que j' vas te dire...»

Et il lui traça en termes lents et minutieux toute une règle de conduite, prévoyant les moindres détails, la

1. Première publication dans *Cil Bios* (16 septembre 1883). Repris dans les *Contes de la bécasse* (1883).

2. *ouailles* : paroissiens.

3. *prône* : annonces faites chaque semaine à la messe.

4. *bréviaire* : livre de textes religieux que les prêtres devaient lire chaque jour.

1. *garde champêtre* : agent communal chargé notamment de la surveillance des lieux publics.

65 préparant à cette conquête d'un vieux veuf mal avec sa famille.

La mère avait cessé de manger pour écouter, et elle demeurait, la fourchette à la main, les yeux sur son homme et sur sa fille tour à tour, suivant cette instruction avec une attention concentrée et muette.

70 Adélaïde restait inerte, le regard errant et vague, docile et stupide.

Dès que le repas fut terminé, la mère lui fit mettre son bonnet, et elles partirent toutes deux pour aller trouver M. Césaire Omont. Il habitait une sorte de petit pavillon de briques adossé aux bâtiments d'exploitation qu'occupaient ses fermiers. Car il s'était retiré du faire-valoir¹, pour vivre de ses rentes.

75 Il avait environ cinquante-cinq ans ; il était gros, jovial et bourru comme un homme riche. Il riait et criait à tomber les murs, buvait du cidre et de l'eau-de-vie à pleins verres, et passait encore pour chaud², malgré son âge.

80 Il aimait à se promener dans les champs, les mains derrière le dos, enfonçant ses sabots de bois dans la terre grasse, considérant la levée du blé ou la floraison des colzas d'un œil d'amateur à son aise, qui aime ça, mais qui ne se la foule plus.

On disait de lui : « C'est un père Bon-Temps, qui n'est pas bien levé tous les jours. »

90 Il reçut les deux femmes, le ventre à table, achevant son café. Et, se renversant, il demanda :

- Qu'est-ce que vous désirez?

La mère prit la parole :

95 - C'est not' fille Adélaïde que j' viens vous proposer pour servante, vu c' qu'a dit çu matin monsieur le curé.

Maître Omont considéra la fille, puis, brusquement : « Quel âge qu'elle a, c' te grande bique-là? »

- Vingt-un ans à la Saint-Michel, monsieur Omont.

- C'est bien ; all' aura quinze francs par mois et l' fri-cot¹. J' l' attends d'main, pour faire ma soupe du matin. Et il congédia les deux femmes.

100 Adélaïde entra en fonctions le lendemain et se mit à travailler dur, sans dire un mot, comme elle faisait chez ses parents.

105 Vers neuf heures, comme elle nettoyait les carreaux de la cuisine, monsieur Omont la héla.

- Adélaïde !

Elle accourut. « Me v'là, not' maître. »

Dès qu'elle fut en face de lui, les mains rouges et 110 abandonnées, l'œil troublé, il déclara : « Écoute un peu, qu'il n'y ait pas d'erreur entre nous. T' es ma servante, mais rien de plus. T' entends. Nous ne mêlerons point nos sabots. »

- Oui, not' maître.

115 - Chacun sa place, ma fille, t' as la cuisine; j'ai ma salle. A part ça, tout sera pour té comme pour mé. C'est convenu ?

- Oui, not' maître.

- Allons, c'est bien, va à ton ouvrage.

120 Et elle alla reprendre sa besogne.

À midi elle servit le dîner du maître dans sa petite salle à papier peint, puis, quand la soupe fut sur la table, elle alla prévenir M. Omont.

- C'est servi, not' maître.

125 Il entra, s'assit, regarda autour de lui, déplia sa serviette, hésita une seconde, puis, d'une voix de tonnerre :

- Adélaïde !

Elle arriva, effarée. Il cria comme s'il allait la massacrer : « Eh bien, nom de D... et té, ousqu' est ta place? »

130 - Mais... not' maître...

Il hurlait : « J'aime pas manger tout seul, nom de D... ; tu vas te mett' là ou bien foutre le camp si tu n' veux pas. Va chercher t' nassiette et ton verre. »

Épouvantée, elle apporta son couvert en balbutiant : 135 « Me v'ià, not' maître. »

1. *faire-valoir* : exploitation directe des terres par leur propriétaire.

2. *chaud* : amateur de femmes.

1. *fri-cot* : nourriture.

Et elle s'assit en face de lui.

Alors il devint jovial, il trinquait, tapait sur la table, racontait des histoires qu'elle écoutait les yeux baissés, sans oser prononcer un mot.

140 De temps en temps elle se levait pour aller chercher du pain, du cidre, des assiettes.

En apportant le café, elle ne déposa qu'une tasse devant lui; alors, repris de colère, il grogna :

- Eh bien, et pour té ?

145 - J'n'en prends point, not' maître.

- Pourquoi que tu n'en prends point?

- Parce que je l'aime point.

Alors il éclata de nouveau : «J'aime pas prend' mon café tout seul, nom de D... Si tu n' veux pas t' mett' à en

150 prendre itou, tu vas foutre le camp, nom de D... Va chercher une tasse et plus vite que ça. »

Elle alla chercher une tasse, se rassit, goûta la noire liqueur, fit la grimace, mais, sous l'œil furieux du maître, avala jusqu'au bout. Puis il lui fallut boire le premier

155 verre d'eau-de-vie de la rincette, le second du pousse-rincette¹, et le troisième du coup-de-pied-au-cul.

Et M. Omont la congédia. «Va laver ta vaisselle maintenant, t'es une bonne fille. »

Il en fut de même au dîner. Puis elle dut faire sa partie

160 de dominos; puis il l'envoya se mettre au lit.

- Va te coucher, je monterai tout à l'heure.

Et elle gagna sa chambre, une mansarde sous le toit. Elle fit sa prière, se dévêtit et se glissa dans ses draps.

Mais soudain elle bondit, effarée. Un cri furieux faisait

165 trembler la maison.

- Adélaïde?

Elle ouvrit sa porte et répondit de son grenier :

- Me v'là, not' maître.

no - Ousque t' es?

- Mais j' suis dans mon lit, donc, not' maître.

Alors il vociféra : «Veux-tu bien descendre, nom de D... J'aime pas coucher tout seul, nom de D..., et si tu n' veux point, tu vas me foutre le camp, nom de D...»

Alors elle répondit d'en haut, éperdue, cherchant sa

175 chandelle :

- Me v'là, not' maître !

Et il entendit ses petits sabots découverts battre le sapin de l'escalier; et, quand elle fut arrivée aux dernières marches, il la prit par le bras, et dès qu'elle eut

180 laissé devant la porte ses étroites chaussures de bois à côté des grosses galoches du maître, il la poussa dans sa chambre en grognant :

- Plus vite que ça, donc, nom de D... !

Et elle répétait sans cesse, ne sachant plus ce qu'elle

185 disait :

- Me v'là, me v'là, not' maître.

Six mois après, comme elle allait voir ses parents un dimanche, son père l'examina curieusement, puis demanda :

190 - T' es-ti point grosse¹ ?

Elle restait stupide, regardant son ventre, répétant : «Mais non, je n' crois point.»

Alors, il l'interrogea, voulant tout savoir :

- Dis-mé si vous n'avez point, quéque soir, mêlé vos

195 sabots?

- Oui, je les ons mêlés l' premier soir et puis l' sautes.

- Mais alors t' es pleine², grande futaille³.

Elle se mit à sangloter, balbutiant : «J' savais ti, mé?

200 J'savais ti, mé?»

Le père Malandrin la guettait, l'œil éveillé, la mine satisfaite. Il demanda :

- Quéque tu ne savais point?

Elle prononça à travers ses pleurs : «J' savais ti, mé,

205 que ça se faisait comme ça, d' s' éfants ! »

1. *rincette* : cette première ration d'eau-de-vie rince la tasse à café encore chaude dans laquelle on la verse. La succession rincette, pousse-rincette, coup-de-pied-au-cul est traditionnelle en Normandie.

1. *grosse* : enceinte.

2. *pleine* : ne se dit que pour les animaux.

3. *futaille* : barrique (à rapprocher de *pleine*).

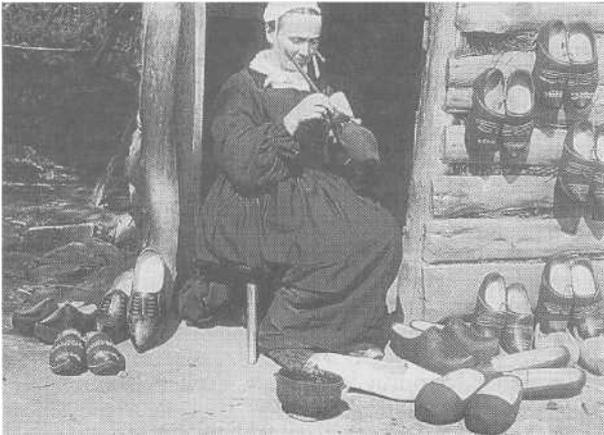
Sa mère rentrait. L'homme articula, sans colère : « La v'là grosse, à c't' heure. »

210 Mais la femme se fâcha, révoltée d'instinct, injuriant à pleine gueule sa fille en larmes, la traitant de « manante » et de « trainée ».

Alors le vieux la fit taire. Et comme il prenait sa casquette pour aller causer de leurs affaires avec maît' Césaire Omont, il déclara :

215 - AU' est tout d' même encore pu sottte que j'aurais cru. AU' n' savait point c' qu' all' faisait, c'te niente'.

Au prône du dimanche suivant, le vieux curé publiait les bans² de M. Onufre-Césaire Omont avec Céleste-Adélaïde Malandain.



Paysanne peignant des sabots.

Compréhension

1. Comment nous est présentée l'assemblée des fidèles à la messe ? Est-elle spécifiquement religieuse ? À quelles autres assemblées peut-elle faire penser ?
2. Comment nous apparaît le rôle du prêtre ?
3. Quels éléments soulignent la pauvreté des Malandrin ?
4. Pourquoi le père Malandrin est-il tenté par la place de servante pour sa fille ?
5. Adélaïde est-elle belle ?
6. À quelles qualités sera sensible M. Omont ?
7. À quels signes se remarque la richesse de M. Omont ? Est-ce vraiment un bourgeois ?
8. Que nous apprend la visite d'Adélaïde et de sa mère sur le caractère de M. Omont ?
9. Quels sont les rapports entre Adélaïde et son maître au cours de la première journée de son service ?
10. Comparez les réactions du père et de la mère d'Adélaïde devant la grossesse de leur fille : ressemblances et différences.

Écriture / Réécriture

11. Par quels termes est suggérée la présence de la campagne (1 à 14) ?
12. M. Omont reçoit les deux femmes «le ventre à table » (7. 88) : quel est l'intérêt de cette expression ?
13. L'expression «mêler les sabots» a-t-elle le même sens 1. 112-113 et 1. 194-195 ?
14. Comment est racontée la première journée d'Adélaïde chez M. Omont ? Quelles en sont les différentes scènes ? Quelles expressions sont répétées ? Quel est l'intérêt de ces répétitions ?
15. Imaginez le dialogue entre Malandrin et M. Omont lorsqu'ils causent de leurs affaires (1. 211).
16. Quel est l'intérêt de la dernière phrase ?

1. niente : fille de rien (patois normand).

2. bans : proclamation officielle d'une promesse de mariage.



EN MER¹

À Henry Céard

On lisait dernièrement dans les journaux les lignes suivantes :

« BOULOGNE-SUR-MER², 22 janvier. - On nous écrit :

- 5 «Un affreux malheur vient de jeter la consternation parmi notre population maritime déjà si éprouvée depuis deux années. Le bateau de pêche commandé par le patron Javel, entrant dans le port, a été jeté à l'ouest et est venu se briser sur les roches du brise-lames de la jetée.
- 10 «Malgré les efforts du bateau de sauvetage et des lignes envoyées au moyen du fusil porte-amarre, quatre hommes et le mousse ont péri.
- «Le mauvais temps continue. On craint de nouveaux sinistres.»
- 15 Quel est ce patron Javel ? Est-il le frère du manchot ? Si le pauvre homme roulé par la vague, et mort peut-être sous les débris de son bateau mis en pièces, est celui auquel je pense, il avait assisté, voici dix-huit ans maintenant, à un autre drame, terrible et simple comme sont
- 20 toujours ces drames formidables des flots.

Javel aîné était alors patron d'un chalutier.

- Le chalutier est le bateau de pêche par excellence. Solide à ne craindre aucun temps, le ventre rond, roulé sans cesse par les lames comme un bouchon, toujours
- 25 dehors, toujours fouetté par les vents durs et salés de la Manche, il travaille la mer, infatigable, la voile gonflée, traînant par le flanc un grand filet qui racle le fond de l'Océan, et détache et cueille toutes les bêtes endormies dans les roches, les poissons plats collés au sable, les

1. Première publication dans *Gil Blas* (12 février 1883). Repris dans les *Contes de la bécasse*.

2. Ce fait divers, survenu à Boulogne, est le point de départ du conte, mais Maupassant l'a enrichi des souvenirs de ses fréquents séjours dans les petits ports de la côte normande, surtout Étretat et Fécamp.

30 crabes lourds aux pattes crochues, les homards aux moustaches pointues.

Quand la brise est fraîche et la vague courte, le bateau se met à pêcher. Son filet est fixé tout le long d'une

35 grand tige de bois garnie de fer qu'il laisse descendre au moyen de deux câbles glissant sur deux rouleaux aux deux bouts de l'embarcation. Et le bateau, dérivant sous le vent et le courant, tire avec lui cet appareil qui ravage et dévaste le sol de la mer.

40 Javel avait à bord son frère cadet, quatre hommes et un mousse. Il était sorti de Boulogne par un beau temps clair pour jeter le chalut¹.

Or, bientôt le vent s'éleva, et une bourrasque survenant força le chalutier à fuir. Il gagna les côtes d'Angle-

45 terre ; mais la mer démontée battait les falaises, se ruait contre la terre, rendait impossible l'entrée des ports. Le petit bateau reprit le large et revint sur les côtes de France. La tempête continuait à faire infranchissables les jetées, enveloppant d'écume, de bruit et de danger tous les abords des refuges.

50 Le chalutier repartit encore, courant sur le dos des flots, ballotté, secoué, ruisselant, souffleté par des paquets d'eau, mais gaillard, malgré tout, accoutumé à ces gros temps qui le tenaient parfois cinq à six jours errant entre les deux pays voisins sans pouvoir aborder

55 l'un ou l'autre. Puis, enfin l'ouragan se calma ; comme il se trouvait en pleine mer, et, bien que la vague fût encore forte, le patron commanda de jeter le chalut.

Donc le grand engin de pêche fut passé par-dessus

60 bord, et deux hommes à l'avant, deux hommes à l'arrière, commencèrent à filer sur les rouleaux les amarres qui le tenaient. Soudain il toucha le fond ; mais une haute lame inclinant le bateau, Javel cadet, qui se trouvait à l'avant et dirigeait la descente du filet, chancela, et

65 son bras se trouva saisi entre la corde un instant détenu par la secousse et le bois où elle glissait. Il fit un

effort désespéré, tâchant de l'autre main de soulever l'amarre, mais le chalut traînait déjà et le câble roidi ne céda point.

70 L'homme crispé par la douleur appela. Tous accoururent. Son frère quitta la barre. Ils se jetèrent sur la corde, s'efforçant de dégager le membre qu'elle broyait. Ce fut en vain. «Faut couper», dit un matelot, et il tira de sa poche un large couteau, qui pouvait, en deux

75 coups, sauver le bras de Javel cadet.

Mais couper, c'était perdre le chalut, et ce chalut valait de l'argent, beaucoup d'argent, quinze cents francs ; et il appartenait à Javel aîné, qui tenait à son avoir.

80 Il cria, le cœur torturé : «Non, coupe pas, attends, je vas lofer¹.» Et il courut au gouvernail, mettant toute la barre dessous.

Le bateau n'obéit qu'à peine, paralysé par ce filet qui immobilisait son impulsion, et entraîné d'ailleurs par la

85 force de la dérive² et du vent.

Javel cadet s'était laissé tomber sur les genoux, les dents serrées, les yeux hagards. Il ne disait rien. Son frère revint, craignant toujours le couteau d'un marin : «Attends, attends, coupe pas, faut mouiller l'ancre³.»

90 L'ancre fut mouillée, toute la chaîne filée, puis on se mit à virer⁴ au cabestan⁵ pour détendre les amarres du chalut. Elles s'amollirent, enfin, et on dégagea le bras inerte, sous la manche de laine ensanglantée.

Javel cadet semblait idiot. On lui retira la vareuse et

95 on vit une chose horrible, une bouillie de chairs dont le sang jaillissait à flots qu'on eût dit poussés par une pompe. Alors l'homme regarda son bras et murmura : «Foutu ».

Puis, comme l'hémorragie faisait une mare sur le pont

1. *chalut* : grand filet qui donne son nom (chalutier) au bateau qui le traîne.

1. *lofer* : manœuvrer le gouvernail pour que le bateau aille contre le vent.
2. *dérive* : déviation d'un navire sous l'action d'un courant.
3. *mouiller l'ancre* : la laisser tomber au fond de la mer pour retenir le bateau.
4. *virer* : faire demi-tour.
5. *cabestan* : treuil autour duquel s'enroule le câble qui retient l'ancre.

100 du bateau, un des matelots cria : «Il va se vider, faut nouer la veine. »

Alors ils prirent une ficelle, une grosse ficelle brune et goudronnée, et, enlaçant le membre au-dessus de la blessure, ils serrèrent de toute leur force. Les jets de
105 sang s'arrêtaient peu à peu ; ils finirent par cesser tout à fait.

Javel cadet se leva, son bras pendait à son côté. Il le prit de l'autre main, le souleva, le tourna, le secoua. Tout était rompu, les os cassés ; les muscles seuls retenaient
110 ce morceau de son corps. Il le considérait d'un œil morne, réfléchissant. Puis il s'assit sur une voile pliée, et les camarades lui conseillèrent de mouiller sans cesse la blessure pour empêcher le mal noir¹.

On mit un seau auprès de lui, et, de minute en
115 minute, il puisait dedans au moyen d'un verre, et baignait l'horrible plaie en laissant couler dessus un petit filet d'eau claire.

- Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il descendit, mais au bout d'une heure il remonta, ne se sentant
120 pas bien tout seul. Et puis il préférait le grand air. Il se rassit sur sa voile et recommença à bassiner son bras.

La pêche était bonne. Les larges poissons à ventre blanc gisaient à côté de lui, secoués par des spasmes de mort ; il les regardait sans cesser d'arroser ses chairs
125 écrasées.

Comme on allait regagner Boulogne, un nouveau coup de vent se déchaîna ; et le petit bateau recommença sa course folle, bondissant et culbutant, secouant le triste blessé.

130 La nuit vint. Le temps fut gros jusqu'à l'aurore. Au soleil levant on apercevait de nouveau l'Angleterre, mais, comme la mer était moins dure, on repartit pour la France en louvoyant².

Vers le soir, Javel cadet appela ses camarades et leur
135 montra des traces noires, toute une vilaine apparence de

pourriture sur la partie du membre qui ne tenait plus à lui.

Les matelots regardaient, disant leur avis.

- Ça pourrait bien être le Noir, pensait l'un.

140 - Faudrait de l'iau salée là-dessus, déclarait un autre.

On apporta donc de l'eau salée et on versa sur le mal. Le blessé devint livide, grinça des dents, se tordit un peu ; mais il ne cria pas.

Puis, quand la brûlure se fut calmée : « Donne-moi ton
145 couteau », dit-il à son frère. Le frère tendit son couteau.

- Tiens-moi le bras en l'air, tout drait, tire dessus.

On fit ce qu'il demandait.

Alors il se mit à couper lui-même. Il coupait doucement, avec réflexion, tranchant les derniers tendons
150 avec cette lame aiguë comme un fil de rasoir ; et bientôt il n'eut plus qu'un moignon. Il poussa un profond soupir et déclara : « Fallait ça. J'étais foutu. »

Il semblait soulagé et respirait avec force. Il recommença à verser de l'eau sur le tronçon de membre
155 qui lui restait.

La nuit fut mauvaise encore et on ne put atterrir.

Quand le jour parut, Javel cadet prit son bras détaché et l'examina doucement. La putréfaction se déclarait. Les camarades vinrent aussi l'examiner, et ils se le pas-
160 saient de main en main, le tâtaient, le retournaient, le flairaient.

Son frère dit : « Faut jeter ça à la mer., à c't' heure. »

Mais Javel cadet se fâcha : « Ah ! mais non, ah ! mais non. J' veux point. C'est à moi, pas vrai, pisque c'est
165 mon bras. »

Il le reprit et le posa entre ses jambes.

- Il va pas moins pourrir, dit l'aîné. Alors une idée vint au blessé. Pour conserver le poisson quand on tenait longtemps la mer, on l'empilait en des barils de
170 sel.

Il demanda : « J' pourrions t'y point l' mettre dans la saumure . »

1. *le mal noir* : la gangrène (comme, un peu plus loin, *le Noir*).

2. *louvoyant* : naviguant contre le vent, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre.

1. *saumure* : eau très salée dans laquelle on conserve le poisson.

- Ça, c'est vrai, déclarèrent les autres.

Alors on vida un des barils, plein déjà de la pêche des
175 jours derniers; et, tout au fond, on déposa le bras. On
versa du sel dessus, puis on remplaça, un à un, les pois-
sons.

Un des matelots fit cette plaisanterie : «Pourvu que je
F vendions point à la criée¹.»

180 Et tout le monde rit, hormis les deux Javel.

Le vent soufflait toujours. On louvoya encore en vue
de Boulogne jusqu'au lendemain dix heures. Le blessé
continuait sans répit à jeter de l'eau sur sa plaie.

De temps en temps il se levait et marchait d'un bout à
185 l'autre du bateau.

Son frère, qui tenait la barre, le suivait de l'œil en
hochant la tête.

On finit par rentrer au port.

Le médecin examina la blessure et la déclara en
190 bonne voie. Il fit un pansement complet et ordonna le
repos. Mais Javel ne voulut pas se coucher sans avoir
repris son bras, et il retourna bien vite au port pour
retrouver le baril qu'il avait marqué d'une croix.

On le vida devant lui et il ressaisit son membre, bien
195 conservé dans la saumure, ridé, rafraîchi. Il l'enveloppa
dans une serviette emportée à cette intention, et rentra
chez lui.

Sa femme et ses enfants examinèrent longuement ce
débris du père, tâtant du doigt, enlevant les brins de sel
200 restés sous les ongles ; puis on fit venir le menuisier qui
prit mesure pour un petit cercueil.

Le lendemain l'équipage complet du chalutier suivit
l'enterrement du bras détaché. Les deux frères, côte à
côte, conduisaient le deuil. Le sacristain² de la paroisse
205 tenait le cadavre sous son aisselle.

Javel cadet cessa de naviguer. Il obtint un petit emploi
dans le port, et, quand il parlait plus tard de son
accident, il confiait tout bas à son auditeur : « Si le frère

avait voulu couper le chalut, j'aurais encore mon bras,
210 pour sûr. Mais il était regardant à son bien. »



Paysan normand.

1. *criée* : vente publique aux enchères.

2. *sacristain* : employé qui veille à l'entretien des objets du culte.

Compréhension

1. Pourquoi Maupassant donne-t-il tant de détails techniques pour expliquer l'accident?
2. Quelles étapes successives peut-on distinguer dans le premier acte du drame (1. 62 à 106)?
3. En quoi consiste le cas de conscience du frère aîné ? Comment le résoud-il?
4. Qu'est-ce qui relance l'histoire alors qu'on pouvait la croire finie ?
5. De quelle façon le blessé se coupe-t-il le bras ? Quel effet cette amputation produit-elle ?
6. Pourquoi le blessé refuse-t-il qu'on jette son bras à la mer?
7. En quoi la façon de conserver le bras est-elle à la fois comique et macabre ?
8. «Pourvu que je l' vendions pas à la criée» (7. 178), dit un des matelots : que nous apprend cette plaisanterie (et les réactions qu'elle provoque) sur le caractère des personnages ?
9. Que pensez-vous de l'intérêt porté par femme et enfants au bras du père ?
10. Comment sont présentés les apprêts puis la cérémonie de l'enterrement ?
11. Quels sentiments traduisent les dernières paroles de Javel cadet ?

Écriture /Réécriture,

12. Quel est l'intérêt de l'introduction (1. 1 à 20) ? Quelle tonalité donne-t-elle d'emblée au reste du récit ?
13. En combien d'étapes la description du chalutier se fait-elle (1. 22 à 31 et 32 à 38) ? Comment caractériseriez-vous chacune de ces parties ?
14. Quelles expressions soulignent plus particulièrement le caractère horrible du drame ?
15. Quel est l'intérêt de l'évocation des poissons (7. 122 à 125)? Pouvez-vous y relever quelques connotations ?

16. En quoi le langage des marins, rapporté au style direct tout au long du conte, traduit-il leurs caractères ?

17. Imaginez à votre tour une histoire où l'avarice d'un personnage (refus d'appeler un médecin, de faire faire une réparation, de prêter de l'argent, etc.) a eu des conséquences dramatiques.



Battage de la faux.

SAINT-ANTOINE¹

À X. *Charmes*

On l'appelait Saint-Antoine², parce qu'il se nommait Antoine, et aussi peut-être parce qu'il était bon vivant, joyeux, farceur, puissant mangeur et fort buveur, et vigoureux trossueur de servantes, bien qu'il eût plus de soixante ans.

C'était un grand paysan du pays de Caux³, haut en couleur, gros de poitrine et de ventre, et perché sur de longues jambes qui semblaient trop maigres pour l'ampleur du corps.

Veuf, il vivait seul avec sa bonne et ses deux valets dans sa ferme qu'il dirigeait en madré⁴ compère, soigneux de ses intérêts, entendu dans les affaires et dans l'élevage du bétail, et dans la culture de ses terres. Ses deux fils et ses trois filles, mariés avec avantage⁵, vivaient aux environs, et venaient, une fois par mois, dîner avec le père. Sa vigueur était célèbre dans tout le pays d'alentour ; on disait en manière de proverbe : « Il est fort comme Saint-Antoine. »

Lorsque arriva l'invasion prussienne, Saint-Antoine, au cabaret, promettait de manger une armée, car il était hâbleur⁶ comme un vrai Normand, un peu couard et fanfaron. Il tapait du poing sur la table de bois, qui sautait en faisant danser les tasses et les petits verres, et il criait, la face rouge et l'œil sournois, dans une fausse colère de bon vivant : « Faudra que j'en mange, nom de Dieu ! » Il comptait bien que les Prussiens ne viendraient

pas jusqu'à Tanneville¹ ; mais lorsqu'il apprit qu'ils étaient à Rautôt, il ne sortit plus de sa maison, et il guettait sans cesse la route par la petite fenêtre de sa cuisine, s'attendant à tout moment à voir passer les baïonnettes.

Un matin, comme il mangeait la soupe avec ses serviteurs, la porte s'ouvrit, et le maire de la commune, maître² Chicot, parut suivi d'un soldat coiffé d'un casque noir à pointe de cuivre. Saint-Antoine se dressa d'un bond ; et tout son monde le regardait, s'attendant à le voir écharper le Prussien ; mais il se contenta de serrer la main du maire qui lui dit : « En v' là un pour toi, Saint-Antoine. Ils sont venus c'te nuit. Fais pas de bêtise surtout, vu qu'ils parlent de fusiller et de brûler tout si seulement il arrive la moindre chose. Te v'là prévenu. Donne-li à manger, il a l'air d'un bon gars. Bonsoir, je vas chez l's' autres. Y en a pour tout le monde. » Et il sortit.

Le père Antoine, devenu pâle, regarda son Prussien. C'était un gros garçon à la chair grasse et blanche, aux yeux bleus, au poil blond, barbu, jusqu'aux pommettes, qui semblait idiot, timide et bon enfant. Le Normand malin le pénétra³ tout de suite, et, rassuré, lui fit signe de s'asseoir. Puis il lui demanda : « Voulez-vous de la soupe ? » L'étranger ne comprit pas. Antoine alors eut un coup d'audace, et lui poussant sous le nez une assiette pleine : « Tiens, avale ça, gros cochon. »

Le soldat répondit : « Ya » et se mit à manger goulûment pendant que le fermier triomphant, sentant sa réputation reconquise, clignait de l'œil à ses serviteurs qui grimaçaient étrangement, ayant en même temps grand-peur et envie de rire.

Quand le Prussien eut englouti son assiettée, Saint-Antoine lui en servit une autre qu'il fit disparaître également ; mais il recula devant la troisième, que le fermier

1. Première publication dans *Gû Blas* (3 avril 1883). Repris dans les *Contes de la bécasse* (1883).

2. *Saint-Antoine* : ermite du désert de la Haute-Egypte (251-356) qui passe pour avoir résisté à de nombreuses tentations. Un roman de Flaubert, *La Tentation de saint Antoine* (1874) s'inspire de cette légende.

3. *pays de Caux* : partie de la Normandie située au nord de la Seine. Correspond à peu près au département de la Seine-Maritime.

4. *madré* : rusé.

5. *avec avantage* : richement.

6. *hâbleur* : vantard.

1. *Tanneville* : localité imaginaire.

2. *maître* : terme employé pour désigner un paysan enrichi, jouissant d'une certaine considération.

3. *pénétra* : comprit à qui il avait affaire.

voulait lui faire manger de force, en répétant : «Allons fous-toi ça dans le ventre. T'engraisseras ou tu diras pourquoi, va, mon cochon ! »

65 Et le soldat, comprenant seulement qu'on voulait le faire manger tout son saoul, riait d'un air content, en faisant signe qu'il était plein.

Alors Saint-Antoine devenu tout à fait familier lui tapa sur le ventre en criant : « Y en a-t-il dans la bedaine de mon cochon ! » Mais soudain il se tordit, rouge à tomber d'une attaque, ne pouvant plus parler. Une idée lui était venue qui le faisait étouffer de rire : «C'est ça, c'est ça, Saint-Antoine et son cochon¹. V'là mon cochon. » Et les trois serviteurs éclatèrent à leur tour.

75 Le vieux était si content qu'il fit apporter de l'eau-de-vie, la bonne, le fil-en-dix², et qu'il en régala tout le monde. On trinqua avec le Prussien, qui claqua de la langue par flatterie, pour indiquer qu'il trouvait ça fumeux. Et Saint-Antoine lui criait dans le nez : « Hein ?

80 En v'là d' la fine. T' en bois pas comme ça chez toi, mon cochon. »

Dès lors, le père Antoine ne sortit plus sans son Prussien. Il avait trouvé là son affaire, c'était sa vengeance à lui, sa vengeance de gros malin. Et tout le pays, qui crevait de peur, riait à se tordre derrière le dos des vainqueurs de la farce de Saint-Antoine. Vraiment, dans la plaisanterie il n'avait pas son pareil. Il n'y avait que lui pour inventer des choses comme ça. Cré³ coquin, va!

Il s'en allait chez les voisins, tous les jours après midi, 90 bras dessus bras dessous avec son Allemand qu'il présentait d'un air gai en lui tapant sur l'épaule : «Tenez, v'là mon cochon, r'gardez-moi s'il engraisse c't' animal-là. »

Et les paysans s'épanouissaient : «Est-il donc rigolo, 95 ce bougre d'Antoine ! »

1. *Saint-Antoine et son cochon* : selon une tradition populaire, saint Antoine était toujours représenté flanqué d'un cochon, son animal familier.

2. *fil-en-dix* : eau-de-vie de Calvados très forte en alcool.

3. *Cré* : sacré.

- J' te l' vends, Césaire, trois pistoles¹.

- Je l' prends, Antoine, et j' t'invite à manger du boudin.

- Mé, c' que j' veux, c'est d' ses pieds.

loo - Tâte li l' ventre, tu verras qu'il n'a que d' la graisse.

Et tout le monde clignait de l'œil sans rire trop haut cependant, de peur que le Prussien devinât à la fin qu'on se moquait de lui. Antoine seul, s'enhardissait tous les jours, lui pinçait les cuisses en criant : «Rien qu' du 115 gras», lui tapait sur le derrière en hurlant : «Tout ça d' la couenne²»; l'enlevait dans ses bras de vieux colosse capable de porter une enclume en déclarant : « Il pèse six cents³, et pas de déchet. »

Et il avait pris l'habitude de faire offrir à manger à son 110 cochon partout où il entraît avec lui. C'était là le grand plaisir, le grand divertissement de tous les jours : «Donnez-li de c' que vous voudrez, il avale tout. » Et on offrait à l'homme du pain et du beurre, des pommes de terre, du fricot⁴ froid, de l'andouille qui faisait dire : «De la 115vôtre, et du choix. »

Le soldat, stupide et doux, mangeait par politesse, enchanté de ces attentions, se rendait malade pour ne pas refuser ; et il engraisait vraiment, serré maintenant dans son uniforme, ce qui ravissait Saint-Antoine et lui 120 faisait répéter : «Tu sais, mon cochon, faudra te faire faire une autre cage. »

Ils étaient devenus, d'ailleurs, les meilleurs amis du monde ; et quand le vieux allait à ses affaires dans les environs, le Prussien l'accompagnait de lui-même pour 125 le seul plaisir d'être avec lui.

Le temps était rigoureux ; il gelait dur ; le terrible hiver de 1870 semblait jeter ensemble tous les fléaux sur la France.

Le père Antoine, qui préparait les choses de loin et 130 profitait des occasions, prévoyant qu'il manquerait de

1. *pistoles* : anciennes monnaies.

2. *couenne* : peau de porc.

3. *six cents* : six cents livres, soit trois cents kilos.

4. *fricot* : nourriture grossière.

fumier pour les travaux de printemps, acheta celui d'un voisin qui se trouvait dans la gêne ; et il fut convenu qu'il irait chaque soir avec son tombereau chercher une charge d'engrais.

135 Chaque jour donc il se mettait en route à l'approche de la nuit et se rendait à la ferme des Haules, distante d'une demi-lieue, toujours accompagné de son cochon. Et chaque jour c'était une fête de nourrir l'animal. Tout le pays accourait là comme on va, le dimanche, à la
140 grand'messe.

Le soldat, cependant, commençait à se méfier ; et quand on riait trop fort il roulait des yeux inquiets qui, parfois, s'allumaient d'une flamme de colère.

Or, un soir, quand il eut mangé à sa contenance, il
145 refusa d'avaler un morceau de plus ; et il essaya de se lever pour s'en aller. Mais Saint-Antoine l'arrêta d'un tour de poignet, et lui posant ses deux mains puissantes sur les épaules il le rassit si durement que la chaise s'écrasa sous l'homme.

150 Une gaieté de tempête éclata ; et Antoine, radieux, ramassant son cochon, fit semblant de le panser pour le guérir ; puis il déclara : « Puisque tu n' veux pas manger, tu vas boire, nom de Dieu ! » Et on alla chercher de l'eau-de-vie au cabaret.

155 Le soldat roulait des yeux méchants ; mais il but néanmoins ; il but tant qu'on voulut ; et Saint-Antoine lui tenait la tête, à la grande joie des assistants.

Le Normand, rouge comme une tomate, le regard en feu, emplissait les verres, trinquait en gueulant « à la
160 tienne! » Et le Prussien, sans prononcer un mot, entonnait coup sur coup des lampées de cognac.

C'était une lutte, une bataille, une revanche ! À qui boirait le plus, nom d'un nom ! Ils n'en pouvaient ni l'un ni l'autre quand le litre fut séché. Mais aucun des deux
165 n'était vaincu. Ils s'en allaient manche à manche, voilà tout. Faudrait recommencer le lendemain !

Ils sortirent en titubant et se mirent en route, à côté du tombereau de fumier que tramaient lentement les deux chevaux.

170 La neige commençait à tomber, et la nuit sans lune s'éclairait tristement de cette blancheur morte des

plaines. Le froid saisit les deux hommes, augmentant leur ivresse, et Saint-Antoine, mécontent de n'avoir pas triomphé, s'amusa à pousser de l'épaulé son cochon

175 pour le faire culbuter dans le fossé. L'autre évitait les attaques par des retraites ; et, chaque fois, il prononçait quelques mots allemands sur un ton irrité qui faisait rire aux éclats le paysan. À la fin, le Prussien se fâcha ; et juste au moment où Antoine lui lançait une nouvelle
180 bourrade, il répondit par un coup de poing terrible qui fit chanceler le colosse.

Alors, enflammé d'eau-de-vie, le vieux saisit l'homme à bras le corps, le secoua quelques secondes comme il eût fait d'un petit enfant, et il le lança à toute volée de
185 l'autre côté du chemin. Puis, content de cette exécution, il croisa ses bras pour rire de nouveau.

Mais le soldat se releva vivement, nu-tête, son casque ayant roulé, et, dégainant son sabre, il se précipita sur le père Antoine.

190 Quand il vit cela, le paysan saisit son fouet par le milieu, son grand fouet de houx, droit, fort et souple comme un nerf de bœuf.

Le Prussien arriva, le front baissé, l'arme en avant, sûr de tuer. Mais le vieux, attrapant à pleine main la lame
195 dont la pointe allait lui crever le ventre, l'écarta, et il frappa d'un coup sec sur la tempe, avec la poignée du fouet, son ennemi qui s'abattit à ses pieds.

Puis il regarda, effaré, stupide d'étonnement, le corps d'abord secoué de spasmes, puis immobile sur le ventre.
200 Il se pencha, le retourna, le considéra quelque temps. L'homme avait les yeux clos ; et un filet de sang coulait d'une fente au coin du front. Malgré la nuit, le père Antoine distinguait la tache brune de ce sang sur la neige.

205 Il restait là, perdant la tête, tandis que son tombereau s'en allait toujours, au pas tranquille des chevaux.

Qu'allait-il faire ? Il serait fusillé ! On brûlerait sa ferme, on ruinerait le pays ! Que faire ? Comment cacher le corps, cacher la mort, tromper les Prussiens ? Il entendit des voix au loin, dans le grand silence des neiges.
210 Alors, il s'affola, et, ramassant le casque, il recoiffa sa victime, puis, l'empoignant par les reins, il l'enleva, cou-

rut, rattrapa son attelage, et lança le corps sur le fumier. Une fois chez lui, il aviserait.

- 215 Il allait à petits pas, se creusant la cervelle, ne trouvant rien. Il se voyait, il se sentait perdu. Il rentra dans sa cour. Une lumière brillait à une lucarne, sa servante ne dormait pas encore ; alors il fit vivement reculer sa voiture jusqu'au bord du trou à l'engrais. Il songeait
220 qu'en renversant la charge, le corps posé dessus tomberait dessous dans le fossé ; et il fit basculer le tombereau.

Comme il l'avait prévu, l'homme fut enseveli sous le fumier. Antoine aplanit le tas avec sa fourche, puis la planta dans la terre à côté. Il appela son valet, ordonna
225 de mettre les chevaux à l'écurie ; et il rentra dans sa chambre.

Il se coucha, réfléchissant toujours à ce qu'il allait faire, mais aucune idée ne l'illuminait, son épouvante allait croissant dans l'immobilité du lit. On le fusillera !
230 Il suait de peur ; ses dents claquaient ; il se releva, grelottant, ne pouvant plus tenir dans ses draps.

- Alors il descendit à la cuisine, prit la bouteille de fine dans le buffet, et remonta. Il but deux grands verres de suite jetant une ivresse nouvelle par-dessus l'ancienne,
235 sans calmer l'angoisse de son âme. Il avait fait là un joli coup, nom de Dieu l'imbécile !

- Il marchait de long en large, cherchant des ruses, des explications et des malices ; et, de temps en temps, il se rinçait la bouche avec une gorgée de fil-en-dix pour se
240 mettre du cœur au ventre.

Et il ne trouvait rien, mais rien.

- Vers minuit, son chien de garde, une sorte de demi-loup qu'il appelait « Dévorant », se mit à hurler à la mort. Le père Antoine frémit jusque dans les moelles ; et,
245 chaque fois que la bête reprenait son gémissement lugubre et long, un frisson de peur courait sur la peau du vieux.

- Il s'était abattu sur une chaise, les jambes cassées, hébété, n'en pouvant plus, attendant avec anxiété que
250 « Dévorant » recommençât sa plainte, et secoué par tous les sursauts dont la terreur fait vibrer nos nerfs.

L'horloge d'en bas sonna cinq heures. Le chien ne se taisait pas. Le paysan devenait fou. Il se leva pour aller

déchaîner la bête, pour ne plus l'entendre. Il descendit,
255 ouvrit la porte, s'avança dans la nuit.

- La neige tombait toujours. Tout était blanc. Les bâtiments de la ferme faisaient de grandes taches noires. L'homme s'approcha de la niche. Le chien tirait sur sa chaîne. Il le lâcha. Alors « Dévorant » fit un bond, puis
260 s'arrêta net, le poil hérissé, les pattes tendues, les crocs au vent, le nez tourné vers le fumier.

- Saint-Antoine, tremblant de la tête aux pieds, balbutia : « Que qu' t'as donc, sale rosse ? » et il avança de quelques pas, fouillant de l'œil l'ombre indécise,
265 l'ombre terne de la cour.

Alors, il vit une forme, une forme d'homme assis sur son fumier !

- Il regardait cela perclus¹ d'horreur et haletant. Mais, soudain, il aperçut auprès de lui le manche de sa fourche
270 piquée dans la terre ; il l'arracha du sol ; et, dans un de ces transports de peur qui rendent téméraires les plus lâches, il se rua en avant, pour voir.

- C'était lui, son Prussien, sorti fangeux² de sa couche d'ordure qui l'avait réchauffé, ranimé. Il était assis
275 machinalement, et il restait là, sous la neige qui le poudrait, souillé de saletés et de sang, encore hébété par l'ivresse, étourdi par le coup, épuisé par sa blessure.

- Il aperçut Antoine, et, trop abruti pour rien comprendre, il fit un mouvement afin de se lever. Mais
280 le vieux, dès qu'il l'eut reconnu, écuma ainsi qu'une bête enragée.

Il bredouillait : « Ah ! cochon ! cochon ! t'es pas mort ! Tu vas me dénoncer, à c't' heure... Attends... attends ! »

- Et, s'élançant sur l'Allemand, il jeta en avant de toute
285 la vigueur de ses deux bras sa fourche levée comme une lance, et il lui enfonça jusqu'au manche les quatre pointes de fer dans la poitrine.

Le soldat se renversa sur le dos en poussant un long soupir de mort, tandis que le vieux paysan, retirant son

1. *perclus* : paralysé.

2. *fangeux* : maculé, sali.

290 arme des plaies, la replongeait coup sur coup dans le ventre, dans l'estomac, dans la gorge, frappant comme un forcené, trouant de la tête aux pieds le corps palpitant dont le sang fuyait à gros bouillons.

Puis il s'arrêta, essoufflé de la violence de sa besogne, aspirant l'air à grandes gorgées, apaisé par le meurtre accompli.

Alors, comme les coqs chantaient dans les poulaillers et comme le jour allait poindre, il se mit à l'oeuvre pour ensevelir l'homme.

300 Il creusa un trou dans le fumier, trouva la terre, fouilla plus bas encore, travaillant d'une façon désordonnée dans un emportement de force avec des mouvements furieux des bras et de tout le corps.

Lorsque la tranchée fut assez creuse, il roula le cadavre dedans, avec la fourche, rejeta la terre dessus, la piétina longtemps, remit en place le fumier, et il sourit en voyant la neige épaisse qui complétait sa besogne, et couvrait les traces de son voile blanc.

Puis il repiqua sa fourche sur le tas d'ordure et rentra chez lui. Sa bouteille encore à moitié pleine d'eau-de-vie était restée sur une table. Il la vida d'une haleine, se jeta sur son lit, et s'endormit profondément.

Il se réveilla dégrisé, l'esprit calme et dispos, capable de juger le cas et de prévoir l'événement¹.

315 Au bout d'une heure il courait le pays en demandant partout des nouvelles de son soldat. Il alla trouver les officiers, pour savoir, disait-il, pourquoi on lui avait repris son homme.

Comme on connaissait leur liaison, on ne le soupçonna pas; et il dirigea même les recherches en affirmant que le Prussien allait chaque soir courir le cotillon².

Un vieux gendarme en retraite, qui tenait une auberge dans un village voisin et qui avait une jolie fille, fut arrêté et fusillé.

1. *l'événement* : ce qui pouvait se passer.

2. *courir le cotillon* : courir les filles.

Compréhension

1. *Quels sont les traits de caractère de saint Antoine (1. 10 à 18) ?*
2. *Quels sont les sentiments successifs de saint Antoine (7. 32 à 81) ? Comment la scène progresse-t-elle ?*
3. *Que pense le Prussien au fond de lui-même ? À quel moment l'entente avec Saint-Antoine se dégrade-t-elle ? Distinguez les points de vue respectifs des deux personnages.*
4. *Quelle est l'attitude de l'ensemble de la population normande (1. 84 à 115) ?*
5. *Quelles étapes successives pouvez-vous relever dans la progression du récit jusqu'à ce que le Prussien soit abattu (7. 141 à 204) ?*
6. *Comment se manifeste l'épouvante d'Antoine (1. 205 à 255) ?*
7. *Pourquoi Antoine tue-t-il le Prussien ?*
8. *En pleine guerre, le meurtre d'un soldat ennemi pourrait être un acte héroïque : est-ce ainsi que Maupassant le présente ?*
9. *Pourquoi Maupassant énumère-t-il dans le détail tous les gestes d'Antoine (1. 284 à 296) ?*
10. *En quoi l'attitude d'Antoine après le meurtre est-elle habile ?*
11. *L'affirmation selon laquelle «le Prussien allait chaque soir courir le cotillon» est-elle vraisemblable ?*
12. *Pourquoi le vieux gendarme est-il fusillé ?*

Ecriture, /Réécriture

13. *Quel effet produit le surnom de saint Antoine donné au paysan normand ?*
14. *Comment est composé le portrait physique de Saint-Antoine (différents éléments, effet recherché, etc.) ? En quels termes sont soulignés les deux principaux traits de caractère de saint Antoine ?*
15. *L'expression «un matin» (1. 32) est-elle une simple précision temporelle ou marque-t-elle un tournant dans le récit ?*
16. *Quels effets sont utilisés pour animer le récit (7. 82 à 115) ?*
17. *Quelle est la tonalité du décor (7. 170 à 172) ? En quoi est-il accordé au drame ?*

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

18. Après l'avoir lu dans son ensemble, précisez la composition de ce conte et distinguez ses différents moments (en étudiant notamment le temps des verbes).

19. Le conte est-il gai ou triste ?

20. Que pensez-vous de la dernière phrase ? Quel est son intérêt ?

21. Le soldat logé chez Saint-Antoine écrit à sa famille en Allemagne pour lui raconter son séjour en France.

REGRET¹

À Léon Dierx

M. Saval, qu'on appelle dans Mantes « le père Saval », vient de se lever. Il pleut. C'est un triste jour d'automne; les feuilles tombent. Elles tombent lentement dans la pluie, comme une autre pluie plus épaisse et plus lente. M. Saval n'est pas gai. Il va de sa cheminée à sa fenêtre et de sa fenêtre à sa cheminée. La vie a des jours sombres. Elle n'aura plus que des jours sombres pour lui maintenant, car il a soixante-deux ans ! Il est seul, vieux garçon, sans personne autour de lui. Comme c'est triste de mourir ainsi, tout seul, sans une affection dévouée!

Il songe à son existence si nue, si vide. Il se rappelle dans l'ancien passé, dans le passé de son enfance, la maison, la maison de ses parents; puis le collège, les sorties, le temps de son droit à Paris. Puis la maladie du père, sa mort.

Il est revenu habiter avec sa mère. Ils ont vécu tous les deux, le jeune homme et la vieille femme, paisiblement, sans rien désirer de plus. Elle est morte aussi. Que c'est triste, la vie!

Il est resté seul. Et maintenant il mourra bientôt à son tour. Il disparaîtra, lui, et ce sera fini. Il n'y aura plus de M. Paul Saval sur la terre. Quelle affreuse chose ! D'autres gens vivront, s'amuseront, riront. Oui, on s' s'amusera et il n'existera plus, lui ! Est-ce étrange' qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux sous cette éternelle certitude de la mort. Si elle était seulement probable, cette mort, on pourrait encore espérer; mais non, elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit après le jour.

Si encore sa vie avait été remplie! S'il avait fait quelque chose ; s'il avait eu des aventures, de grands plai-



Politique de village, gravure de 1820

1. Première publication dans *Le Gaulois* (4 novembre 1883) Repris dans *Miss Harriet* (1884).

sirs, des succès, des satisfactions de toutes sortes. Mais non, rien. Il n'avait rien fait, jamais rien que se lever, 35 manger aux mêmes heures, et se coucher. Et il était arrivé comme cela à l'âge de soixante-deux ans. Il ne s'était même pas marié comme les autres hommes. Pourquoi? Oui, pourquoi ne s'était-il pas marié? Il l'aurait pu, car il possédait quelque fortune. Est-ce l'oc- 40 casion qui lui avait manqué? Peut-être! Mais on les fait naître, ces occasions! Il était nonchalant, voilà. La nonchalance avait été son grand mal, son défaut, son vice. Combien de gens ratent leur vie par nonchalance. Il est si difficile à certaines natures de se lever, de 45 remuer, de faire des démarches, de parler, d'étudier des questions.

Il n'avait même pas été aimé. Aucune femme n'avait dormi sur sa poitrine dans un complet abandon d'amour. Il ne connaissait pas les angoisses délicieuses 50 de l'attente, le divin frisson de la main pressée, l'extase de la passion triomphante.

Quel bonheur surhumain devait vous inonder le cœur quand les lèvres se rencontrent pour la première fois, quand l'étreinte de quatre bras fait un seul être, de deux 55 êtres affolés l'un par l'autre.

M. Saval s'était assis, les pieds au feu, en robe de chambre.

Certes, sa vie était ratée, tout à fait ratée. Pourtant il avait aimé, lui. Il avait aimé secrètement, douloureusement et nonchalamment, comme il faisait tout. Oui, il avait aimé sa vieille amie Mme Sandres, la femme de son vieux camarade Sandres. Ah! s'il l'avait connue jeune fille! Mais il l'avait rencontrée trop tard; elle était déjà mariée. Certes, il l'aurait demandée, celle-là! 60 Comme il l'avait aimée, pourtant, sans répit, depuis le premier jour!

Il se rappelait son émotion toutes les fois qu'il la revoyait, ses tristesses en la quittant, les nuits où il ne pouvait pas s'endormir parce qu'il pensait à elle.

Le matin, il se réveillait toujours un peu moins amoureux que le soir. Pourquoi?

Comme elle était jolie, autrefois, et mignonne, blonde, frisée, rieuse! Sandres n'était pas l'homme qu'il

lui aurait fallu. Maintenant, elle avait cinquante-huit ans. 75 Elle semblait heureuse. Ah! si elle l'avait aimé, celle-là, jadis; si elle l'avait aimé! Et pourquoi ne l'aurait-elle pas aimé, lui Saval, puisqu'il l'aimait bien, elle, Mme Sandres.

Si seulement elle avait deviné quelque chose... 80 N'avait-elle rien deviné, n'avait-elle rien vu, rien compris jamais? Alors qu'aurait-elle pensé? S'il avait parlé, qu'aurait-elle répondu?

Et Saval se demandait mille autres choses. Il revivait sa vie, cherchait à ressaisir une foule de détails.

Il se rappelait toutes les longues soirées d'écarté¹ chez Sandres, quand sa femme était joine et si charmante.

Il se rappelait des choses qu'elle lui avait dites, des intonations qu'elle avait autrefois, des petits sourires muets qui signifiaient tant de pensées.

Il se rappelait leurs promenades, à trois, le long de la Seine, leurs déjeuners sur l'herbe, le dimanche, car Sandres était employé à la sous-préfecture. Et soudain le souvenir net lui revint d'un après-midi passé avec elle dans un petit bois le long de la rivière.

Ils étaient partis le matin, emportant leurs provisions dans des paquets. C'était par une vive journée de printemps, une de ces journées qui grisent. Tout sent bon, tout semble heureux. Les oiseaux ont des cris plus gais et des coups d'ailes plus rapides. On avait mangé sur 100 l'herbe, sous des saules, tout près de l'eau engourdie par le soleil. L'air était tiède, plein d'odeurs de sève; on le buvait avec délices. Qu'il faisait bon, ce jour-là!

Après le déjeuner, Sandres s'était endormi sur le dos: «Le meilleur somme de ma vie», dit-il en se 105 réveillant.

Mme Sandres avait pris le bras de Saval, et ils étaient partis tous les deux le long de la rive.

Elle s'appuyait sur lui. Elle riait, elle disait: «Je suis grise, mon ami, tout à fait grise.» Il la regardait, frémis- 110 sant jusqu'au cœur, se sentant pâlir, redoutant que ses

1. *écarté*: jeu de cartes.

yeux ne fussent trop hardis, qu'un tremblement de sa main ne révélât son secret.

Elle s'était fait une couronne avec de grandes herbes et les lis d'eau, et lui avait demandé : «M'aimez-vous, 115 comme ça?»

Comme il ne répondait rien - car il n'avait rien trouvé à répondre, il serait plutôt tombé à genoux -, elle s'était mise à rire, d'un rire mécontent, en lui jetant par la figure : «Gros bête, va ! On parle, au moins !»

120 Il avait failli pleurer sans trouver encore un seul mot.

Tout cela lui revenait maintenant, précis comme au premier jour. Pourquoi lui avait-elle dit cela : «Gros bête, va ! On parle, au moins !»

Et il se rappela comme elle s'appuyait tendrement sur 125 lui. En passant sous un arbre penché, il avait senti son oreille, à elle, contre sa joue, à lui, et il s'était reculé brusquement, dans la crainte qu'elle ne crût volontaire ce contact.

Quand il avait dit : «Ne serait-il pas temps de reve- 130 nir?» elle lui avait lancé un regard singulier. Certes, elle l'avait regardé d'une curieuse façon. Il n'y avait pas songé, alors ; et voilà qu'il s'en souvenait maintenant.

- Comme vous voudrez, mon ami. Si vous êtes fati- 135 gué, retournons.

Et il avait répondu :

- Ce n'est pas que je sois fatigué ; mais Sandres est peut-être réveillé maintenant.

Et elle avait dit, en haussant les épaules : 140 - Si vous craignez que mon mari soit réveillé, c'est autre chose ; retournons !

En revenant, elle demeura silencieuse ; et elle ne s'appuyait plus sur son bras. Pourquoi?

Ce «pourquoi» là, il ne se l'était point encore posé. 145 Maintenant il lui semblait apercevoir quelque chose qu'il n'avait jamais compris.

Est-ce que... ?

M. Saval se sentit rougir et il se leva bouleversé comme si, de trente ans plus jeune, il avait entendu

150 Mme Sandres lui dire : «Je vous aime!»

Était-ce possible ? Ce soupçon qui venait de lui entrer

dans l'âme le torturait! Était-ce possible qu'il n'eût pas vu, pas deviné?

Oh! si cela était vrai, s'il avait passé contre ce bon- 155 heur sans le saisir!

Il se dit : Je veux savoir. Je ne peux rester dans ce doute. Je veux savoir!

Et il s'habilla vite, se vêtant à la hâte. Il pensait : J'ai soixante-deux ans, elle en a cinquante-huit ; je peux 160 bien lui demander cela.

Et il sortit.

La maison de Sandres se trouvait de l'autre côté de la rue, presque en face de la sienne. Il s'y rendit. La petite servante vint ouvrir au coup de marteau.

165 Elle fut étonnée de le voir si tôt :

- Vous déjà, monsieur Saval; est-il arrivé quelque accident?

- Non, ma fille, mais va dire à ta maîtresse que je voudrais lui parler tout de suite.

170 - C'est que madame fait sa provision de confitures de poires pour l'hiver ; et elle est dans son fourneau ; et pas habillée, vous comprenez.

- Oui, mais dis-lui que c'est pour une chose très importante.

175 La petite bonne s'en alla, et Saval se mit à marcher dans le salon, à grands pas nerveux. Il ne se sentait pas embarrassé cependant. Oh ! il allait lui demander cela comme il lui aurait demandé une recette de cuisine. C'est qu'il avait soixante-deux ans!

180 La porte s'ouvrit; elle parut. C'était maintenant une grosse femme large et ronde, aux joues pleines, au rire sonore. Elle marchait les mains loin du corps et les manches relevées sur ses bras nus, poissés de jus sucré. Elle demande inquiète :

185 - Qu'est-ce que vous avez, mon ami : vous n'êtes pas malade ?

Il reprit :

- Non, ma chère amie, mais je veux vous demander une chose qui a pour moi beaucoup d'importance, et qui 190 me torture le cœur. Me promettez-vous de me répondre franchement ?

Elle sourit.

- Je suis toujours franche. Dites.
 - Voilà. Je vous ai aimée du jour où je vous ai vue.
- 195 Vous en étiez-vous doutée?
 Elle répondit en riant, avec quelque chose de l'intonation d'autrefois :
 - Gros bête, va! Je l'ai bien vu du premier jour!
 Saval se mit à trembler; il balbutia :
- 200 - Vous le saviez!... Alors...
 Et il se tut.
 Elle demanda :
 - Alors?... Quoi?
 Il reprit :
- 205 - Alors... que pensiez-vous?... que... que... Qu'auriez-vous répondu?
 Elle rit plus fort. Des gouttes de sirop lui coulaient au bout des doigts et tombaient sur le parquet.
 - Moi?... Mais vous ne m'avez rien demandé. Ce
- 210 n'était pas à moi de vous faire une déclaration!
 Alors il fit un pas vers elle :
 - Dites-moi... dites-moi... Vous rappelez-vous ce jour où Sandres s'est endormi sur l'herbe après déjeuner... où nous avons été ensemble, jusqu'au tournant, là-bas?...
- 215 Il attendit. Elle avait cessé de rire et le regardait dans les yeux :
 - Mais certainement, je me le rappelle.
 Il reprit en frissonnant :
 - Eh bien... ce jour-là... si j'avais été... si j'avais été...
 220 entreprenant... qu'est-ce que vous auriez fait?
 Elle se remit à sourire en femme heureuse qui ne regrette rien, et elle répondit franchement, d'une voix claire où pointait une ironie :
 - J'aurais cédé, mon ami.
- 225 Puis elle tourna sur ses talons et s'enfuit vers ses confitures.
 Saval ressortit dans la rue, atterré comme après un désastre. Il filait à grands pas sous la pluie, droit devant lui, descendant vers la rivière, sans songer où il allait.
- 230 Quand il arriva sur la berge, il tourna à droite et la suivit. Il marcha longtemps, comme poussé par un instinct. Ses vêtements ruisselaient d'eau, son chapeau déformé, mou comme une loque, dégouttait à la façon d'un toit. Il allait

toujours, toujours devant lui. Et il se trouva sur la place
 235 où ils avaient déjeuné au jour lointain dont le souvenir lui torturait le cœur.

Alors il s'assit sous les arbres dénudés, et il pleura.



Femmes normandes au XIX^e siècle (B.N.).

Compréhension

1. Pourquoi M. Saval est-il triste (l. 1 à 30)?
2. Quel nouveau sentiment apparaît à partir de la l. 31 ?
3. Quelles circonstances étaient favorables à M. Saval lors de la sortie avec ses amis ? À quel autre conte de Maupassant cet épisode peut-il faire penser ?
4. Qu'est-ce qui aurait dû montrer à Saval que Mme Sandres s'intéressait à lui?
5. En quoi l'apparition de Mme Sandres (l. 180 à 184) est-elle assez comique ?
6. Quels sont les divers sentiments de Mme Sandres envers Saval ?
7. En quoi la nature est-elle accordée aux sentiments du personnage (l. 227 à 237) ? Quelles aggravations pouvez-vous relever par rapport au début du conte ?

Écriture / Réécriture

8. Relevez les répétitions dans les quatre premiers paragraphes : sur quels thèmes portent-elles ? Quel effet produisent-elles ?
9. Quelles notations, dans la description de la nature (l. 95 à 102), évoquent une atmosphère d'idylle amoureuse?
10. Quel effet produit la précision de l'activité de Mme Sandres (l. 170 à 172) quand Saval va la trouver pour l'interroger?
11. Quel est l'intérêt de la répétition dans les mêmes termes par Mme Sandres de l'expression : «Gros bête, va!» (l. 119 et 198)?
12. Imaginez et décrivez ce qu'aurait pu être la scène de la promenade le long de la rive, si Saval avait été moins timide et moins «nonchalant ».

Des gens naissent avec un instinct prédominant, une vocation ou simplement un désir éveillé, dès qu'ils commencent à parler, à penser.

- M. Sacrement n'avait, depuis son enfance, qu'une idée en tête, être décoré. Tout jeune il portait des croix de la Légion d'honneur en zinc comme d'autres enfants portent un képi et il donnait fièrement la main à sa mère, dans la rue, en bombant sa petite poitrine ornée du ruban rouge et de l'étoile de métal.
- 10 Après de pauvres études il échoua au baccalauréat, et, ne sachant plus que faire, il épousa une jolie fille, car il avait de la fortune.

Ils vécurent à Paris comme vivent des bourgeois riches, allant dans leur monde², sans se mêler au monde³, fiers de la connaissance d'un député qui pouvait devenir ministre, et amis de deux chefs de division⁴.

Mais la pensée entrée aux premiers jours de sa vie dans la tête de M. Sacrement ne le quittait plus et il souffrait d'une façon continue de n'avoir point le droit de montrer sur sa redingote un petit ruban de couleur.

Les gens décorés qu'il rencontrait sur le boulevard⁵ lui portaient un coup au cœur. Il les regardait de coin avec une jalousie exaspérée. Parfois, par les longs après-midi de désœuvrement, il se mettait à les compter. Il se disait : «Voyons combien j'en trouverai de la Madeleine à la rue Drouot. »

Et il allait lentement, inspectant les vêtements, l'œil exercé à distinguer de loin le petit point rouge. Quand il arrivait au bout de sa promenade, il s'étonnait toujours des chiffres : «Huit officiers, et dix-sept chevaliers. Tant que ça! C'est stupide de prodiguer les croix d'une

1. Première publication dans *Gil Blas* (13 novembre 1883). Repris dans *Les Sœurs Rondoli* (1884).

2. *leur monde* : leur milieu.

3. *au monde* : à la haute société parisienne.

4. *chefs de division* : hauts fonctionnaires de ministère.

5. *le boulevard* : des Italiens, où se trouvaient plusieurs théâtres et cafés à la mode.

pareille façon. Voyons si j'en trouverai autant au retour. »

35 Et il revenait à pas lents, désolé quand la foule pressée des passants pouvait gêner ses recherches, lui faire oublier quelqu'un.

Il connaissait les quartiers où on en trouvait le plus. Ils abondaient au Palais-Royal. L'avenue de l'Opéra ne valait pas la rue de la Paix ; le côté droit du boulevard
40 était mieux fréquenté que le gauche.

Ils semblaient aussi préférer certains cafés, certains théâtres. Chaque fois que M. Sacrement apercevait un groupe de vieux messieurs à cheveux blancs arrêtés au milieu du trottoir, et gênant la circulation, il se disait :
45 «Voici des officiers de la Légion d'honneur! » Et il avait envie de les saluer.

Les officiers (il l'avait souvent remarqué) ont une autre allure que les simples chevaliers. Leur port de tête est différent. On sent bien qu'ils possèdent officielle-
50 ment une considération plus haute, une importance plus étendue.

Parfois aussi une rage saisissait M. Sacrement, une fureur contre tous les gens décorés ; et il se sentait pour eux une haine de socialiste.

55 Alors, en rentrant chez lui, excité par la rencontre de tant de croix, comme l'est un pauvre affamé après avoir passé devant les grandes boutiques de nourriture, il déclarait d'une voix forte : «Quand donc, enfin, nous débarrassera-t-on de ce sale gouvernement ? » Sa femme
60 surprise, lui demandait : «Qu'est-ce que tu as aujourd'hui?»

Et il répondait : «J'ai que je suis indigné par les injustices que je vois commettre partout. Ah ! que les communards¹ avaient raison!»

65 Mais il ressortait après son dîner, et il allait considérer les magasins de décorations. Il examinait tous ces

emblèmes de formes diverses, de couleurs variées. Il aurait voulu les posséder tous, et, dans une cérémonie publique, dans une immense salle pleine de monde,
70 pleine de peuple émerveillé, marcher en tête d'un cortège, la poitrine étincelante, zébrée de brochettes¹ alignées l'une sur l'autre, suivant la forme de ses côtes, et passer gravement, le claque² sous le bras, luisant comme un astre au milieu de chuchotements admiratifs, dans
75 une rumeur de respect.

Il n'avait, hélas ! aucun titre pour aucune décoration. Il se dit : « La Légion d'honneur est vraiment par trop difficile pour un homme qui ne remplit aucune fonction publique. Si j'essayais de me faire nommer officier
80 d'Académie³ ! »

Mais il ne savait comment s'y prendre. Il en parla à sa femme qui demeura stupéfaite.

«Officier d'Académie? Qu'est-ce que tu as fait pour cela ? »
85 Il s'emporta : «Mais comprends donc ce que je veux dire. Je cherche justement ce qu'il faut faire. Tu es stupide par moments. »

Elle sourit : « Parfaitement, tu as raison. Mais je ne sais pas, moi ! »
90 Il avait une idée : « Si tu en parlais au député Rosselin, il pourrait me donner un excellent conseil. Moi, tu comprends que je n'ose guère aborder cette question directement avec lui. C'est assez délicat, assez difficile : venant de toi, la chose devient toute naturelle. »

95 Mme Sacrement fit ce qu'il demandait. M. Rosselin promit d'en parler au ministre. Alors Sacrement le harcela. Le député finit par lui répondre qu'il fallait faire une demande et énumérer ses titres.

Ses titres? Voilà. Il n'était même pas bachelier.
100 Il se mit cependant à la besogne et commença une

1. *les communards* : révolutionnaires qui s'étaient soulevés de mars à mai 1871 contre le gouvernement Thiers qu'ils rendaient responsable de la défaite. L'opinion publique, surtout bourgeoise, les a longtemps tenus pour des voyous.

1. *brochettes* : petites broches de métal servant à enfiler plusieurs médailles.

2. *claque* : chapeau haut de forme pliant qu'on peut porter sous le bras.

3. *officier d'Académie* : chevalier de l'ordre des Palmes académiques.

brochure traitant : « Du droit du peuple à l'instruction. »
Il ne la put achever par pénurie d'idées.

Il chercha des sujets plus faciles et en aborda plusieurs
successivement. Ce fut d'abord : « L'instruction des
105 enfants par les yeux. » Il voulait qu'on établît dans les
quartiers pauvres des espèces de théâtres gratuits pour
les petits enfants. Les parents les y conduiraient dès leur
plus jeune âge, et on leur donnerait là, par le moyen
d'une lanterne magique, des notions de toutes les
110 connaissances humaines. Ce seraient de véritables
cours. Le regard instruirait le cerveau, et les images res-
teraient gravées dans la mémoire, rendant pour ainsi
dire visible la science.

Quoi de plus simple que d'enseigner ainsi l'histoire
115 universelle, la géographie, l'histoire naturelle, la botan-
ique, la zoologie, l'anatomie, etc., etc.?

Il fit imprimer ce mémoire et en envoya un exem-
plaire à chaque député, dix à chaque ministre, cinquante
au président de la République, dix également à chacun
120 des journaux parisiens, cinq aux journaux de province.

Puis il traita la question des bibliothèques des rues,
voulant que l'État fit promener par les rues des petites
voitures pleines de livres, pareilles aux voitures
d'oranges. Chaque habitant aurait droit à dix volumes
125 par mois en location, moyennant un sou d'abonnement.

« Le peuple, disait M. Sacrement, ne se dérange que
pour ses plaisirs. Puisqu'il ne va pas à l'instruction, il
fait que l'instruction vienne à lui, etc. »

Aucun bruit ne se fit autour de ces essais. Il adressa
130 cependant sa demande. On lui répondit qu'on prenait
note, qu'on instruisait¹. Il se crut sûr du succès ; il attendit.
Rien ne vint.

Alors il se décida à faire des démarches personnelles.
Il sollicita une audience du ministre de l'Instruction
135 publique, et il fut reçu par un attaché de cabinet tout
jeune et déjà grave, important même, et qui jouait,
comme d'un piano, d'une série de petits boutons blancs

pour appeler les huissiers et les garçons de l'anti-
chambre ainsi que les employés subalternes. Il affirma
140 au solliciteur que son affaire était en bonne voie et il lui
conseilla de continuer ses remarquables travaux.

Et M. Sacrement se remit à l'oeuvre.

M. Rosselin, le député, semblait maintenant s'intéres-
ser beaucoup à son succès, et il lui donnait même une
145 foule de conseils pratiques excellents. Il était décoré
d'ailleurs, sans qu'on sût quels motifs lui avaient valu
cette distinction.

Il indiqua à Sacrement des études nouvelles à entre-
prendre, il le présenta à des Sociétés savantes qui s'oc-
150 cupaient de points de science particulièrement obscurs,
dans l'intention de parvenir à des honneurs. Il le
patronna même au ministère.

Or, un jour, comme il venait déjeuner chez son ami (il
mangeait souvent dans la maison depuis plusieurs mois)
155 il lui dit tout bas en lui serrant les mains : « Je viens
d'obtenir pour vous une grande faveur. Le comité des
travaux historiques vous charge d'une mission. Il s'agit
de recherches à faire dans diverses bibliothèques de
France. »

160 Sacrement, défaillant, n'en put manger ni boire. Il
partit huit jours plus tard.

Il allait de ville en ville, étudiant les catalogues, fouil-
lant en des greniers bondés de bouquins poudreux, en
proie à la haine des bibliothécaires.

165 Or, un soir, comme il se trouvait à Rouen, il voulut
aller embrasser sa femme qu'il n'avait point vue depuis
une semaine ; et il prit le train de neuf heures qui devait
le mettre à minuit chez lui.

Il avait sa clef. Il entra sans bruit, frémissant de plai-
170 sir, tout heureux de lui faire cette surprise. Elle s'était
enfermée, quel ennui ! Alors il cria à travers la porte :
« Jeanne, c'est moi ! »

Elle dut avoir grand peur, car il l'entendit sauter du lit
et parler seule comme dans un rêve. Puis elle courut à
175 son cabinet de toilette, l'ouvrit et le referma, traversa
plusieurs fois sa chambre dans une course rapide, nu-
pieds, secouant les meubles dont les verreries sonnaient.
Puis, enfin, elle demanda : « C'est bien toi, Alexandre ? »

1. *instruisait* : faisait une enquête préalable.

Il répondit : «Mais oui, c'est moi, ouvre donc!»
 180 La porte céda, et sa femme se jeta sur son cœur en balbutiant : « Oh ! quelle terreur ! quelle surprise ! quelle joie ! »

Alors, il commença à se dévêtir, méthodiquement, comme il faisait tout. Et il reprit, sur une chaise, son
 185 pardessus qu'il avait l'habitude d'accrocher dans le vestibule. Mais, soudain, il demeura stupéfait. La boutonnière portait un ruban rouge !

Il balbutia : «Ce... ce... ce paletot décoré!»

Alors sa femme, d'un bond, se jeta sur lui, et lui saisissant dans les mains le vêtement : «Non... tu te trompes... donne-moi ça.»

Mais il le tenait toujours par une manche, ne le lâchant pas, répétant dans une sorte d'affolement : «Hein?... Pourquoi?... Explique-moi?... À qui ce pardessus?... Ce n'est pas le mien, puisqu'il porte la Légion
 195 d'honneur?»

Elle s'efforçait de le lui arracher, éperdue, bégayant : «Écoute... écoute... donne-moi ça... Je ne peux pas te dire... c'est un secret... écoute.»

200 Mais il se fâchait, devenait pâle : «Je veux savoir comment ce paletot est ici. Ce n'est pas le mien. »

Alors, elle lui cria dans la figure : «Si, tais-toi, jure-moi... écoute... eh bien! tu es décoré!»

Il eut une telle secousse d'émotion qu'il lâcha le pardessus et alla tomber dans un fauteuil.

205 «Je suis... tu dis... je suis... décoré.

- Oui... c'est un secret, un grand secret...»

Elle avait enfermé dans une armoire le vêtement glorieux, et revenait vers son mari, tremblante et pâle.

210 Elle reprit : «Oui, c'est un pardessus neuf que je t'ai fait faire. Mais j'avais juré de ne te rien dire. Cela ne sera pas officiel avant un mois ou six semaines. Il faut que ta mission soit terminée. Tu ne devais le savoir qu'à ton retour. C'est M. Rosselin qui a obtenu ça pour

215 toi...»

Sacrement, défaillant, bégayant : «Rosselin... décoré... Il m'a fait décorer... moi... lui... Ah!...»

Et il fut obligé de boire un verre d'eau.

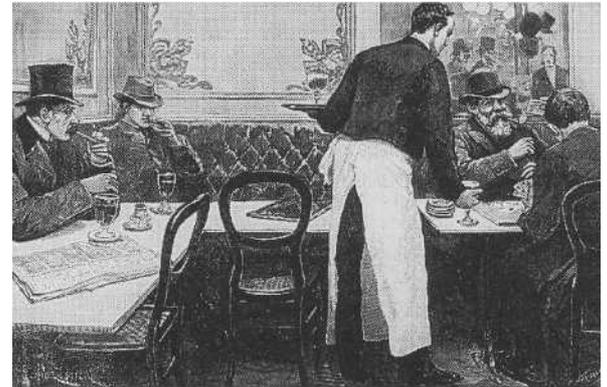
Un petit papier blanc gisait par terre, tombé de la

20 poche du pardessus. Sacrement le ramassa, c'était une carte de visite. Il lut : «Rosselin, député.»

«Tu vois bien», dit la femme.

Et il se mit à pleurer de joie.

Huit jours plus tard *l'Officiel* annonçait que M. Sacre-
 225 ment était nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels.



Au café : un coin d'habituels, gravure de P. Naumann d'après un dessin de A. Forestier, 1890. B.N., Estampes.

Compréhension

1. *Quelle est l'origine de l'obsession de M. Sacrement ? Quel intérêt trouvez-vous à cette précision ?*
2. *Comment se manifeste cette obsession ? Distinguez les étapes successives. Pouvez-vous y relever une progression ?*
3. *En quoi la quête des Palmes académiques se différencie-t-elle de celle de la Légion d'honneur ?*
4. *Sur quel sujet portent toutes les brochures écrites par Sacrement ? L'époque où le conte a été écrit (nov. 1883) permet-elle de l'expliquer ?*
5. *Pourquoi la suggestion que fait Sacrement à sa femme d'en parler au député Rosselin est-elle imprudente ?*
6. *À quel moment Sacrement a-t-il des raisons de reprendre espoir ?*
7. *Pourquoi Rosselin le fait-il charger d'une mission dans diverses bibliothèques de France : a) selon Sacrement ? b) en réalité ?*
8. *Pourquoi le récit du retour inopiné de Sacrement à Rouen est-il présenté de son point de vue à lui ?*
9. *Quels détails devraient ouvrir les yeux de Sacrement quand il rentre chez lui ?*
10. *En quoi consiste l'habileté de Mme Sacrement ? À quel moment culmine-t-elle ?*
11. *Pourquoi Sacrement se laisse-t-il abuser ?*
12. *Pourquoi est-il particulièrement savoureux de voir Sacrement pleurer de joie ?*

Écriture /Réécriture

13. *À quel temps sont, en général, les verbes dans la première partie du texte (relative à la Légion d'honneur) ? Et dans la suite du texte ? Que traduit ce changement ?*
14. *Analysez les exclamations de la femme de Sacrement quand elle retrouve son mari (l. 181-182).*
15. *La dernière phrase vous semble-t-elle banale ? Quels sous-entendus pouvez-vous lui trouver ?*

16. *Imaginez ce qui s'est passé entre l'avant-dernière et la dernière phrase, et faites-en le récit à la manière de Maupassant.*



À *Harry Alis*

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg; car c'était le jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs
 5 longues jambes torsées, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la
 10 campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.
 15 Les tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des
 20 têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épingle sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.
 25 Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet², secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.
 30 Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes de boeufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les

coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait
 35 parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine
 40 et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était
 45 bon à ramasser qui peut servir; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le bourrelier², qui le regardait. Ils
 50 avaient eu des affaires³ ensemble au sujet d'un licol⁴, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte;
 55 puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans⁵, n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la
 65 bête.

1. Première publication dans *Le Gaulois* (25 nov. 1883). Repris dans *Miss Harriet* (1884).

2. *bidet* : petit cheval.

1. *Maître* : cf. n. 2, p. 101.

2. *bourrelier* : artisan spécialiste du travail du cuir.

3. *affaires* : disputes.

4. *licol* : courroie qu'on passe autour du cou des bêtes de somme.

5. *mis dedans* : trompés.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'oeil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs
70 prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

- C'est dit, maît' Anthime. J' vous l' donne.

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'Angélus¹
75 sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilbury²,
80 rrys², carrioles innommables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le
85 dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez maît' Jourdain, aubergiste et maquignon³, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le
95 temps était bon pour les verts⁴, mais un peu mucre⁵ pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la

maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques
100 indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contretemps :

105 - Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes - les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre - neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter - à la mairie, incontinent¹, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix
115 affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

120 On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

- Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ?

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table,
125 répondit :

- Me v'là.

Et le brigadier reprit :

- Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire vou-
130 drait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

135 - Me v'là, me v'là.

1. *Angélus* : sonnerie de cloches appelant à la prière, le matin, à midi et le soir (cf. le célèbre tableau de Millet).

2. *tilbury* : cabriolet léger et découvert.

3. *maquignon* : marchand de chevaux.

4. *verts* : herbages.

5. *mucre* : humide.

incontinent : aussitôt.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

140 - Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît 145 pourquoi.

- Mé, mé, j'ai ramassé çu portefeuille ?

- Oui, vous-même.

- Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

150 - On vous a vu.

- On m'a vu, mé? Qui ça qui m'a vu?

- M. Malandain, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère :

155 - Ah! I m'a vu, çu manant¹! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

160 - Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester s'on honneur, répétant :

165 - C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut², je l' répète.

Le maire reprit :

- Après avoir ramassé l'objet, vous avez même 170 encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

1. *manant* : paysan grossier.

2. *salut* : salut éternel, au sens religieux du terme.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

- Si on peut dire!... Si on peut dire... des menteries comme ça pour dénaturer¹ un honnête homme ! Si on 175 peut dire !...

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Il s'injurèrent une heure durant.

On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne 180 trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya en le prévenant qu'il allait aviser le parquet² et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. À sa sortie de la mairie, 185 le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde³, mais où n'entraîna aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, 190 recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

- Vieux malin, va !

195 Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le 200 bout de corde ; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

205 Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius

1. *dénaturer* : calomnier, c'est-à-dire faire passer pour ce qu'il n'est pas par nature.

2. *le parquet* : la justice.

3. *goguenarde* : moqueuse.

Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houbrèque, de Manneville.

210 Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route ; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et
215 commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

- C qui m' faisait deuil¹, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous ; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation² pour une

220 menterie.

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il
225 était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de
230 Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas
235 achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure : « Gros malin, va ! » Puis il tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit³ et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin » ?

240 Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria :

- Allons, allons, vieille pratique¹, je la connais, ta ficelle !

245 Hauchecorne balbutia :

- Puisqu'on l'a retrouvé, çu portefeuille !

Mais l'autre reprit :

- Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve et y en a un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

250 Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des
255 moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauserie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon
260 tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des
265 raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumenta-
270 tion plus subtile.

- Ça, c'est des raisons d' menteux, disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongeaient les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

275 Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille

1. *faisait deuil* : faisait de la peine.

2. *être en réprobation* : être l'objet de la réprobation, ou blâme de tous.

3. *interdit* : stupéfait.

1. *pratique* : malin.

au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

280 Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

- Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t nez, la voila, 285 m'sieu le maire.



Vendeuses de paniers en osiers.

Compréhension

1. *Qu'est-ce qui souligne la banalité de l'incident de la ficelle? Quel détail cependant peut faire penser qu'il aura une suite?*
1. *Quels détails soulignent l'opulence de l'aubergiste et de ses clients?*
3. *Sommes-nous surpris que le brigadier de gendarmerie interpelle maître Hauchecorne?*
4. *Qu'est-ce qui rend vraisemblable l'accusation de Malandain?*
5. *Pourquoi personne ne croit maître Hauchecorne?*
6. *Comment s'exprime la satisfaction de maître Hauchecorne, une fois que le portefeuille a été retrouvé?*
7. *Comment est préparée la dernière péripétie (l. 221 à 252)? Distinguez différents moments.*
8. *Par quelles étapes successives passe maître Hauchecorne jusqu'à sa mort?*

Écriture / Réécriture

9. *Quels détails pittoresques pouvez-vous relever dans la description des paysans (l. 1 à 14)? Quel est leur effet?*
10. *Comment s'ordonne la description du cortège (l. 1 à 24)? Que peut-on en conclure?*
11. *Quels détails ébauchent une personnification des véhicules (l. 77 à 82)?*
12. *Analysez l'expression «une aristocratie de la charrue» (l. 90). En quoi consiste sa saveur?*
13. *Relevez les différentes notations (couleurs, odeurs, fruits) dans la description du marché. Quelle impression d'ensemble s'en dégage?*
14. *A quoi tient l'ambiguïté de l'expression «je la connais, ta ficelle» (l. 243-244)?*
15. *Sur quel effet repose la fin du conte?*
16. *L'histoire est-elle comique ou tragique?*
17. *En utilisant vos souvenirs de lecture (notamment de romans policiers), imaginez une histoire où un acte ou une parole banale peuvent faire soupçonner de crime un innocent.*

LE VIEUX¹

Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de ferme, par-dessus les grands hêtres des fossés. Sous le gazon tondu par les vaches, la terre, imprégnée de pluie récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un
 5 bruit d'eau; et les pommiers chargés de pommes semaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de l'herbage.

Quatre jeunes génisses paissaient, attachées en ligne, et meuglaient par moments vers la maison; les volailles
 10 mettaient un mouvement coloré sur le fumier, devant l'étable, et grattaient, remuaient, caquetaient, tandis que les deux coqs chantaient sans cesse, cherchaient des vers pour leurs poules qu'ils appelaient d'un gloussement vif.

15 La barrière de bois s'ouvrit; un homme entra, âgé de quarante ans peut-être, mais qui semblait vieux de soixante, ridé, tordu, marchant à grands pas lents, alourdis par le poids de lourds sabots plein de paille. Ses bras longs pendaient des deux côtés du corps. Quand il
 20 approcha de la ferme, un roquet² jaune, attaché au pied d'un énorme poirier, à côté d'un baril qui lui servait de niche, remua la queue, puis se mit à japper en signe de joie. L'homme cria :
 - À bas, Finot!

25 Le chien se tut.

Une paysanne sortit de la maison. Son corps osseux, large et plat, se dessinait sous un caraco³ de laine qui serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombait jusqu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleus, et
 30 elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet blanc, devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée,

montrait cette physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces des paysans.

35 L'homme demanda :
 - Comment qu'y va?
 La femme répondit :
 - M'sieu le curé dit que c'est la fin, qu'il n' passera point la nuit.

40 Ils entrèrent tous deux dans la maison.

Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la chambre, basse, noire, à peine éclairée par un carreau, devant lequel tombait une loque d'indienne¹ normande. Les grosses poutres du plafond, brunies par le temps,
 45 noires et enfumées, traversaient la pièce de part en part, portant le mince plancher du grenier, où couraient, jour et nuit, des troupeaux de rats.

Le sol de terre, bossue, humide, semblait gras, et, dans le fond de l'appartement, le lit faisait une tache
 50 vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration dure, râlante, sifflante, avec un gargouillement d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père de la paysanne.

55 L'homme et la femme s'approchaient et regardèrent le moribond, de leur œil placide et résigné.

Le gendre placide :
 - C'te fois, c'est fini; i n'ira pas seulement à la nuit.

La fermière reprit :
 60 - C'est d'puis midi qu'i gargotte² comme ça.

Puis ils se turent. Le père avait les yeux fermés, le visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa bouche entrouverte laissait passer son souffle clapotant et dur; et le drap de toile grise se soulevait sur la poitrine à chaque aspiration.

65 Le gendre, après un long silence, prononça :
 - Y a qu'à le quitter finir³. J'y pouvons rien. Tout

1. Première publication dans *Le Gaulois* (6 janvier 1884). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

2. *roquet* : petit chien hargneux.

3. *caraco* : blouse longue et flottante portée autrefois par les paysannes.

1. *indienne* : cotonnade imprimée dans le style des étoffes indiennes.

2. *gargotte* : terme normand pour *gargouille*.

3. *le quitter finir* : le laisser mourir.

d' même c'est dérangeant pour les cossards¹, vu F temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main.

70 Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

- Puisqu'i va passer, on l'enterrera pas avant samedi ; t'auras ben d'main pour les cossards.

Le paysan méditait; il dit :

75 - Oui, mais demain qui faudra qu'invite pour l'imunation², que j' nai ben pour cinq ou six heures à aller de Tourville à Manetot³ chez tout le monde.

La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

80 - I n'est seulement point trois heures, qu' tu pourrais commencer la tournée anuit⁴ et faire tout l' côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pas quasiment pour la relevée⁵.

L'homme demeura quelques instants perplexe, pesant 85 les conséquences et les avantages de l'idée. Enfin il déclara :

- Tout d' même, j'y vas.

Il alla sortir ; il revint et, après une hésitation :

90 - Pisque t'as point d'ouvrage, loche⁶ des pommes à cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douillons⁷ pour ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'i faudra se reconforter. T'allumeras le four avec la bourrée⁸ qu'est sous l' hangar au pressoir. Elle est sèque.

Et il sortit de la chambre, rentra dans la cuisine, 95 ouvrit le buffet, prit un pain de six livres, en coupa soigneusement une tranche, recueillit dans le creux de sa main les miettes tombées sur la tablette, et se les jeta dans la bouche pour ne rien perdre. Puis il enleva avec

1. *cossards* : colzas (patois normand).

2. *imunation* : inhumation.

3. *Manetot* : localité imaginaire.

4. *anuit* : aujourd'hui.

5. *pour la relevée* : jusqu'à la fin de l'après-midi.

6. *loche* : secoue pour faire tomber.

7. *douillons* : pâtisserie normande, faite de pommes enrobées de pâte et cuites au four.

8. *bourrée* : petit bois pour allumer le feu.

la pointe de son couteau un peu de beurre salé au fond 100 d'un pot de terre brune, l'étendit sur son pain, qu'il se mit à manger lentement, comme il faisait tout.

Et il traversa la cour, apaisa le chien, qui se remettait à japper, sortit sur le chemin qui longeait son fossé, et s'éloigna dans la direction de Tourville.

105 Restée seule, la femme se mit à la besogne. Elle découvrit la huche¹ à la farine, et prépara la pâte aux douillons. Elle la pétrissait longuement, la tournant et la retournant, la maniant, l'écrasant, la broyant. Puis elle en fit une grosse boule d'un blanc jaune, qu'elle laissa 110 sur le coin de la table.

Alors elle alla chercher les pommes et, pour ne point blesser l'arbre avec la gaule, elle grimpa dedans au moyen d'un escabeau. Elle choisissait les fruits avec soin, pour ne prendre que les mûrs, et les entassait dans 115 son tablier.

Une voix l'appela du chemin :

- Ohé, Madame Chicot!

Elle se retourna. C'était un voisin, maître Osime Favet, le maire, qui s'en allait fumer ses terres, assis, les 120 jambes pendantes, sur le tombereau d'engrais. Elle se retourna, et répondit :

- Que qu'y a pour vot' service, maît' Osime?

- Et le pé, où qui n'en est?

Elle cria :

125 - Il est quasiment passé². C'est samedi l'imunation, à sept heures, vu les cossards qui pressent.

Le voisin répliqua :

- Entendu. Bonne chance ! Portez-vous bien.

Elle répondit à sa politesse :

130 -Merci, et vous d' même.

Puis elle se remit à cueillir ses pommes.

Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle alla voir son père, s'attendant à le trouver mort. Mais dès la porte elle dis-

1. *huche* : grand coffre à bois.

2. *quasiment passé* : pour ainsi dire mort.

tingua son râle bruyant et monotone, et jugeant inutile
135 d'approcher du lit pour ne point perdre de temps, elle
commença à préparer les douillons.

Elle enveloppait les fruits, un à un, dans une mince
feuille de pâte, puis les alignait au bord de la table.
Quand elle eut fait quarante-huit boules, rangées par
140 douzaines l'une devant l'autre, elle pensa à préparer le
souper, et elle accrocha sur le feu sa marmite, pour faire
cuire les pommes de terre ; car elle avait réfléchi qu'il
était inutile d'allumer le four, ce jour-là même, ayant
encore le lendemain tout entier pour terminer les prépa-
145 ratifs.

Son homme rentra vers cinq heures. Dès qu'il eut
franchi le seuil, il demanda :

- C'est-il fini?

- Point encore : ça gargouille toujours.

150 Ils allèrent voir. Le vieux était absolument dans le
même état. Son souffle rauque, régulier comme un mou-
vement d'horloge, ne s'était ni accéléré ni ralenti. Il
revenait de seconde en seconde, variant un peu de ton,
suivant que l'air entraît ou sortait de la poitrine.

155 Son gendre le regarda, puis il dit :

- I finira sans qu'on y pense, comme une chandelle.

Ils rentrèrent dans la cuisine et, sans parler, se mirent
à souper. Quand ils eurent avalé leur soupe, ils man-
gèrent encore une tartine de beurre, puis, aussitôt les

160 assiettes lavées, rentrèrent dans la chambre de l'agoni-
sant.

La femme, tenant une petite lampe à mèche fumeuse,
la promena devant le visage de son père. S'il n'avait pas
respiré, on l'aurait cru mort assurément.

165 Le lit des deux paysans était caché à l'autre bout de la
chambre, dans une espèce d'enfoncement. Ils se cou-
chèrent sans dire un mot, éteignirent la lumière, fer-
mèrent les yeux ; et bientôt deux ronflements inégaux,
l'un plus profond, l'autre plus aigu, accompagnèrent le

170 râle ininterrompu du mourant.

Les rats couraient dans le grenier.

Le mari s'éveilla dès les premières pâleurs du jour.

Son beau-père vivait encore. Il secoua sa femme, inquiet
de la résistance du vieux.

175 - Dis donc, Phémie, i n' veut point finir. Que qu' tu
frais, té ?

Il la savait de bon conseil.

Elle répondit :

- I n' passera point l'jour, pour sûr. N'y a point n'a
180 craindre. Pour lors que l' maire n'opposera pas qu'on
l'enterre tout de même demain, vu qu'on l'a fait pour
maître Renard le pé, qu'a trépassé juste aux semences.

Il fut convaincu par l'évidence du raisonnement; et il
partit aux champs.

185 Sa femme fit cuire les douillons, puis accomplit toutes
les besognes de la ferme.

À midi, le vieux n'était point mort. Les gens de jour-
née loués pour le repiquage des cossards vinrent en
groupe considérer l'ancien qui tardait à s'en aller. Cha-
190 cun dit son mot, puis ils repartirent dans les terres.

À six heures, quand on rentra, le père respirait
encore. Son gendre, à la fin, s'effraya.

- Que qu' tu fais, à c'te heure, té, Phémie?

Elle ne savait non plus que résoudre. On alla trouver
195 le maire. Il promit qu'il fermerait les yeux et autoriserait
l'enterrement le lendemain.

L'officier de santé¹, qu'on alla voir, s'engagea aussi,
pour obliger maître Chicot, à antidater le certificat de
décès. L'homme et la femme rentrèrent tranquilles.

200 Ils se couchèrent et s'endormirent comme la veille,
mêlant leurs souffles sonores au souffle plus faible du
vieux.

Quand ils s'éveillèrent, il n'était point mort.

Alors, ils furent atterrés. Ils restaient debout, au che-
205 vet du père, le considérant avec méfiance, comme s'il
avait voulu leur jouer un vilain tour, les tromper, les
contrarier par plaisir, et ils lui en voulaient surtout du
temps qu'il leur faisait perdre.

1. officier de santé : praticien autorisé jusqu'en 1892 à exercer la médecine sans
avoir le titre de docteur.

210 Le gendre demanda :
 - Qué que j'allons faire?
 Elle n'en savait rien; elle répondit :
 - C'est-i contrariant, tout d' même!
 On ne pouvait maintenant prévenir tous les invités,
 qui allaient arriver sur l'heure. On résolut de les
 215 attendre, pour leur expliquer la chose.
 Vers sept heures moins dix, les premiers apparurent.
 Les femmes en noir, la tête couverte d'un grand voile,
 s'en venaient d'un air triste. Les hommes, gênés dans
 leur veste de drap, s'avançaient plus délibérément, deux
 220 par deux, en devisant des affaires.
 Maître Chicot et sa femme, effarés, les reçurent en se
 désolant; et tous deux, tout à coup, au même moment,
 en abordant le premier groupe, se mirent à pleurer. Ils
 expliquaient l'aventure, contaient leur embarras,
 225 offraient des chaises, se remuaient, s'excusaient, vou-
 laient prouver que tout le monde aurait fait comme eux,
 parlaient sans fin, devenus brusquement bavards à ne
 laisser personne leur répondre.
 Ils allaient de l'un à l'autre :
 230 - Je l'aurions point cru; c'est point croyable qu'il
 aurait duré comme ça !
 Les invités interdits, un peu déçus, comme des gens
 qui manquent une cérémonie attendue, ne savaient que
 faire, demeuraient assis ou debout. Quelques-uns vou-
 235 lurent s'en aller. Maître Chicot les retint.
 - J'allons casser une croûte tout d' même. J'avions
 fait des douillons ; faut bien en profiter.
 Les visages s'éclairèrent à cette pensée. On se mit à
 causer à voix basse. La cour peu à peu s'emplissait; les
 240 premiers venus disaient la nouvelle aux nouveaux arri-
 vants. On chuchotait, l'idée de douillons égayant tout le
 monde.
 Les femmes entraient pour regarder le mourant. Elles
 se signaient¹ auprès du lit, balbutiaient une prière, res-
 245 sortaient. Les hommes, moins avides de ce spectacle,

jetaient un seul coup d'oeil de la fenêtre qu'on avait
 ouverte.
 Mme Chicot expliquait l'agonie :
 - Vlà deux jours qu'il est comme ça, ni plus ni
 250 moins, ni plus haut ni plus bas. Dirait-on point une
 pompe qu'a pu d'iau?
 Quand tout le monde eut vu l'agonisant, on pensa à la
 collation; mais comme on était trop nombreux pour
 tenir dans la cuisine, on sortit la table devant la porte.
 255 Les quatre douzaines de douillons, dorés, appétissants,
 tiraient les yeux, disposés dans deux grands plats. Cha-
 cun avançait le bras pour prendre le sien, craignant qu'il
 n'y en eût pas assez. Mais il en resta quatre.
 Maître Chicot, la bouche pleine, prononça :
 260 - S'i nous véyait, l' pé, ça lui ferait deuil. C'est li qui
 les aimait d' son vivant.
 Un gros paysan jovial déclara :
 - I n'en mangera pu, à c't' heure. Chacun son tour.
 Cette réflexion, loin d'attrister les invités, sembla les
 265 réjouir. C'était leur tour, à eux, de manger des boules.
 Mme Chicot, désolée de la dépense, allait sans cesse
 au cellier chercher du cidre. Les brocs se suivaient et se
 vidaient coup sur coup. On riait maintenant, on parlait
 fort, on commençait à crier comme on crie dans les
 270 repas.
 Tout à coup une vieille paysanne qui était restée près
 du moribond, retenue par une peur avide de cette chose
 qui lui arriverait bientôt à elle-même, apparut à la
 fenêtre et cria d'une voix aiguë :
 275 - Il a passé ! Il a passé !
 Chacun se tut. Les femmes se levèrent vivement pour
 aller voir.
 Il était mort, en effet. Il avait cessé de râler. Les
 hommes se regardaient, baissaient les yeux, mal à leur
 280 aise. On n'avait pas fini de mâcher les boules. Il avait
 mal choisi son moment, ce gremlin-là.
 Les Chicot, maintenant, ne pleuraient plus. C'était
 uni, ils étaient tranquilles. Ils répétaient :
 - J' savions bien qu' ça n' pouvait point durer. Si
 285 seulement il avait pu s' décider c'te nuit, ça n'aurait
 point fait tout ce dérangement.

1. se signaient : faisaient le signe de croix.

N'importe, c'était fini. On l'enterrerait lundi, voilà tout, et on remangerait des douillons pour l'occasion.

Les invités s'en allèrent, en causant de la chose, contents tout de même d'avoir vu ça et aussi d'avoir cassé une croûte.

Et quand l'homme et la femme furent demeurés tout seuls, face à face, elle dit, la figure contractée par l'angoisse :

295 - Faudra tout d' même r'cuire quatre douzaines de boules! Si seulement il avait pu s' décider c'te nuit!

Et le mari, plus résigné, répondit :

- Ça n' serait pas à r'faire tous les jours.



Labourage avec des chevaux. Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

Compréhension

1. Comment nous sont présentés les deux paysans (l'homme et la femme) ? Quelle conclusion Maupassant donne-t-il à sa description (l. 15 à 34) ?
2. Quelle circonstance inquiète surtout les deux paysans ?
3. Quels détails traduisent la parcimonie et même l'avarice des paysans ? En quoi cette avarice est-elle à l'origine même de l'histoire racontée ?
4. Quels sentiments traduisent les premiers mots du paysan à son retour (l. 148) ?
5. Comment caractériseriez-vous l'attitude des deux paysans devant la mort ?
6. Précisez les sentiments successifs des paysans devant la prolongation de l'agonie ?
7. En quoi la situation est-elle paradoxale ?
8. Que pensez-vous des réactions des invités quand ils apprennent que le vieux n'est pas mort ?
9. Comment évolue la situation depuis l'arrivée des premiers invités jusqu'au banquet final ? Tentez d'en préciser les paliers.
10. Comment est traduite la dureté de cœur des Chicot ?

Écriture, /Réécriture

11. Relevez les différentes notations (lumière, couleurs, odeurs, fruits) dans la description de la cour de la ferme (l. 1 à 14). Quel en est l'effet ?
12. En quoi le dialogue des lignes 122 à 130 est-il plaisant ?
13. Quels sens peut-on donner à l'expression « i n' veut point finir. » (l. 175) ?
14. Sur quel ton est prononcé « Il a passé ! Il a passé ! » (l. 275) ? Quels sentiments traduit cette expression ?
15. « Il était mort, en effet. » (l. 278) : est-ce là une phrase banale ? Tentez de préciser sa valeur.
16. L'apostrophe « ce gredin-là » (l. 281) est-elle seulement péjorative ?

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

17. En quoi le double commentaire final (l. 295 à 298) est-il particulièrement incongru ?

18. Supposez que le vieux ait gardé toute sa lucidité jusqu'à la fin : imaginez, en une sorte de monologue intérieur, les réflexions qu'il se fait à propos de tout ce qui se passe autour de lui.



Photographie Bibliothèque Nationale, Paris.

LE PROTECTEUR¹

Il n'aurait jamais rêvé une fortune si haute ! Fils d'un huissier de province, Jean Marin était venu, comme tant d'autres, faire son droit au quartier latin. Dans les différentes brasseries qu'il avait successivement fréquentées, il était devenu l'ami de plusieurs étudiants bavards qui crachaient de la politique en buvant des bocks. Il s'éprit d'admiration pour eux et les suivit avec obstination, de café en café, payant même leurs consommations quand il avait de l'argent.

5 Puis il se fit avocat et plaida des causes qu'il perdit. Or, voilà qu'un matin, il apprit dans les feuilles qu'un de ses anciens camarades du quartier venait d'être élu député.

10 Il fut de nouveau son chien fidèle, l'ami qui fait les corvées, les démarches, qu'on envoie chercher quand on a besoin de lui et avec qui on ne se gêne point. Mais il arriva par aventure parlementaire que le député devint ministre ; six mois après Jean Marin était nommé conseiller d'État².

20 Il eut d'abord une crise d'orgueil à en perdre la tête. Il allait dans les rues pour le plaisir de se montrer comme si on eût pu deviner sa position rien qu'à le voir. Il trouvait le moyen de dire aux marchands chez qui il entrait, aux vendeurs de journaux, même aux cochers de fiacre, à propos des choses les plus insignifiantes :

- Moi qui suis conseiller d'État...

25 Puis il éprouva, naturellement, comme par suite de sa dignité, par nécessité professionnelle, par devoir d'homme puissant et généreux, un impérieux besoin de protéger. Il offrait son appui à tout le monde, en toute occasion, avec une inépuisable générosité.

30 Quand il rencontrait sur les boulevards³ une figure de

1. Première publication dans *Gil Blas* (5 février 1884). Repris dans *Toine* (1886).

2. conseiller d'État : membre du conseil d'État, la plus haute juridiction administrative, qui est aussi consultée sur la rédaction des lois.

3. les boulevards : les grands boulevards du quartier de l'Opéra.

connaissance, il s'avançait d'un air ravi, prenait les mains, s'informait de la santé, puis, sans attendre les questions, déclarait :

35 - Vous savez, moi, je suis conseiller d'État et tout à votre service. Si je puis vous être utile à quelque chose, usez de moi sans vous gêner. Dans ma position on a le bras long.

40 Et alors il entra dans les cafés avec l'ami rencontré pour demander une plume, de l'encre et une feuille de papier à lettre : « Une seule, garçon, c'est pour écrire une lettre de recommandation. »

45 Et il en écrivait des lettres de recommandation, dix, vingt, cinquante par jour. Il en écrivait au café Américain, chez Bignon, chez Tortoni, à la Maison-Dorée, au café Riche, au Helder, au café Anglais, au Napolitain¹, partout. Il en écrivait à tous les fonctionnaires de la République, depuis les juges de paix jusqu'aux ministres. Et il était heureux, tout à fait heureux.

Un matin comme il sortait de chez lui pour se rendre au Conseil d'État², la pluie se mit à tomber. Il hésita à prendre un fiacre, mais il n'en prit pas, et s'en fut à pied, par les rues.

55 L'averse devenait terrible, noyait les trottoirs, inondait la chaussée. M. Marin fut contraint de se réfugier sous une porte. Un vieux prêtre était déjà là, un vieux prêtre à cheveux blancs. Avant d'être conseiller d'État, M. Marin n'aimait point le clergé. Maintenant il le traitait avec considération depuis qu'un cardinal l'avait consulté poliment sur une affaire difficile. La pluie tombait en inondation, forçant les deux hommes à fuir jusqu'à la loge du concierge pour éviter les éclaboussures. M. Marin, qui éprouvait toujours la démengeaison de parler pour se faire valoir, déclara :

65 - Voici un bien vilain temps, monsieur l'abbé.
Le vieux prêtre s'inclina :

- Oh! oui, monsieur, c'est bien désagréable lorsqu'on ne vient à Paris que pour quelques jours.

70 - Ah! vous êtes de province?

- Oui, monsieur, je ne suis ici qu'en passant.

75 - En effet, c'est très désagréable d'avoir de la pluie pour quelques jours passés dans la capitale. Nous autres, fonctionnaires, qui demeurons ici toute l'année, nous n'y songeons guère.

L'abbé ne répondait pas. Il regardait la rue où l'averse tombait moins pressée. Et soudain, prenant une résolution, il releva sa soutane¹ comme les femmes relèvent leur robe pour passer les ruisseaux.

80 M. Marin, le voyant partir, s'écria :

- Vous allez vous faire tremper, monsieur l'abbé. Attendez encore quelques instants, ça va cesser.

Le bonhomme indécis s'arrêta, puis il reprit :

85 - C'est que je suis très pressé. J'ai un rendez-vous urgent.

M. Marin semblait désolé.

- Mais vous allez être positivement traversé. Peut-on vous demander dans quel quartier vous allez?

Le curé paraissait hésiter, puis il prononça :

90 - Je vais du côté du Palais-Royal.

- Dans ce cas, si vous le permettez, monsieur l'abbé, je vais vous offrir l'abri de mon parapluie. Moi, je vais au Conseil d'État. Je suis conseiller d'État.

95 Le vieux prêtre leva le nez et regarda son voisin, puis déclara :

- Je vous remercie beaucoup, monsieur, j'accepte avec plaisir.

Alors M. Marin prit son bras et l'entraîna. Il le dirigeait, le surveillait, le conseillait :

100 - Prenez garde à ce ruisseau, monsieur l'abbé. Sur-tout méfiez-vous des roues des voitures ; elles vous éclaboussent quelquefois des pieds à la tête. Faites attention aux parapluies des gens qui passent. Il n'y a rien de plus

1. Tous les cafés à la mode énumérés ici étaient situés sur les boulevards.

2. Conseil d'État : il est situé précisément place du Palais-Royal.

1. soutane : sorte de robe noire, longue et boutonnée par devant, qui était autrefois la tenue ordinaire des ecclésiastiques.

dangereux pour les yeux que le bout des baleines. Les
 105 femmes surtout sont insupportables ; elles ne font atten-
 tion à rien et vous plantent toujours en pleine figure les
 pointes de leurs ombrelles ou de leurs parapluies. Et
 jamais elles ne se dérangent pour personne. On dirait
 que la ville leur appartient. Elles régnet sur le trottoir et
 110 dans la rue. Je trouve, quant à moi, que leur éducation a
 été fort négligée.

Et M. Marin se mit à rire.

Le curé ne répondait pas. Il allait, un peu voûté, choi-
 sissant avec soin les places où il posait le pied pour ne
 115 crotter ni sa chaussure, ni sa soutane.

M. Marin reprit :

- C'est pour vous distraire un peu que vous venez à
 Paris, sans doute?

Le bonhomme répondit :

120 - Non, j'ai une affaire.

- Ah ! Est-ce une affaire importante ? Oserais-je vous
 demander de quoi il s'agit? Si je puis vous être utile, je
 me mets à votre disposition.

Le curé paraissait embarrassé. Il murmura :

125 - Oh! c'est une petite affaire personnelle. Une petite
 difficulté avec... avec mon évêque. Cela ne vous intéres-
 serait pas. C'est une... une affaire d'ordre inté-
 rieur... de... de... matière ecclésiastique.

M. Marin s'empressa :

130 - Mais c'est justement le Conseil d'État qui règle ces
 choses-là. Dans ce cas, usez de moi.

- Oui, monsieur, c'est aussi au Conseil d'État que je
 vais. Vous êtes mille fois trop bon. J'ai à voir M. Lere-
 père et M. Savon, et aussi peut-être M. Petitpas.

135 M. Marin s'arrêta net.

- Mais ce sont mes amis, monsieur l'abbé, mes meil-
 leurs amis, d'excellents collègues, des gens charmants.
 Je vais vous recommander à tous les trois, et chaude-
 ment. Comptez sur moi.

140 Le curé remercia, se confondit en excuses, balbutia
 milles actions de grâce.

M. Marin était ravi.

- Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir une fière
 chance, monsieur l'abbé. Vous allez voir, vous allez voir

145 que, grâce à moi, votre affaire ira comme sur des rou-
 lettes.

Ils arrivaient au Conseil d'État. M. Marin fit monter le
 prêtre dans son cabinet, lui offrit un siège, l'installa
 devant le feu, puis prit place lui-même devant la table,
 150 et se mit à écrire :

«Mon cher collègue, permettez-moi de vous
 recommander de la façon la plus chaude un vénérable
 ecclésiastique des plus dignes et des plus méritants,
 M. l'abbé...»

155 Il s'interrompit et demanda :

- Votre nom, s'il vous plaît?

- L'abbé Ceinture.

M. Marin se remit à écrire :

160 «M. l'abbé Ceinture, qui a besoin de vos bons offices
 pour une petite affaire dont il vous parlera.

«Je suis heureux de cette circonstance, qui me per-
 met, mon cher collègue...»

Et il termina par les compliments d'usage.

165 Quand il eut écrit les trois lettres, il les remit à son
 protégé qui s'en alla après un nombre infini de protesta-
 tions.

M. Marin accomplit sa besogne, rentra chez lui, passa
 la journée tranquillement, dormit en paix, se réveilla
 enchanté et se fit apporter les journaux.

170 Le premier qu'il ouvrit était une feuille radicale¹. Il
 lut :

«Notre clergé et nos fonctionnaires.

175 «Nous n'en finirons pas d'enregistrer les méfaits du
 clergé. Un certain prêtre, nommé Ceinture, convaincu
 d'avoir conspiré contre le mouvement existant, accusé
 d'actes indignes que nous n'indiquerons même pas,
 soupçonné en outre d'être un ancien jésuite² métamor-
 phosé en simple prêtre, cassé par un évêque pour des

1. *radicale* : le parti radical, situé alors à l'extrême gauche, était violemment anticlérical.

2. *jésuite* : l'ordre des jésuites, ou Compagnie de Jésus, fut interdit en France par un décret de 1880.

motifs qu'on affirme inavouables, et appelé à Paris pour
180 fournir des explications sur sa conduite, a trouvé un
ardent défenseur dans le nommé Marin, conseiller
d'État, qui n'a pas craint de donner à ce malfaiteur un
soutane les lettres de recommandations les plus pres-
santes pour tous les fonctionnaires républicains, ses col-
185 lègues.

« Nous signalons l'attitude inqualifiable de ce conseil-
ler d'État à l'attention du ministre... »

M. Marin se dressa d'un bond, s'habilla, courut chez
son collègue Petitpas qui lui dit :

190 - Ah là, vous êtes fou de me recommander ce vieux
conspirateur.

Et M. Marin, éperdu, bégaya :

- Mais non... voyez-vous... j'ai été trompé... il avait
l'air si brave homme... il m'a joué... il m'a indignement
195 joué. Je vous en prie, faites-le condamner sévèrement,
très sévèrement. Je vais écrire. Dites-moi à qui il faut
écrire pour le faire condamner. Je vais trouver le pro-
cureur général¹ et l'archevêque de Paris, oui l'arche-
vêque...

200 Et s'asseyant brusquement devant le bureau de
M. Petitpas, il écrivit :

« Monseigneur, j'ai l'honneur de porter à la connais-
sance de Votre Grandeur que je viens d'être victime des
intrigues et des mensonges d'un certain abbé Ceinture,
205 qui a surpris ma bonne foi.

« Trompé par les protestations de cet ecclésiastique,
j'ai pu..... »

Puis, quand il eut signé et cacheté sa lettre, il se
tourna vers son collègue et déclara :

210 - Voyez-vous, mon cher ami, que cela vous soit un
enseignement, ne recommandez jamais personne.

Compréhension

1. Comment apparaît la personnalité de Jean Marin (1. 1 à 19)?
2. Quelle critique implicite du régime politique est développée
1. 14 à 191
3. Quel est l'intérêt de la précision donnée par Jean Marin au
garçon de café (1. 42-43)?
4. Quelle est l'attitude de Jean Marin envers le clergé (1. 58 à 61)?
En quoi le dépeint-elle?
5. Quelle est l'attitude du prêtre tout au long de la rencontre avec
Jean Marin?
6. Quels sont les sentiments de Jean Marin vis-à-vis du prêtre?
Est-il vraiment gentil?
7. Pourquoi sommes-nous assez surpris d'apprendre que le prêtre
va lui-même au Conseil d'État (1. 132 à 134)?
8. Quels traits de caractère révèlent les propos de Jean Marin à
son collègue Petitpas (1. 192 à 199)?
9. En quoi l'article du journal (1. 170 à 187) et l'affaire supposée
du prêtre sont-ils typiques d'une certaine époque (le conte date de
1884)?

Écriture / Réécriture

10. Une phrase est répétée (1. 19, 26, 36, 93) : quel est l'intérêt de
ces répétitions?
11. Quels effets de style soulignent la multitude des lettres de
recommandation (1. 44 à 50)? Que pensez-vous des lieux où elles
sont écrites?
12. En quoi l'expression « un matin » (1. 51) constitue-t-elle une
charnière du texte? Comment caractériseriez-vous la partie qu'elle
introduit par rapport à la précédente (étudiez notamment les
temps des verbes)?
13. Quels détails rendent vivante et vraie la rencontre avec le
prêtre (1. 51 à 79)?
14. « Votre nom, s'il vous plaît? » (1. 156), demande Jean Marin au
prêtre : que souligne cette question?

1. *procureur général* : haut magistrat chargé de la défense des intérêts publics.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

15. Pourquoi Maupassant cite-t-il les termes mêmes de la lettre de Jean Marin à l'archevêque (l. 202 à 207) ?

16. En quoi la dernière phrase est-elle savoureuse ?

17. Rédigez la réponse de l'archevêque à Jean Marin.



Une des façades (44, rue Vivienne) de l'immeuble du 59, Passage des Panoramas, à Paris, dans l'actuel quartier de la Bourse. Gravure de Grignon, Paris, Bibliothèque Nationale, Estampes.

LA PARURE¹

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances², aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste³ ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères⁴ de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupiés par la chaleur lourde du calorifère⁵. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfums, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

1. Première publication dans *Le Gaulois* (17 février 1884). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

2. *espérances* : espoirs d'héritage.

3. *caste* : classe sociale en général assez fermée.

4. *torchères* : candélabres.

5. *calorifère* : ancien système de chauffage central.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table
ronde couverte d'une nappe de trois jours¹, en face de
son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air
35 enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! Je ne sais rien de
meilleur que cela... » elle songeait aux dîners fins, aux
argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les
murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges
40 au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats
exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galan-
teries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx,
tout en mangeant la chair Rose d'une truite ou des ailes
de gélinotte².

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle
45 n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût
tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recher-
chée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent
qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en
50 revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de
chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari entra, l'air glorieux, et tenant à
la main une large enveloppe.

- Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

55 Elle déchira vivement le papier et en tira une carte
imprimée qui portait ces mots :

Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges
Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire
l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du minis-
60 tère, le lundi 18 janvier. »

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle
jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

- Que veux-tu que je fasse de cela ?

65 - Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente.
Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, ma belle !
J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en

veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beau-
coup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec
70 impatience :

- Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller
là ?

Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

75 - Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me
semble très bien à moi...

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme
pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement
des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il
bégaya :

80 - Qu'as-tu ? Qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine
et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues
humides :

85 - Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par
conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à
quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que
moi.

Il était désolé. Il reprit :

90 - Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une
toilette convenable, qui pourrait te servir encore en
d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses
comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait
demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclam-
95 ation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant :

- Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec
quatre cents francs je pourrais arriver.

100 Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme
pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse,
l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques
amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le
dimanche.

Il dit cependant :

115 - Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche
d'avoir une belle robe.

1. de trois jours : qui a déjà servi trois jours

2. gélinotte : poule sauvage.

Le jour de fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

70 - Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit :

- Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme
115 tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

- Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois
120 roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

- Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son mari s'écria :

125 - Que tu es bête ! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie :

- C'est vrai. Je n'y avais pas pensé.

130 Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui confia sa détresse.

Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel :

- Choisis, ma chère.

135 Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

140 - Tu n'as plus rien d'autre?

- Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants ; et son cœur se
145 mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge,

sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse :

150 - Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

- Mais, oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec empportement, puis s'enfuit avec le trésor.

Le jour de fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle
155 était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

160 Elle dansait avec ivresse, avec empportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de
165 cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient
170 beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne
175 pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait :

- Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

180 Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants.
185 Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue,

comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

190 Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois 195 dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou!

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

- Qu'est-ce que tu as?

Elle se tourna vers lui, affolée :

200 - J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu :

- Quoi!... Comment!... Ce n'est pas possible!

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trou- 205 vèrent point.

Il demandait :

- Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal?

- Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

210 - Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

- Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro?

- Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?

- Non.

215 Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla. - Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

220 Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir 225 le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il n'avait rien découvert.

230 - Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espé- 235 rance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

- Il faut aviser à remplacer ce bijou.

240 Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait enfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

- Ce n'est pas moi, Madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

245 Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

250 Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

255 Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets¹, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit

260 toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les

1. *billets* : reconnaissances de dettes.

265 privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

- Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en 270 avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? Qu'aurait-elle dit? Ne F aurait-elle pas prise pour une voleuse ?

275 Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne ; on changea de logement ; on loua sous les toits une mansarde.

280 Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles Roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle 285 descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchant, injuriée, défendant sou à sou son misérable

290 argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la 295 copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

300 Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les

planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au 305 bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait? Qui sait? Comme la vie est singulière, 310 changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui prome- 315 nait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

320 Elle s'approcha.

- Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la connaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

325 - Mais... Madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

- Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

- Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es chan- 330 gée!...

- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!...

- De moi... Comment ça?

- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que 335 tu m'as prêtée pour aller à la fête du ministère.

- Oui. Eh bien?

- Eh bien, je l'ai perdue.

- Comment! puisque tu me l'as rapportée.

- Je t'en ai apportée une autre toute pareille. Et voilà 340 dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

- Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants
345 pour remplacer la mienne?

- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles
étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

350 - Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était
fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!...



L'honnête-homme, gravure de Chetron (détail),
Musée Carnavalet, Estampes.

Compréhension

1. À quelle classe sociale appartient M. et Mme Loisel?
2. En quoi consiste le malaise de l'héroïne ?
3. Maupassant nous fait-il un portrait flatteur ou sévère de Mme Loisel ?
4. Quelles relations à l'intérieur du couple Loisel nous sont révélées par l'invitation et ses conséquences immédiates ?
5. Pourquoi ne nous donne-t-on aucun détail sur Mme Forestier ?
6. Qu'est-ce qui éloigne les époux Loisel l'un de l'autre ? Qu'est-ce qui les rapproche ?
7. Comment s'opposent les personnages de M. Loisel et de Mme Forestier (l. 256 à 270) ? Quel est l'intérêt de cette opposition pour la suite de l'histoire ?
8. Quelle est l'attitude de Mme Loisel dans l'adversité ?
9. Quelles sont les étapes successives de la déchéance de M. et Mme Loisel ? Quelles transformations pouvez-vous relever dans leur existence ?

Écriture / Réécriture

10. Comment le style traduit-il les rêves de Mme Loisel (l. 21 à 43) ?
11. En vous aidant de la typographie qui suggère quelques coupures, étudiez la composition du conte. Distinguez plusieurs parties et essayez de les caractériser, de trouver à chacune un titre.
12. Quel est, à votre avis, l'épisode central de ce récit ?
13. Sur quel effet repose la fin du conte ? Quelle en est la signification ?
14. «Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? Qui sait?», se demande Mme Loisel. Essayez, par un bref récit, de donner une réponse vraisemblable à ces questions.

L'AVEU¹

Le soleil de midi tombe en large pluie sur les champs. Ils s'étendent, onduleux, entre les bouquets d'arbres des fermes, et les récoltes diverses, les seigles mûrs et les blés jaunissants, les avoines d'un vert clair, les trèfles d'un vert sombre, étalent un grand manteau rayé, remuant et doux sur le ventre de la terre.

Là-bas, au sommet d'une ondulation, en rangée comme des soldats², une interminable ligne de vaches, les unes couchées, les autres debout, clignant leurs gros yeux sous l'ardente lumière, ruminent et pâturent un trèfle aussi vaste qu'un lac.

Et deux femmes, la mère et la fille, vont, d'une allure balancée l'une devant l'autre, par un étroit sentier creusé dans les récoltes, vers ce régiment de bêtes.

Elles portent chacune deux seaux de zinc maintenus loin du corps par un cerceau de barrique ; et le métal, à chaque pas qu'elles font, jette une flamme éblouissante et blanche sous le soleil qui le frappe.

Elles ne parlent point. Elles vont traire les vaches.

Elles arrivent, posent à terre un seau, et s'approchent des deux premières bêtes, qu'elles font lever d'un coup de sabot dans les côtes. L'animal se dresse, lentement, d'abord sur ses jambes de devant, puis soulève avec plus de peine sa large croupe, qui semble alourdie par l'énorme mamelle de chair blonde et pendante.

Et les deux Malivoire, mère et fille, à genoux sous le ventre de la vache, tirent par un vif mouvement des mains sur le pis gonflé, qui jette, à chaque pression, un mince fil de lait dans le seau. La mousse un peu jaune monte aux bords et les femmes vont de bête en bête jusqu'au bout de la longue file.

Dès qu'elles ont fini d'en traire une, elles la

déplacent, lui donnant à pâturer un bout de verdure intacte.

35 Puis elles repartent, plus lentement, alourdies par la charge du lait, la mère devant, la fille derrière.

Mais celle-ci brusquement s'arrête, pose son fardeau, s'assied et se met à pleurer.

La mère Malivoire, n'entendant plus marcher, se retourne et demeure stupéfaite.

- Que qu' t'as, dit-elle?

Et la fille, Céleste, une grande rousse aux cheveux brûlés, aux joues brûlées, tachées de son comme si des gouttes de feu lui étaient tombées sur le visage, un jour qu'elle peinait au soleil, murmura en geignant¹ doucement comme font les enfants battus :

- Je n' peux pu porter mon lait!

La mère la regardait d'un air soupçonneux. Elle répéta :

50 - Que qu' t'as?

Céleste reprit, écroulée par terre entre ses deux seaux, et se cachant les yeux avec son tablier :

- Ça me tire trop. Je ne peux pas.

La mère, pour la troisième fois, reprit :

55 - Que qu' t'as donc?

Et la fille gémit :

- Je crois ben que me v'là grosse².

Et elle sanglota.

La vieille à son tour posa son fardeau, tellement interdite qu'elle ne trouvait rien. Enfin elle balbutia :

60 - Te... te... te v'là grosse, manante³, c'est-il ben possible ?

C'étaient de riches fermiers, les Malivoire, des gens cossus, posés; respectés, malins et puissants.

65 Céleste bégaya :

- J' crais ben que oui, tout de même.

1. Première publication dans *Gi! Bios* (22 juillet 1884). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

2. *en rangée comme des soldats* : dans le pays de Caux, qui est dépourvu de clôtures, les vaches sont attachées à des piquets que l'on déplace tous les jours.

1. *geignant* : gémissant d'une voix languissante.

2. *grosse* : enceinte (cf. grossesse).

3. *manante* : paysanne mal dégrossie.

La mère effarée regardait sa fille abattue devant elle et larmoyant. Au bout de quelques secondes elle cria :

70 - Te v'là grosse! Te v'là grosse! Où qu' t'as attrapé ça, roulure¹ ?

Et Céleste, toute secouée par l'émotion, murmura :
- J' crais ben que c'est dans la voiture à Polyte.

La vieille cherchait à comprendre, cherchait à deviner, cherchait à savoir qui avait pu faire ce malheur à sa
75 fille. Si c'était un gars bien riche et bien vu, on verrait à s'arranger. Il n'y aurait encore que demi-mal; Céleste n'était pas la première à qui pareille chose arrivait ; mais ça la contrariait tout de même, vu les propos² et leur position³.

80 Elle reprit :

- Et que que c'est qui t'as fait ça, salope?

Et Céleste, résolue à tout dire, balbutia :

- J' crais ben qu' c'est Polyte.

Alors la mère Malivoire, affolée de colère, se rua sur sa
85 fille et se mit à la battre avec une telle frénésie qu'elle en perdit son bonnet.

Elle tapait à grands coups de poings sur la tête, sur le dos, partout; et Céleste, tout à fait allongée entre les deux seaux, qui la protégeaient un peu, cachait seule-
90 ment sa figure entre ses mains.

Toutes les vaches, surprises, avaient cessé de pâturer, et, s'étant retournées, regardaient de leurs gros yeux. La dernière meugla, le mufle tendu vers les femmes.

Après avoir tapé jusqu'à perdre haleine, la mère Malivoire, essoufflée, s'arrêta ; et reprenant un peu ses esprits, elle voulut se rendre tout à fait compte de la situation :

- Polyte! Si c'est Dieu possible! Comme que t'as pu, avec un cocher de diligence. T'avais ti perdu les sens?

100 Faut qu'i t'ait jeté un sort, pour sûr, un propre à rien?

Et Céleste, toujours allongée, murmura dans la poussière :

- J'y payais point la voiture !

Et la vieille Normande comprit.

105 Toutes les semaines, le mercredi et le samedi, Céleste allait porter au bourg les produits de la ferme, la volaille, la crème et les œufs.

Elle partait dès sept heures avec ses deux vastes paniers aux bras, le laitage dans l'un, les poulets dans

110 l'autre; et elle allait attendre sur la grand' route la voiture de poste¹ d'Yvetot.

Elle posait à terre ses marchandises et s'asseyait dans le fossé, tandis que les poules à bec court et pointu, et les canards au bec large et plat, passant la tête à travers

115 les barreaux d'osier, regardaient de leur œil rond, stupide et surpris.

Bientôt la guimbarde², sorte de coffre jaune coiffé d'une casquette de cuir noir, arrivait, secouant son cul au trot saccadé d'une rosse³ blanche.

120 Et Polyte le cocher, un gros garçon réjoui, ventru bien que jeune, et tellement cuit par le soleil, brûlé par le vent, trempé par les averses, et teinté par l'eau-de-vie qu'il avait la face et le cou couleur de brique, criait de loin en faisant claquer son fouet :

125 - Bonjour Mam'zelle Céleste. La santé ça va-t-il?

Elle lui tendait, l'un après l'autre, ses paniers qu'il casait sur l'impériale⁴; puis elle montait en levant haut la jambe pour atteindre le marche-pied, en montrant un fort mollet vêtu d'un bas bleu.

70 Et chaque fois Polyte répétait la même plaisanterie : « Mazette⁵, il n'a pas maigri. »

Et elle riait, trouvant ça drôle.

1. *roulure* : prostituée (langage populaire).

2. *propos* : racontars, qu'en-dira-t-on.

3. *position* : rang social.

1. *voiture de poste* : diligence qui transportait des voyageurs comme nos autocars.

2. *guimbarde* : vieille voiture.

3. *rosse* : vieux cheval peu vigoureux.

4. *impériale* : étage supérieur de la diligence.

5. *mazette* : exclamation populaire d'admiration.

Puis il lançait un «Hue Cocotte», qui remettait en route son maigre cheval. Alors Céleste, atteignant son
135 porte-monnaie dans le fond de sa poche, en tirait lentement dix sous¹, six sous pour elle et quatre pour les paniers, et les passait à Polyte par-dessus l'épaule. Il les prenait en disant :

- C'est pas encore pour aujourd'hui, la rigolade?

140 Et il riait de tout son cœur en se retournant vers elle pour la regarder à son aise.

Il lui en coûtait beaucoup, à elle, de donner chaque fois ce demi-franc pour trois kilomètres de route. Et quand elle n'avait pas de sous elle en souffrait davantage

145 encore, ne pouvant se décider à allonger une pièce d'argent.

Et un jour, au moment de payer, elle demanda :

- Pour une bonne pratique² comme mé, vous devriez bien me prendre que six sous?

150 Il se mit à rire :

- Six sous, ma belle, vous valez mieux que ça, pour sûr.

Elle insistait :

- Ça vous fait pas moins de deux francs par mois.

155 Il cria en tapant sur sa rosse :

- T'nez, j' suis coulant, j' vous passerai ça pour une rigolade.

Elle demanda d'un air niais :

- Que que c'est que vous dites?

160 Il s'amusait tellement qu'il toussait à force de rire.

- Une rigolade, c'est une rigolade, pardi, une rigolade fille et garçon, en avant deux sans musique.

Elle comprit, rougit, et déclara :

- Je n' suis pas de ce jeu-là, m'sieu Polyte.

165 Mais il ne s'intimida pas, et il répétait, s'amusant de plus en plus :

- Vous y viendrez la belle, une rigolade fille et garçon!

1. dix sous : le sou, ancienne unité monétaire, valait cinq centimes.

2. pratique : cliente.

Et depuis lors, chaque fois qu'elle le payait il avait pris
70 l'usage de demander :

- C'est pas encore pour aujourd'hui, la rigolade?

Elle plaisantait aussi là-dessus, maintenant, et elle répondait :

- Pas pour aujourd'hui, m'sieur Polyte, mais c'est
175 pour samedi, pour sûr alors !

Et il criait en riant toujours :

- Entendu pour samedi, ma belle.

Mais elle calculait en dedans que depuis deux ans que durait la chose, elle avait bien payé quarante-huit francs

180 à Polyte, et quarante-huit francs à la campagne ne se trouvent pas dans une ornière ; et elle calculait aussi que dans deux années encore, elle aurait payé près de cent francs.

Si bien qu'un jour, un jour de printemps qu'ils étaient
185 seuls, comme il demandait selon la coutume :

- C'est pas encore pour aujourd'hui, la rigolade?

Elle répondit :

- À vot' désir, m'sieur Polyte.

Il ne s'étonna pas du tout et enjamba la banquettes de
190 derrière en murmurant d'un air content :

- Et allons donc. J' savais ben qu'on y viendrait.

Et le vieux cheval blanc se mit à trotter d'un train si doux qu'il semblait danser sur place, sourd à la voix qui criait parfois du fond de la voiture : «Hue donc, Cocotte.

195 Hue donc, Cocotte. »

Trois mois plus tard Céleste s'aperçut qu'elle était grosse.

Elle avait dit tout cela d'une voix larmoyante, à sa mère. Et la vieille, pâle de fureur, demanda :

200 - Combien que ça y a coûté, alors?

Céleste répondit :

- Quat' mois, ça fait huit francs, pour sûr.

Alors la rage de la campagnarde se déchaîna éperdument, et retombant sur sa fille elle la rebattit jusqu'à
205 perdre le souffle. Puis, s'étant relevée :

- Y as-tu dit, que t'étais grosse?

- Mais non, pour sûr.

- Pourquoi que tu y as point dit?

- 210 - Parce qu'i m'aurait fait r'payer p'tête ben!
 Et la vieille songea, puis, reprenant ses seaux :
 - Allons, lève-té, et tâche à v'nir.
 Puis, après un silence, elle reprit :
 - Et pis n' l'i dis rien tant qu'i n'verra point; que j'y gagnions ben six ou huit mois!
- 215 Et Céleste, s'étant redressée, pleurant encore, décoiffée et bouffie, se remit en marche d'un pas lourd, en murmurant :
 - Pour sûr que j'y dirai point.



Déjeuner champêtre de paysannes beauceronnes.

Compréhension

1. Pourquoi Céleste pleure-t-elle (7. 38) ?
2. Quelles sont les réactions successives de la mère quand elle apprend la grossesse de sa fille ?
3. Céleste et Polyte ont-ils des physiques séduisants? N'y a-t-il pas une certaine ressemblance entre eux?
4. Précisez l'attitude de Polyte envers Céleste : peut-on dire qu'il lui fait la cour?
5. Pourquoi Céleste finit-elle par céder à Polyte ?
6. Dans quelles conditions s'effectue «la rigolade» entre Céleste et Polyte ?
7. Pourquoi la rage de la mère se déchaîne-t-elle (1. 200 à 205) ? Qu'est-ce qui la calme ?
8. En quoi, jusque dans leur dispute, la mère et la fille se ressemblent-elles ?
9. Le fait que Céleste ne se fasse pas payer par Polyte mais obtienne simplement de lui une réduction vous semble-t-il important ?

Écriture /Récriture

10. Dans le premier paragraphe, comment est suggérée l'idée de fécondité? Quel en est l'intérêt pour la suite du conte?
11. Comment est composé le paysage champêtre (1.1 à 14)? Quels en sont les différents éléments ? Quel effet s'en trouve produit ?
12. Qu'est-ce qui rend la scène de la traite des vaches particulièrement vivante? Relevez les détails concrets; soyez attentifs au temps des verbes.
13. En quoi le dialogue entre Céleste et Polyte (1. 139 à 177) est-il comique ?
14. À table, le soir, chez les Malivoire, les deux femmes mettent le père au courant de la situation : imaginez la scène, les réactions du père, les dialogues.

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME¹

La diligence du Havre allait quitter Criquetot ; et tous les voyageurs attendaient l'appel de leur nom dans la cour de l'hôtel du Commerce tenu par Malandain fils.

C'était une voiture jaune, montée sur des roues jaunes
5 aussi autrefois, mais rendues presque grises par l'accumulation des boues. Celles de devant étaient toutes petites ; celles de derrière, hautes et frêles, portaient le coffre difforme et enflé comme un ventre de bête. Trois rosses² blanches, dont on remarquait, au premier coup
10 d'œil, les têtes énormes et les gros genoux ronds, attelées en arbalète³, devaient traîner cette carriole qui avait du monstre dans sa structure et son allure. Les chevaux semblaient endormis déjà devant l'étrange véhicule.

Le cocher Césaire Horlaville, un petit homme à gros
15 ventre, souple cependant, par suite de l'habitude constante de grimper sur ses roues et d'escalader l'impériale⁴, la face rougie par le grand air des champs, les pluies, les bourrasques et les petits verres, les yeux devenus clignotants sous les coups de vent et de grêle, apparut sur la porte de l'hôtel en s'essuyant la bouche d'un revers de main. De larges paniers ronds, pleins de
20 volailles effarées, attendaient devant les paysannes immobiles. Césaire Horlaville les prit l'un après l'autre et les posa sur le toit de sa voiture ; puis il y plaça plus doucement ceux qui contenaient des œufs ; il y jeta
25 ensuite, d'en bas, quelques petits sacs de grain, de menus paquets enveloppés de mouchoirs, de bouts de toile ou de papiers. Puis il ouvrit la porte de derrière et, tirant une liste de sa poche, il lut en appelant :
30 «Monsieur le curé de Gorge ville. »

Le prêtre s'avança, un grand homme puissant, large,

gros, violacé et d'air aimable. Il retroussa sa soutane¹ pour lever le pied, comme les femmes retroussent leur jupe, et grimpa dans la guimbarde.

35 «L'instituteur de Rollebosc-les-Grinets ? »

L'homme se hâta, long, timide, enredingoté² jusqu'aux genoux ; et il disparut à son tour dans la porte ouverte.

«Maît' Poiret, deux places.»

40 Poiret s'en vint, haut et tortu, courbé par la charrue, maigri par l'abstinence³, osseux, la peau séchée par l'oubli des lavages. Sa femme le suivait, petite et maigre, pareille à une bique fatiguée, portant à deux mains un immense parapluie vert.

45 «Maît' Rabot, deux places. »

Rabot hésita, étant de nature perplexe. Il demanda : «C'est ben mé qu' t'appelles?»

Le cocher, qu'on avait surnommé «dégourdi», allait répondre une facétie, quand Rabot piqua une tête vers la
50 portière, lancé en avant par une poussée de sa femme, une gaillarde haute et carrée dont le ventre était vaste et rond comme une futaille⁴, les mains larges comme des battoirs.

Et Rabot fila dans la voiture à la façon d'un rat qui
55 rentre dans son trou.

«Maît' Caniveau. »

Un gros paysan, plus lourd qu'un bœuf, fit plier les ressorts et s'engouffra à son tour dans l'intérieur du coffre jaune.

60 «Maît'Belhomme. »

Belhomme, un grand maigre, s'approcha, le cou de travers, la face dolente⁵, un mouchoir appliqué sur l'oreille comme s'il souffrait d'un fort mal de dents.

Tous portaient la blouse bleue par-dessus d'antiques

1. Première publication dans *Gil Blas* (22 septembre 1885). Repris dans *Monsieur Parent* (1886).

2. rosses : vieux chevaux peu vigoureux.

3. en arbalète : deux chevaux à l'avant, un derrière.

4. impériale : étage supérieur de la diligence.

1. soutane : sorte de robe noire, longue et boutonnée par devant, qui était autrefois la tenue ordinaire des ecclésiastiques.

2. enredingoté : enveloppé dans sa redingote (veste longue et cintrée).

3. abstinence : privation de nourriture.

4. futaille : barrique.

5. dolente : qui exprime la douleur.

65 et singulières vestes de drap noir ou verdâtre, vêtements de cérémonie qu'ils découvriraient dans les rues du Havre ; et leurs chefs¹ étaient coiffés de casquettes de soie, hautes comme des tours, suprême élégance dans la campagne normande.

70 Césaire Horlaville referma la portière de sa boîte, puis monta sur son siège et fit claquer son fouet.

Les trois chevaux parurent se réveiller et, remuant le cou, firent entendre un vague murmure de grelots.

75 Le cocher, alors, hurlant : « Hue ! » de toute sa poitrine, fouailla les bêtes à tour de bras. Elles s'agitèrent, firent un effort, et se mirent en route d'un petit trot boiteux et lent. Et derrière elles, la voiture, secouant ses carreaux branlants et toute la ferraille de ses ressorts, faisait un bruit surprenant de ferblanterie et de verrerie, tandis que chaque ligne de voyageurs, ballottée et balancée par les secousses, avait des reflux de flots à tous les remous des cahots.

80 On se tut d'abord par respect pour le curé, qui gênait les épanchements². Il se mit à parler le premier, étant d'un caractère loquace³ et familier.

« Eh bien, maît' Caniveau, dit-il, ça va-t-il comme vous voulez ? »

90 L'énorme campagnard, qu'une sympathie de taille, d'encolure et de ventre liait avec l'ecclésiastique, répondit en souriant :

« Tout d' même, m'sieu le curé, tout d' même⁴, et d' vote part ? »

- Oh! d' ma part, ça va toujours.

- Et vous, maît' Poiret? demanda l'abbé.

95 - Oh! mé, ça irait, n'étaient les cossards (colzas) qui n' donneront guère c't' année ; et, vu les affaires, c'est là-dessus qu'on s' rattrape.

- Que voulez-vous, les temps sont durs.

1. chefs : têtes.

2. épanchements : bavardages, confidences.

3. loquace : bavard.

4. tout d' même : tout à fait comme je veux.

- Que oui, qu'i sont durs », affirma d'une voix de gen-
100 darne la grande femme de maît' Rabot.

Comme elle était d'un village voisin, le curé ne la connaissait que de nom.

« C'est vous, la Blondel? dit-il.

- Oui, c'est mé, qu'a épousé Rabot. »

105 Rabot, fluet et satisfait, salua en souriant; il salua d'une grande inclinaison de tête en avant, comme pour dire : « C'est bien moi, Rabot, qu'a épousé la Blondel. »

Soudain maît' Belhomme, qui tenait toujours son mouchoir sur son oreille, se mit à gémir d'une façon

110 lamentable. Il faisait « gniau... gniau... gniau... » en tapant du pied pour exprimer son affreuse souffrance.

« Vous avez donc bien mal aux dents? » demanda le curé.

Le paysan cessa un instant de geindre pour répondre :
115 « Non point... m'sieur le curé... C'est point des dents... c'est d' l'oreille, du fond d' l'oreille.

- Qu'est-ce que vous avez donc dans l'oreille? Un dépôt ?

- J' sais point si c'est un dépôt, mais j' sais ben
120 qu' c'est eune bête, un' grosse bête, qui m'a entré d'dans, vu que j' dormais su l' foin dans l' grenier.

- Un' bête. Vous êtes sûr?

- Si j'en suis sûr? Comme du Paradis, m'sieu le curé, vu qu'a m' grignote l' fond d' l'oreille. A m' mange la
125 tête, pour sûr! a m' mange la tête. Oh! gniau... gniau... gniau... » et il se remit à taper du pied.

Un grand intérêt s'était éveillé dans l'assistance. Chacun donnait son avis. Poiret voulait que ce fût une

130 araignée, l'instituteur que ce fût une chenille. Il avait vu ça une fois déjà à Campemuret, dans l'Orne, où il était resté six ans ; même la chenille était entrée dans la tête et sortie par le nez. Mais l'homme était demeuré sourd de cette oreille-là, puisqu'il avait le tympan crevé.

135 « C'est plutôt un ver » déclara le curé.

Maît' Belhomme, la tête renversée de côté et appuyée contre la portière, car il était monté le dernier, gémissait toujours.

« Oh! gniau... gniau... J' crairais ben qu' c'est eune

- 140 frémi¹, eune grosse frémi, tant qu'a mord... T'nez, m'sieu le curé... a galope... a galope... Oh! gniau... gniau... gnaiu... que misère!...
- T'as point vu l'médecin? demanda Caniveau.
- Pour sûr, non.
- 145 - D'où vient ça?»
- La peur du médecin sembla guérir Belhomme. Il se redressa, sans toutefois lâcher son mouchoir.
- «D'où vient ça ! T'as des sous pour eusse, té, pour ces fainéants-là? Y s'rait v'nu eune fois, deux fois, trois fois, 150 quat' fois, cinq fois ! Ça fait, deusse écus de cent sous, deusse écus, pour sûr... Et qu'est-ce qu'il aurait fait, dis, çu fainéant, dis, qu'est-ce qu'il aurait fait? Sais-tu, té?»
- Caniveau riait.
- «Non, j' sais point. Oûsquè tu vas, comme ça?
- 155 - J'vas t' au Havre vé Chambrelan.
- Qué Chambrelan?
- L' guérisseux, donc.
- Qué guérisseux?
- L' guérisseux qu'a guéri mon pé.
- 160 - Ton pé?
- Oui, mon pé, dans l' temps.
- Qué qu'il avait, ton pé?
- Un vent dans l' dos, qui n'en pouvait pu r'muer pied ni gambe.
- 165 - Qué qui li a fait ton Chambrelan?
- Il y a manié l' dos comm' pou' fé du pain, avec les deux mains donc! Et ça y a passé en une couple d'heures.»
- Belhomme pensait bien aussi que Chambrelan avait 70 prononcé des paroles, mais il n'osait pas dire ça devant le curé.
- Caniveau reprit en riant :
- «C'est-il point quéque lapin qu' t'as dans l'oreille? Il aura pris çu trou-là pour son terrier, vu la ronce².
- 175 Attends, j' vas l' fé sauver.»

1. *frémi* : fourni.

2. *la ronce* : les poils abondants de l'oreille de Maît' Belhomme.

- Et Caniveau, formant un porte-voix de ses mains, commença à imiter les aboiements des chiens courants en chasse. Il jappait, hurlait, piaulait¹, aboyait. Et tout le monde se mit à rire dans la voiture, même l'instituteur
- 180 qui ne riait jamais.
- Cependant, comme Belhomme paraissait fâché qu'on se moquât de lui, le curé détourna la conversation et, s'adressant à la grande femme de Rabot :
- «Est-ce que vous n'avez pas une nombreuse famille?»
- 185 - Que oui, m'sieu le curé... Que c'est dur à élever!»
- Rabot opinait de la tête, comme pour dire : « Oh ! oui, c'est dur à élever. »
- «Combien d'enfants?»
- Elle déclara avec autorité, d'une voix forte et sûre :
- 190 «Seize enfants, m'sieu l' curé! Quinze de mon homme ! »
- Et Rabot se mit à sourire plus fort, en saluant du front. Il en avait fait quinze, lui, lui tout seul, Rabot ! Sa femme l'avouait! Donc, on n'en pouvait point douter. Il en était 195 fier, parbleu!
- De qui le seizième ? Elle ne le dit pas. C'était le premier, sans doute ? On le savait peut-être, car on ne s'étonna point. Caniveau lui-même demeura impassible.
- Mais Belhomme se mit à gémir :
- 200 «Oh! gniau... gnaiu... gnaiu... a me trigouille dans l' fond... Oh! misère!...»
- La voiture s'arrêtait au café Polyte. Le curé dit : « Si on vous coulait un peu d'eau dans l'oreille, on la ferait peut-être sortir. Voulez-vous essayer?
- 205 - Pour sûr! J' veux ben. »
- Et tout le monde descendit pour assister à l'opération. Le prêtre demanda une cuvette, une serviette et un verre d'eau ; et il chargea l'instituteur de tenir bien inclinée la tête du patient; puis, dès que le liquide aurait 210 pénétré dans le canal, de la renverser brusquement.
- Mais Caniveau, qui regardait déjà dans l'oreille de Belhomme pour voir s'il ne découvrirait pas la bête à l'œil

1. *piaulait* : poussait de petits cris.

nu, s'écria : «Cré nom d'un nom, que marmelade! Faut déboucher ça, mon vieux. Jamais ton lapin sortira dans
215 c'te confiture-là. Il s'y collerait les quat' pattes.»

Le curé examina à son tour le passage et le reconnut trop étroit et trop embourbé pour tenter l'expulsion de la bête. Ce fut l'instituteur qui débarrassa cette voie au moyen d'une allumette et d'une loque¹. Alors, au milieu
220 de l'anxiété générale, le prêtre versa, dans ce conduit nettoyé, un demi-verre d'eau qui coula sur le visage, dans les cheveux et dans le cou de Belhomme. Puis l'instituteur retourna vivement la tête sur la cuvette, comme s'il eût voulu la dévisser. Quelques gouttes retombèrent
225 dans le vase blanc. Tous les voyageurs se précipitèrent. Aucune bête n'était sortie.

Cependant Belhomme déclarant : «Je sens pu rien», le curé, triomphant, s'écria : «Certainement elle est noyée.» Tout le monde était content. On remonta dans
230 la voiture.

Mais à peine se fut-elle remise en route que Belhomme poussa des cris terribles. La bête s'était réveillée et était devenue furieuse. Il affirmait même qu'elle était entrée dans la tête maintenant, qu'elle lui dévorait la
235 cervelle. Il hurlait avec de telles contorsions que la femme de Poiret, le croyant possédé du diable, se mit à pleurer en faisant le signe de la croix. Puis, la douleur se calmant un peu, le malade raconta qu'ELLE faisait le tour de son oreille. Il imitait avec son doigt les mouvements de la bête, semblait la voir, la suivre du regard :
240 «Tenez, v'là qu'a r'monte... gniau... gniau... gniau... que misère ! »

Caniveau s'impatientait : « C'est l'iau qui la rend enragée, c'te bête. All' est p't-être ben accoutumée au vin. »
245 On se remit à rire. Il reprit : «Quand j'allons arriver au café Bourbeux, donne-li du fil-en-dix² et all' n' bougera pu, j' te le jure.»

Mais Belhomme n'y tenait plus de douleur. Il se mit à

crier comme si on lui arrachait l'âme. Le curé fut obligé
250 de lui soutenir la tête. On pria Césaire Horlaville d'arrêter à la première maison rencontrée.

C'était une ferme en bordure sur la route. Belhomme y fut transporté ; puis on le coucha sur la table de cuisine pour recommencer l'opération. Caniveau conseillait tou-
255 jours de mêler de l'eau-de-vie à l'eau, afin de griser et d'endormir la bête, de la tuer peut-être. Mais le curé préféra du vinaigre.

On fit couler le mélange goutte à goutte, cette fois afin qu'il pénétrât jusqu'au fond, puis on le laissa quelques
260 minutes dans l'organe habité.

Une cuvette ayant été de nouveau apportée, Belhomme fut retourné tout d'une pièce par le curé et Caniveau, ces deux colosses, tandis que l'instituteur tapait avec ses doigts sur l'oreille saine, afin de bien vider
265 l'autre.

Césaire Horlaville, lui-même, était entré pour voir, son fouet à la main.

Et soudain, on aperçut au fond de la cuvette un petit point brun, pas plus gros qu'un grain d'oignon. Cela
270 remuait, pourtant. C'était une puce ! Des cris d'étonnement s'élevèrent, puis des rires éclatants. Une puce ! Ah ! elle était bien bonne, bien bonne ! Caniveau se tapait sur la cuisse. Césaire Horlaville fit claquer son fouet; le curé s'esclaffait à la façon des ânes qui braient, l'instituteur
275 riait comme on éternue, et les deux femmes poussaient de petits cris de gaieté pareils au gloussement des poules.

Belhomme s'était assis sur la table, et ayant pris sur ses genoux la cuvette, il contemplait avec une attention
280 grave et une colère joyeuse dans l'œil la bestiole vaincue qui tournait dans sa goutte d'eau.

Il grogna : «Te v'là, charogne», et cracha dessus.

Le cocher, fou de gaieté, répétait : « Eune puce, eune puce, ah ! te v'là, sacré puçot, sacré puçot, sacré puçot ! »

285 Puis, s'étant un peu calmé, il cria : «Allons, en route ! v'là assez de temps perdu.»

Et les voyageurs, riant toujours, s'en allèrent vers la voiture.

Cependant Belhomme, venu le dernier, déclara :

1. loque : chiffon.

2. fil-en-dix : eau-de-vie de calvados très forte en alcool.

290 «Mé, j' m'en r'tourne à Criquetot. J'ai pu que fé au Havre à cette heure. »

Le cocher lui dit : «N'importe, paie ta place!

- Je t'en dé que la moitié pisque j'ai point passé mi-chemin.

295 - Tu dois tout pisque t'as r'tenu jusqu'au bout. »

Et une dispute commença qui devint bientôt une querelle furieuse : Belhomme jurait qu'il ne donnerait que vingt sous, Césaire Horlaville affirmait qu'il en recevrait quarante.

300 Et ils criaient, nez contre nez, les yeux dans les yeux. Caniveau redescendit.

«D'abord, tu dés quarante sous au curé, t'entends, et pi une tournée à tout le monde, ça fait chiquante-chinq, et pi t'en donneras vingt à Césaire. Ça va-t-il,

305 dégourdi?»

Le cocher, enchanté de voir Belhomme déboursier trois francs soixante et quinze, répondit : «Ça va!

- Allons paie.

- J' paierai point. L' curé n'est pas médecin d'abord.

310 - Si tu n' paies point, j' te r'mets dans la voiture à Césaire et j' l'emporte au Havre. » Et le colosse, ayant saisi Belhomme par les reins, l'enleva comme un enfant.

L'autre vit bien qu'il faudrait céder. Il tira sa bourse, et paya.

315 Puis la voiture se remit en marche vers Le Havre, tandis que Belhomme retournait à Criquetot, et tous les voyageurs, muets à présent, regardaient sur la route blanche la blouse bleue du paysan, balancée sur ses longues jambes.

320

Compréhension

1. Dans quel ordre sont appelés les passagers? Est-ce l'effet du hasard?

2. Pourquoi est-ce le curé qui parle le premier? Sur quels sujets porte la conversation?

3. Que pensez-vous des hypothèses émises successivement par les différents passagers sur les causes de la douleur de Maît' Belhomme? Quelle est la plus ridicule?

4. Pour quelles raisons Maît' Belhomme préfère-t-il le guérisseur au médecin?

5. Le remède proposé par le curé est-il ridicule?

6. Qui dirige l'opération? Pourquoi?

7. Quels progrès comporte la seconde opération par rapport à la première?

8. À quoi se manifestent l'avarice de Maît' Belhomme et celle du cocher?

Ecriture / Réécriture

9. Quelles notations suggèrent une ressemblance entre la diligence et le cocher (1. 1 à 21)?

10. Comment Maupassant a-t-il échappé au risque de monotonie dans la présentation des passagers? Comment chacun est-il typé?

11. Quelles expressions sont utilisées pour décrire la montée en voiture de chaque personnage?

12. En quoi l'expression «sympathie de taille, d'encolure et de ventre» (1. 88-89) est-elle amusante?

13. Quel est l'intérêt du dialogue rapporté au style direct (7. 153 à 167)? Réécrivez-le au style indirect.

14. Quelles sont les différentes sources de comique dans l'évocation de la famille Rabot?

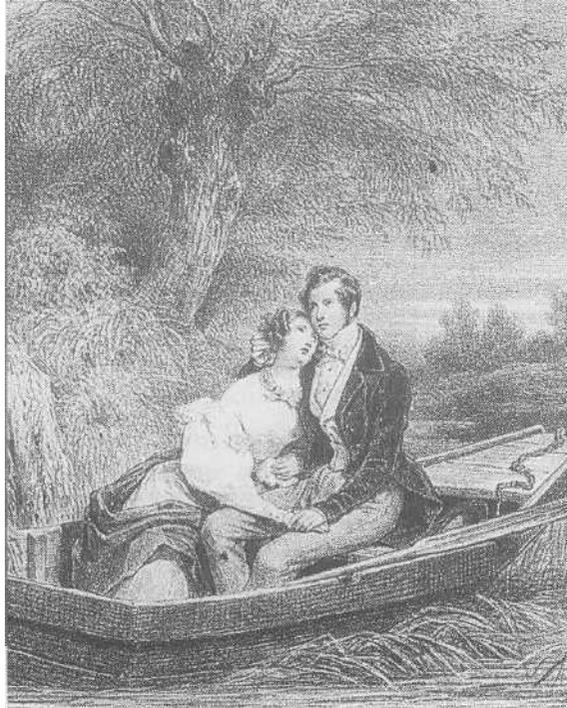
15. Comparez les descriptions faites par Caniveau, puis par le curé, de l'oreille de Maît' Belhomme (7. 212 à 217).

16. En quoi l'apparition de la puce est-elle comique?

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

17. Sous quelle forme se présente le titre de ce conte? Vous semble-t-il heureusement choisi ?

18. Imaginez et décrivez (pas forcément en patois normand!) le récit que, une fois rentré chez lui, Maître Belhomme fait de son aventure à sa femme.



Les amoureux sur la rivière, gravure de Grenier, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

AMOUR¹

TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

Je viens de lire dans un fait divers de journal un drame de passion. Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aimait. Qu'importent Il ou Elle? Leur amour seul m'importe ; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'at-
5 tendrait ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il me fait songer, mais parce qu'il me rappelle un souvenir de ma jeunesse, un étrange souvenir de chasse où m'est apparu l'Amour comme apparaissent aux premiers chrétiens des croix au milieu du
10 ciel .

Je suis né avec tous les instincts de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chasse avec passion; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur mes mains
15 me crispent le cœur à le faire défaillir.

Cette année-là, vers la fin de l'automne, les froids d'hiver arrivèrent brusquement, et je fus appelé par un de mes cousins, Karl de Rauville, pour venir avec lui tuer des canards dans les marais, au lever du jour.

20 Mon cousin, gaillard de quarante ans, roux, très fort et très barbu, gentilhomme de campagne, demi-brute aimable, d'un caractère fort gai, doué de cet esprit gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorte de ferme-château dans une vallée où coulait une rivière.

25 Des bois couvraient les collines de droite et de gauche^ vieux bois seigneuriaux où restaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les plus rares gibiers à plume de toute cette partie de la France. On y tuait des aigles quelquefois ; et les oiseaux de passage, ceux qui presque
30 jamais ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrê-

1. Première publication dans *Gil Blas* (7 décembre 1886). Repris dans *Le Horla* (1887).

2. *croix au milieu du ciel* : l'empereur romain Constantin, notamment, passait pour avoir eu une vision de cet ordre, à la suite de laquelle il se convertit au christianisme (en l'an 312).

taient presque infailliblement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

35 Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse que j'aie jamais vue, était tout le souci de mon cousin
40 qui l'entretenait comme un parc. À travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vivant, bruisant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs,
45 faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules sauvages dont la tête noire et pointue disparaissait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, impossible à posséder,
50 les rivières si jolies, mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais, c'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de
55 passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau ? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets¹, le silence
60 profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait
65 ressembler les marais à des pays de rêve, à des pays

redoutables cachant un secret inconnaissable et dange-reux.

70 Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère plus profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être ! Car n'est-ce pas dans l'eau stagnante et fangeuse¹, dans la lourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit au jour le premier germe de vie ?

75 J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les pierres.

Pendant le dîner, dans la grande salle dont les buffets, les murs, le plafond étaient couverts d'oiseaux empail-lés, aux ailes étendues, ou perchés sur des branches
80 accrochées par des clous, éperviers, hérons, hiboux, engoulevents², buses, tiercelets³, vautours, faucons, mon cousin pareil lui-même à un étrange animal des pays froids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me racontait les dispositions qu'il avait prises pour cette
85 nuit même.

Nous devions partir à trois heures et demie du matin, afin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour notre affût. On avait construit à cet endroit une hutte avec des morceaux de glace pour nous abriter un
90 peu contre le vent terrible qui précède le jour, ce vent chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, la coupe comme des lames, la pique comme des aiguillons empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle comme du feu.

95 Mon cousin se frottait les mains : « Je n'ai jamais vu une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze degrés sous zéro à six heures du soir. »

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je

1. *fangeuse* : boueuse.

1. *engoulevents* : oiseaux qui chassent les insectes en volant le bec ouvert, d'où leur nom qui signifie *avaleurs de vent*.

3. *tiercelets* : oiseaux de proie.

1. *feux follets* : flammes produites dans les marais par la combustion spontanée du méthane né de la décomposition de la vase.

m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant
100 dans ma cheminée.

À trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai, à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux
105 verres de fine Champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jus-
qu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant
110 il fait mal ; aucun souffle ne l'agite ; il est figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

115 La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste
120 sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir mar-
125 cher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haléine de nos chiens.

Nous fîmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui
130 s'avançaient à travers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laissaient derrière nous un léger bruit, et je me sentis saisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puis-
sante et singulière que font naître en moi les marécages.

135 Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus, au milieu de son peuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à

140 l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune
145 déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison polaire.

Mais le froid du marais pelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à tousser.

150 Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne tuons pas grand-chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes ; nous allons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au
155 sommet pour laisser échapper la fumée ; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, comme si des pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria : « Viens donc voir ! » Je sortis et je restai

160 éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

165 Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si
170 vite, si loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure glaciale de l'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes d'une bête est un soupir de l'âme du monde !

Karl disait : « Éteignez le feu. Voici l'aurore. »

175 Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer ; et les deux chiens s'élançèrent.

180 Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi,

nous ajustions vivement dès qu'apparaisaient au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait

185 encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai.

190 Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au ventre d'argent. Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût assez proche.

- Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

200 Certes, il ne s'en allait point ; il tournoyait toujours et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

205 Parfois, il s'enfuyait sous la menace du fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer sa route, tout seul à travers le ciel. Mais ne s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

- Laisse-la par terre, me dit Karl, il approchera tout à

210 l'heure.

Il approchait, en effet, insouciant du danger, affolé par son amour de bête, pour l'autre bête que j'avais tuée.

Karl tira ; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier¹ ... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

Compréhension

1. *Pouvez-vous deviner, dès les premières lignes du conte, quels en seront les héros ? À quel moment sommes-nous vraiment fixés à ce sujet ?*
2. *Pourquoi le narrateur aime-t-il tellement le marais ? Relevez les divers éléments auxquels il est le plus sensible.*
3. *Comment nous est présentée la chasse ? Les deux chasseurs éprouvent-ils des sentiments identiques ?*
4. *La conclusion du conte est-elle pessimiste ou optimiste ?*

Écriture / Réécriture

5. *Relevez le vocabulaire dont l'emploi fait basculer l'évocation du marais (1. 48 à 67), du réalisme pittoresque dans l'imaginaire.*
6. *Quelle impression produit la description de la grande salle (1. 77 à 85) ?*
7. *Quelle est la tonalité des comparaisons dont le vent est l'objet (1. 90 à 94) ? Sont-elles bien accordées au contexte ?*
8. *Quelles notations sont particulièrement inquiétantes du début de la partie de chasse proprement dite jusqu'à l'aurore ? Comment passe-t-on une nouvelle fois du réel au fantastique ?*
9. *Cette histoire de chasse a été suggérée au narrateur par un fait divers qu'il résume en ces termes : « Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aimait. » Imaginez ce fait divers à votre choix et faites-en un récit circonstancié.*

1. *carnier* : sac où les chasseurs mettent le gibier tué.

LES ÉPINGLES¹

- Ah! mon cher, quelles rosses les femmes!
 - Pourquoi dis-tu ça?
 - C'est qu'elles m'ont joué un tour abominable.
 - À toi?
 5 - Oui, à moi.
 - Les femmes, ou une femme?
 - Deux femmes.
 - Deux femmes en même temps?
 - Oui.
 10 - Quel tour?
 Les deux jeunes gens étaient assis devant un grand café du boulevard² et buvaient des liqueurs mélangées d'eau, ces apéritifs qui ont l'air d'infusions faites avec toutes les nuances d'une boîte d'aquarelle.
 15 Ils avaient à peu près le même âge : vingt-cinq à trente ans. L'un était blond et l'autre brun. Ils avaient la demi-élégance des coulissiers³, des hommes qui vont à la Bourse et dans les salons, qui fréquentent partout, vivent partout, aiment partout. Le brun reprit :
 20 - Je t'ai dit ma liaison, n'est-ce pas, avec cette petite bourgeoise rencontrée sur la plage de Dieppe.
 - Oui.
 - Mon cher, tu sais ce que c'est. J'avais une maîtresse à Paris, une que j'aime infiniment, une vieille amie, une
 25 bonne amie, une habitude⁴ enfin, et j'y tiens.
 - À ton habitude ?
 - Oui, à mon habitude et à elle. Elle est mariée aussi avec un brave homme, que j'aime beaucoup également, un bon garçon très cordial, un vrai camarade! Enfin
 30 c'est une maison où j'avais logé ma vie.

1. Première publication dans *Gil Blas* (10 janvier 1888). Repris dans *La Main gauche* (1889).

2. *boulevard* : les cafés à la mode étaient situés sur les boulevards du quartier de l'Opéra.

3. *coulissiers* : courtiers en valeurs mobilières.

4. *habitude* : désigne, dans la langue du temps de Maupassant, une ancienne maîtresse dont on est un peu fatigué.

- Eh bien?
 - Eh bien ! ils ne peuvent pas quitter Paris, ceux-là, et je me suis trouvé veuf à Dieppe.
 - Pourquoi allais-tu à Dieppe?
 35 - Pour changer d'air. On ne peut pas rester tout le temps sur le boulevard.
 - Alors?
 - Alors, j'ai rencontré sur la plage la petite dont je t'ai parlé.
 40 - La femme du chef de bureau ?
 - Oui. Elle s'ennuyait beaucoup. Son mari, d'ailleurs, ne venait que tous les dimanches, et il est affreux. Je la comprends joliment. Donc, nous avons ri et dansé ensemble.
 45 - Et le reste ?
 - Oui, plus tard. Enfin, nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes plu, je le lui ai dit, elle me l'a fait répéter pour mieux comprendre, et elle n'y a pas mis obstacle.
 50 - L'aimais-tu?
 - Oui, un peu ; elle est très gentille.
 - Et l'autre?
 - L'autre était à Paris ! Enfin, pendant six semaines, c'a été très bien et nous sommes rentrés ici dans les
 55 meilleurs termes. Est-ce que tu sais rompre avec une femme, toi, quand cette femme n'a pas un tort à ton égard ?
 - Oui, très bien.
 - Comment fais-tu ?
 60 - Je la lâche.
 - Mais comment t'y prends-tu pour la lâcher ?
 - Je ne vais plus chez elle.
 - Mais si elle vient chez toi ?
 - Je... n'y suis pas.
 65 - Et si elle revient ?
 - Je lui dis que je suis indisposé.
 - Si elle te soigne ?
 - Je... je lui fais une crasse.
 - Si elle l'accepte ?
 70 - J'écris des lettres anonymes à son mari pour qu'il la surveille les jours où je l'attends.

- Ça c'est grave ! Moi je n'ai pas de résistance. Je ne sais pas rompre. Je les collectionne. Il y en a que je ne vois plus qu'une fois par an, d'autres tous les dix mois, d'autres au moment du terme¹, d'autres les jours où elles ont envie de dîner au cabaret. Celles que j'ai espacées ne me gênent pas, mais j'ai souvent bien du mal avec les nouvelles pour les distancer un peu.
- 75 - Alors...
- 80 - Alors ; mon cher, la petite ministère² était tout feu, tout flamme, sans un tort, comme je te l'ai dit! Comme son mari passe tous ses jours au bureau, elle se mettait sur le pied d'arriver chez moi à l'improviste. Deux fois elle a failli rencontrer mon habitude.
- 85 - Diable !
- Oui. Donc j'ai donné à chacune ses jours, des jours fixes pour éviter les confusions. Lundi et samedi à l'ancienne. Mardi, jeudi et dimanche à la nouvelle.
- Pourquoi cette préférence?
- 90 - Ah! mon cher, elle est plus jeune.
- Ça ne te faisait que deux jours de repos par semaine.
- Ça me suffit.
- Mes compliments !
- 95 - Or, figure-toi qu'il m'est arrivé l'histoire la plus ridicule du monde et la plus embêtante. Depuis quatre mois tout allait parfaitement; je dormais sur mes deux oreilles et j'étais vraiment heureux quand soudain, lundi dernier, tout craque.
- 100 «J'attendais mon habitude à l'heure dite, une heure un quart, en fumant un bon cigare.
- «Je rêvassais, très satisfait de moi, quand je m'aperçus que l'heure était passée. Je fus surpris, car elle est très exacte. Mais je crus à un petit retard accidentel. Cepen-
- 105 dant une demi-heure se passe, puis une heure, une heure et demie et je compris qu'elle avait été retenue par une

cause quelconque, une migraine peut-être ou un importun. C'est très ennuyeux ces choses-là, ces attentes... inutiles, très ennuyeux et très énervant. Enfin, j'en pris 110 mon parti, puis je suis sorti et, ne sachant que faire, j'allai chez elle.

- «Je la trouvai en train de lire un roman.
- «- Eh bien, lui dis-je?
- «Elle répondit tranquillement :
- 115 «- Mon cher, je n'ai pas pu, j'ai été empêchée.
- «- Par quoi ?
- «- Par... des occupations.
- «- Mais... quelles occupations?
- «- Une visite très ennuyeuse.
- 120 «Je pensai qu'elle ne voulait pas me dire la vraie raison, et, comme elle était très calme, je ne m'en inquiétai pas davantage. Je comptais rattraper le temps perdu, le lendemain, avec l'autre.
- «Le mardi donc, j'étais très... très ému et très amoureux en expectative, de la petite ministère, et même 125 étonné qu'elle ne devançât pas l'heure convenue. Je regardais la pendule à tout moment suivant l'aiguille avec impatience.
- «Je la vis passer le quart, puis la demie, puis deux 130 heures... Je ne tenais plus en place, traversant à grandes enjambées ma chambre, collant mon front à la fenêtre et mon oreille contre la porte pour écouter si elle ne montait pas l'escalier.
- «Voici deux heures et demie, puis trois heures! Je 135 saisis mon chapeau et je cours chez elle. Elle lisait, mon cher, un roman!
- «- Eh bien, lui dis-je avec anxiété.
- «Elle répondit, aussi tranquillement que mon habitude :
- 140 «- Mon cher, je n'ai pas pu, j'ai été empêchée.
- «- Par quoi?
- «- Par... des occupations.
- «- Mais... quelles occupations?
- «- Une visite ennuyeuse.
- us «Certes, je supposai immédiatement qu'elle savait tout ; mais elle semblait pourtant si placide, si paisible que je finis par rejeter mon soupçon, par croire à une

1. *terme* : époque à laquelle on doit payer son loyer.

2. *ministère* : néologisme amusant pour désigner la femme d'un employé de ministère.

coïncidence bizarre, ne pouvant imaginer une pareille dissimulation de sa part. Et après une heure de causerie
150 amicale, coupée d'ailleurs par vingt entrées de sa petite fille, je dus m'en aller fort embêté.

«Et figure-toi que le lendemain...»

- C'a été la même chose ?

- Oui... et le lendemain encore. Et c'a duré ainsi trois
155 semaines, sans une explication, sans que rien ne révélât cette conduite bizarre dont cependant je soupçonnais le secret.

- Elles savaient tout?

- Parbleu. Mais comment? Ah! j'en ai eu du tour-
160 ment avant de l'apprendre.

- Comment l'as-tu su enfin ?

- Par lettres. Elles m'ont donné, le même jour, dans les mêmes termes, mon congé définitif.

- Et?

165 - Et voici... Tu sais, mon cher, que les femmes ont toujours sur elles une armée d'épingles. Les épingles à cheveux, je les connais, je m'en méfie, et j'y veille, mais les autres sont bien plus perfides, ces sacrées petites épingles à tête noire qui nous semblent toutes pareilles,
170 à nous grosses bêtes que nous sommes, mais qu'elles distinguent, elles, comme nous distinguons un cheval d'un chien.

«Or il paraît qu'un jour ma petite ministère avait laissé une de ces machines révélatrices piquées dans ma
175 tenture, près de ma glace.

«Mon habitue, du premier coup, aperçut sur l'étoffe ce petit point noir gros comme une puce, et sans rien dire l'avait cueilli, puis avait laissé à la même place une de ses épingles à elle, noire aussi, mais d'un modèle
180 différent.

«Le lendemain, la ministère voulut reprendre son bien, et reconnut aussitôt la substitution ; alors un soupçon lui vint, et elle en mit deux, en les croisant.

«L'habitude répondit à ce signe télégraphique par
185 trois boules noires, l'une sur l'autre.

«Une fois ce commerce commencé, elles continuèrent à communiquer, sans rien se dire, seulement pour s'épier. Puis il paraît que l'habitude, plus hardie,

enroula le long de la petite pointe d'acier un mince
190 papier où elle avait écrit : "Poste restante, boulevard Malessherbes, C. D."

«Alors elles s'écrivirent. J'étais perdu. Tu comprends que ça n'a pas été tout seul entre elles. Elles y allaient avec précaution, avec mille ruses, avec toute la prudence
195 qu'il faut en pareil cas. Mais l'habitude fit un coup d'audace et donna un rendez-vous à l'autre.

«Ce qu'elles se sont dit, je l'ignore! Je sais seulement que j'ai fait les frais de leur entretien. Et voilà!»

- C'est tout.

200 - Oui.

- Tu ne les vois plus.

- Pardon, je les vois encore comme amies ; nous n'avons pas rompu tout à fait.

- Et elles, se sont-elles revues?

205 - Oui, mon cher, elles sont devenues intimes.

- Tiens, tiens. Et ça ne te donne pas une idée, ça?

- Non, quoi?

- Grand serin, l'idée de leur faire repiquer des épingles doubles ?

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

Compréhension

1. *Comment nous apparaissent les deux jeunes gens au début du conte (l. 15 à 19)?*
2. *En quoi la situation décrite (l. 23 à 30) est-elle celle d'un vaudeville?*
3. *Le début du conte confirme-t-il la première réplique «quelles rosses, les femmes»?*
4. *Qu'y a-t-il de plaisant dans le fait qu'un jour précis soit réservé à chacune des maîtresses?*
5. *Que pensez-vous de l'incident qui permet à chacune de découvrir l'infidélité de son amant?*
6. *Les maîtresses sont-elles plus sympathiques que leur amant?*
7. *Quel est le sens de la dernière réplique?*

Écriture / Réécriture

8. *Dans la suite de termes «une que j'aime infiniment, une vieille amie, une bonne amie, une habitude» (l. 24-25), pouvez-vous relever une gradation? Quel en est l'effet?*
9. *Comment le jeune homme brun présente-t-il le début de sa liaison (l. 32 à 55)?*
10. *Comment caractériseriez-vous le style des lignes 58 à 72?*
11. *Celui des deux jeunes gens qui ne sait pas rompre semble plus sentimental : quelles expressions précises démentent cependant cette impression?*
12. *Quel est l'effet de la reprise, par la seconde maîtresse, des termes mêmes employés par la première?*
13. *À votre avis, quel est l'intérêt de la forme dialoguée de ce conte, rare chez Maupassant?*
14. *Quand les deux maîtresses se sont rencontrées, «Ce qu'elles se sont dit, je l'ignore!», déclare leur amant. Essayez d'imaginer la scène et le dialogue entre les deux jeunes femmes.*



Louage de domestiques, dessin de H. Belhne

| DATES | ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES | ÉVÉNEMENTS CULTURELS | VIE ET ŒUVRE DE MAUPASSANT | DATES |
|-------|---|---|---|-------|
| | | | Naissance de Guy de Maupassant au château de Miromesnil, en Seine-Maritime. | 1850 |
| 1851 | Coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (2 déc). | | | |
| 1852 | Début du Second Empire. | Gautier, <i>Émaux et Camées</i> . | | |
| 1853 | | Hugo, <i>Châtiments</i> . Verdi, <i>La Traviata</i> . Musset, <i>Comédies et Proverbes</i> . | Ses parents s'installent au château de Grainville-Ymauville, près du Havre. | 1854 |
| 1854 | Guerre de Crimée (France et Angleterre contre Russie). | Début des grands travaux d'Haussmann à Paris. | | |
| 1855 | Prise de Sébastopol. | Exposition Universelle. Suicide de Nerval. | Naissance d'Hervé, frère de Guy. | 1856 |
| 1856 | | Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> . Flaubert, <i>Madame Bovary</i> . Tocqueville, <i>L'Ancien Régime et la Révolution</i> . | | |
| 1859 | | Hugo, <i>La Légende des Siècles</i> . Wagner, <i>Tristan et Isolde</i> . | Separation de ses parents. Le père reste à Paris, la mère s'installe à Étretat avec ses deux enfants. | 1860 |
| 1860 | Le Second Empire se libéralise. | Labiche, <i>Le Voyage de M. Perrichon</i> . | | |
| 1861 | Début de la guerre de Sécession (aux États-Unis). | | | |
| 1862 | | Flaubert, <i>Salammô</i> . Fromentin, <i>Dominique</i> . Hugo, <i>Les Misérables</i> . Leconte de Lisle, <i>Poèmes barbares</i> . | Guy entre au petit séminaire d'Yvetot, où il se déplaît. | 1863 |
| 1863 | | Naissance de l'École du Parnasse. Salon des Refusés (Manet, Pissaro, Cézanne). Manet, <i>Le Déjeuner sur l'herbe</i> . Berthelot, <i>Leçons sur les méthodes générales de synthèse</i> . | | |
| 1864 | | Les Goncourt, <i>Germinie Lacerteux</i> . Taine, <i>Philosophie de l'art</i> . Tolstoï, <i>Guerre et Paix</i> . Cl. Bernard, <i>Introduction à l'étude de la médecine expérimentale</i> . Manet, <i>Olympia</i> . | | |
| 1865 | Fin de la guerre de Sécession. | Daudet : premières <i>Lettres de mon moulin</i> . | | |
| 1866 | | Marx, <i>Le Capital</i> . | Chassé du petit séminaire, entre au lycée de Rouen. | 1868 |
| 1867 | | Construction de l'Hôtel-Dieu (1868-1878). | | |
| 1868 | | Verlaine, <i>Fêtes galantes</i> . | Classe de philosophie et baccalauréat. Découvre la pensée de Schopenhauer. | 1869 |
| 1869 | Ouverture du canal de Suez. | Flaubert, <i>L'Éducation sentimentale</i> . Léo Delibes, <i>Coppelia</i> . Cézanne, <i>Nature morte à La pendule</i> . | La mobilisation interrompt ses études de droit. | 1870 |
| 1870 | Guerre franco-allemande. Chute du II ^e Empire et proclamation de la III ^e République. | Rimbaud, <i>Sonnet des voyelles</i> , <i>Bateau ivre</i> . Zola, <i>La Fortune des Rougon</i> . G. Eliot, <i>Middlemarch</i> . Verdi, <i>Aida</i> . Wagner, <i>Siegfried</i> . | Employé au ministère de la Marine. Premières parties de canotage sur la Seine. | 1871 |
| 1871 | La Commune de Paris. Traité de Francfort (la France cède l'Alsace-Lorraine). | Leconte de Lisle, <i>Poèmes antiques</i> . Zola, <i>La Curée</i> . Bizet, <i>L'Arlésienne</i> . Renoir, <i>Les Canotiers à Chatou</i> . Monet s'installe à Argenteuil. | | |
| 1872 | | | | |

| DATES | ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES | ÉVÉNEMENTS CULTURELS | VIE ET ŒUVRE DE MAUPASSANT | DATES |
|-------|---|--|---|-------|
| 1873 | Gouvernement de Mac-Mahon : l'ordre moral. | J. Verne, <i>Le Tour du Monde en quatre-vingts jours</i> . Zola, <i>Le Ventre de Paris</i> . Monet, <i>Le Champ des coquelicots</i> . | | 1873 |
| 1874 | | Flaubert, <i>La Tentation de saint Antoine</i> . Rimbaud, <i>Illuminations</i> . Saint-Saëns, <i>La Danse macabre</i> . Verdi, <i>Requiem</i> . Wagner, <i>Le Crépuscule des dieux</i> . Renoir, <i>La Loge</i> . | | 1874 |
| 1875 | Constitution de la III ^e République. | Bizet, <i>Carmen</i> . Ouverture du nouvel Opéra de Paris. | Publication du premier conte : <i>La Main d'écorché</i> . Rencontre avec Alphonse Daudet et quelques poètes, en particulier Mallarmé. | 1875 |
| 1876 | | Mallarmé, <i>L'Après-midi d'un jaune</i> . Renoir, <i>Le Moulin de la Galette</i> . Inauguration du théâtre de Bayreuth. | | 1876 |
| 1877 | | | Guy s'aperçoit qu'il est atteint de la « grande vérole ». Sa santé commence à s'altérer. | 1877 |
| 1879 | | Dostoïevski, <i>Les Frères Karamazov</i> . Schopenhauer, <i>Les Fondements de la morale</i> . | Voyage en Angleterre et à Jersey. Graves ennuis de santé. | 1879 |
| 1880 | | <i>Les Soirées de Médan</i> . | <i>Boule-de-Suif</i> , publié dans <i>Les Soirées de Médan</i> , remporte un vif succès. Guy commence à donner des chroniques à divers journaux. | 1880 |
| 1881 | Protectorat français sur la Tunisie. | Verlaine, <i>Sagesse</i> . Renoir, <i>Le Déjeuner des canotiers</i> . | <i>La Maison Tellier</i> , premier recueil de contes. | 1881 |
| 1882 | Lois scolaires de Jules Ferry. | | <i>Mademoiselle Fiji</i> , recueil de contes. | 1882 |
| 1883 | Expédition de Madagascar. | Villiers de l'Isle-Adam, <i>Contes cruels</i> . Zola, <i>Au Bonheur des dames</i> . | <i>Contes de la bécasse</i> , recueil. <i>Une vie</i> , premier roman. | 1883 |
| 1884 | | | <i>Clair de lune</i> , <i>Miss Harriet</i> , <i>Les Sœurs Rondoli</i> , recueils de contes. | 1884 |
| 1885 | Chute du gouvernement Jules Ferry. | Zola, <i>Germinal</i> . | <i>Bel-Ami</i> , roman. <i>Contes du jour et de la nuit</i> , recueil. Voyages en Italie et en Sicile. Achat d'un yacht. | 1885 |
| 1886 | | Schopenhauer, <i>Le Monde comme volonté et comme représentation</i> . Rodin, <i>Le Baiser</i> . | <i>Toine</i> , <i>Monsieur Parent</i> , <i>La Petite Roque</i> , recueils de contes. | 1886 |
| 1887 | Démission de Jules Grévy et élection de S. Carnot à la présidence de la République. | Fondation du Théâtre-Libre par Antoine. | <i>Mont-Oriol</i> , roman. Voyage en Afrique du Nord. | 1887 |
| 1888 | Début du Boulangisme. | Barrés, <i>Sous l'oeil des Barbares</i> . Jarry, <i>Ubu-roi</i> . | <i>Pierre et Jean</i> , roman. Le <i>Rosier de Mme Husson</i> , recueil de contes. | 1888 |
| 1889 | | Bourget, <i>Le Disciple</i> . Van Gogh, <i>L'Homme à l'oreille coupée</i> . Exposition Universelle. La Tour Eiffel. | <i>Fort comme la mort</i> , roman. | 1889 |
| 1890 | | Zola, <i>La Bête humaine</i> . Renan, <i>L'Avenir de la Science</i> . | Noire cœur, roman. <i>L'Inutile Beauté</i> , recueil de contes. <i>La Vie errante</i> , récit de voyages. | 1890 |
| 1892 | Attentats anarchistes. | Conan Doyle, <i>Aventures de Sherlock Holmes</i> . Tchaïkovski, <i>Casse-Noisette</i> . | Tentative de suicide (1 ^{er} janvier). | 1892 |
| 1893 | | Courtelaine, <i>Messieurs les ronds-de-cuir</i> . Heredia, <i>Les Trophées</i> . Lavis, <i>Histoire de France</i> . Fondation du théâtre de l'Œuvre par Lugné-Poe. Tchaïkovski, <i>Symphonie pathétique</i> . | Internement et mort (6 juillet) dans la clinique psychiatrique, du Dr Blanche. | 1893 |

ÉCRIRE AU TEMPS DE MAUPASSANT

LES MOYENS D'EXISTENCE DE L'ÉCRIVAIN

Ils sont essentiellement au nombre de deux : l'édition et la presse.

L'édition

Aux xvii^e et xviii^e siècles, l'écrivain tirait le plus clair de sa subsistance des pensions que lui versaient le roi et les nobles. Sa situation s'est notablement améliorée au xix^e siècle : il est intéressé aux ventes et Maupassant s'y est montré particulièrement attentif, surveillant de près ses éditeurs et leur reprochant, à l'occasion, leurs négligences. D'autre part, la diffusion du livre, même s'il est encore réservé à une élite, s'est considérablement accrue et, avec elle, la rémunération de l'écrivain :

À la fin de 1891, Maupassant estime que les 21 livres qu'il avait publiés représentaient au total une vente de 13 000 exemplaires chacun, soit 373 000 volumes : 169 000 volumes de nouvelles, 180 000 de romans, 24 000 de voyages. Havard lui donnait par volume 40 centimes pour les 3 000 premiers exemplaires, puis 1 F à partir du 4^e mille. Au total sa plume lui permettait ainsi, vers 30 ans, de gagner 30 000 F par an, vers 35 ans, plus de 40 000 F, et vers 40 ans, 100 000 F par an.

Maupassant, coll. «Bouquins», Robert Laffont, 1988.

De telles sommes ne concernent naturellement que les écrivains parvenus à la notoriété et qui publient chez de nombreux éditeurs. Les principaux éditeurs de Maupassant, qui en eut huit, furent : Victor Havard, Paul Ollendorf, Georges Charpentier, Edmond Monnier.

La presse

La presse constitue une source de revenus plus importante, plus souple et plus immédiate que l'édition. Quand la nature ou la longueur de leurs œuvres (par exemple poésies ou nouvelles) le permet, les auteurs commencent par les confier une à une au journal de leur choix avant de les regrouper ultérieurement en un recueil. Quant aux œuvres plus longues, comme les romans, ils les font aussi paraître parfois d'abord dans la presse sous forme de feuilleton.

Les journaux touchent, au temps de Maupassant, un assez vaste public. C'est Emile de Girardin qui a révolutionné le journalisme en fondant, en 1836, *La Presse*, journal à grand tirage (plus de 20 000 exemplaires) parce qu'il était bon marché

grâce à la publicité et aux petites annonces. Toutefois, sous la Monarchie de Juillet, la liberté de la presse était soumise à nombre d'entraves. Mais la loi du 29 juillet 1881 a instauré une liberté complète : plus d'autorisation préalable, de cautionnement ni de droit de timbre. Parallèlement, l'essor économique de la seconde moitié du xix^e siècle, marquée par une longue période de paix (la guerre franco-allemande n'a été qu'une brève parenthèse), la diffusion de l'instruction primaire après les lois de Jules Ferry, enfin, sur un tout autre plan, les progrès techniques avec l'apparition des rotatives, sont autant d'éléments propres à favoriser une prospérité relative de la presse.

Maupassant collabore à plusieurs grands journaux et, en plus de son œuvre proprement littéraire (contes et romans), leur confie de nombreuses chroniques. Ce sont essentiellement :
- *Le Figaro*, hebdomadaire satirique à sa fondation, puis littéraire et mondain, devenu enfin quotidien en 1866 et qui, à l'époque de Maupassant, tire à plus de 100 000 exemplaires ;
- *Le Gaulois*, de même tendance, mais de plus faible tirage ;
- *Gil Blas*, qui publie en feuilleton deux de ses romans : *Une vie*, puis *Bel-Ami*.

En général Maupassant est payé d'abord 60 centimes puis très vite 1 F la ligne, tarif très intéressant pour l'époque.



LES INFLUENCES

Il n'y a pas, à proprement parler, de sources des *Contes* de Maupassant : leur matière a été fournie par la société contemporaine. Tout au plus peut-on dire qu'ils se situent dans une certaine tradition réaliste et satirique, qui remonte aux *Fabliaux* (voir p. 224).

En revanche, Maupassant a subi quelques influences tout à fait déterminantes pour sa pensée et pour son art.

INFLUENCE PHILOSOPHIQUE SCHOPENHAUER

Comme beaucoup d'hommes de son époque, Maupassant a été fortement marqué par les idées du philosophe allemand Schopenhauer (1788-1860), célèbre surtout pour sa morale pessimiste :

Entre les désirs et leurs réalisations s'écoule toute la vie humaine. Le désir, de sa nature, est souffrance ; la satisfaction engendre bien vite la satiété : le but était illusoire : la possession lui enlève son attrait ; le désir renaît sous une forme nouvelle, et avec lui le besoin : sinon, c'est le dégoût, le vide, l'ennui, ennemis plus rudes encore que le besoin. [...] Les efforts incessants de l'homme, pour chasser la douleur, n'aboutissent qu'à la faire changer de face.

À l'origine, elle est privation, besoin, souci pour la conservation de la vie. Réussissez-vous (rude tâche!) à chasser la douleur sous cette forme, elle revient sous mille autres figures, changeant avec l'âge et les circonstances : elle se fait désir charnel, amour passionné, jalousie, envie, haine, inquiétude, ambition, avarice, maladie, et tant d'autres maux, tant d'autres! Enfin, si, pour s'introduire, nul autre déguisement ne lui réussit plus, elle prend l'aspect triste, lugubre, du dégoût, de l'ennui : que de défenses n'a-t-on pas imaginées contre eux ! Enfin, si vous parvenez à la conjurer encore sous cette forme, ce ne sera pas sans peine, ni sans laisser rentrer la souffrance sous quelque autre des aspects précédents ; et alors, vous voilà de nouveau en danse : entre la douleur et l'ennui, la vie oscille sans cesse...

Mais le plus souvent nous nous détournons, comme d'une médecine arrière, de cette vérité, que souffrir c'est l'essence même de la vie ; que dès lors la souffrance ne s'infiltré pas en nous du dehors, que nous portons en nous-mêmes l'intarissable source d'où elle sort.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, 1819.

Ennui

Un simple coup d'œil vous fait découvrir les deux ennemis du bonheur humain : ce sont la douleur et l'ennui. En outre, nous pouvons observer que dans la mesure où nous réussissons à nous éloigner de l'un, nous nous rapprochons de l'autre, et réciproquement; de façon que notre vie représente en réalité une oscillation plus ou moins forte entre les deux. Cela provient du double antagonisme dans lequel chacun des deux se trouve envers l'autre. En effet, le besoin et la privation engendrent la douleur, en revanche, la sécurité et la surabondance font naître l'ennui. C'est pourquoi nous voyons la classe inférieure du peuple luttant incessamment contre le besoin, donc contre la douleur, et par contre la classe riche est élevée dans une lutte permanente, souvent désespérée, contre l'ennui.

Schopenhauer, *Parerga*, Aphorismes, 1851.

INFLUENCES LITTÉRAIRES

Flaubert et le réalisme

Flaubert n'a écrit aucun ouvrage théorique, mais sa vaste correspondance abonde en réflexions significatives et l'ensemble de son œuvre relève d'une esthétique cohérente.

Le nom de Flaubert reste attaché au réalisme. Ce terme ne lui convient qu'à moitié puisque, de son propre aveu, il y a en lui un romantique «épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle». Mais il est vrai aussi qu'il a incliné le roman vers une analyse de la réalité plus méthodique et plus délibérée que celle de Balzac. Contemporain des grands progrès de la science et de l'enthousiasme parfois naïf qu'ils ont suscité, Flaubert a voulu transposer dans l'art les principes et la méthode des savants : souci de vérité, d'objectivité, d'impersonnalité. Pour réagir contre la propension aux confidences des écrivains romantiques et peut-être parce qu'il en sentait en lui la tentation, il s'est astreint à ne jamais parler de lui, mais à s'entourer de toute la documentation possible avant de se mettre à écrire, qu'il s'agisse d'une reconstitution historique, comme dans *Salammô* (1862), ou d'une étude sociale, comme dans *L'Éducation sentimentale* (1869). Dans son œuvre, Flaubert est cependant présent par le style : il travaille chacune de ses phrases et se les déclame à lui-même pour mieux les corriger. Comme ses contemporains les poètes parnassiens, il a le souci de la forme parfaite. Flaubert a profondément marqué l'histoire du roman au xix^e siècle.

Zola et le naturalisme

Par rapport à Flaubert, Zola franchit une étape supplémentaire dans l'application au roman des méthodes de la science «positive». Fortement marqué par les théories de Taine (1828-1893), selon lesquelles tout individu est déterminé par sa race, son milieu, et le moment où il vit, Zola s'est aussi inspiré de la méthode expérimentale que Claude Bernard, à la même époque, préconisait pour la médecine. Le roman, théoriquement au moins, ne va plus être une œuvre d'imagination mais l'accumulation et l'exploitation de petits faits authentiques, conformes aux grandes lois qu'on est en train de découvrir, en particulier celles de l'hérédité. Aux yeux de Zola, il y a peu de différence entre le savant qui se livre à une expérience et l'artiste qui écrit un roman, celui-ci devant ressembler le plus possible à celle-là et donner des éclairages successifs sur les mécanismes psycho-physiologiques qui commandent le comportement des personnages. L'ouvrage théorique le plus célèbre de Zola s'intitule précisément *Le Roman expérimental* (1880).

MAUPASSANT ET SES MAÎTRES

Flaubert

Flaubert a profondément influencé Maupassant. Ami d'enfance de sa mère, il a surveillé et patronné ses débuts :

Flaubert, que je voyais quelquefois, se prit d'affection pour moi. J'osai lui soumettre quelques essais. Il les lut avec bonté et me répondit : «Je ne sais pas si vous aurez du talent. Ce que vous m'avez apporté prouve une certaine intelligence, mais n'oubliez point ceci, jeune homme, que le talent - suivant le mot de Buffon - n'est qu'une longue patience. Travaillez.»

Je travaillai, et je revins souvent chez lui, comprenant que je lui plaisais, car il s'était mis à m'appeler, en riant, son disciple. Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis même un drame détestable. Il n'en est rien resté. Le maître lisait tout, puis le dimanche suivant, en déjeunant, développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes qui sont le résumé de ses longs et patients enseignements. «Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la si on n'en a pas, il faut en acquérir une.»

Préface de Pierre et Jean.

Certes, Maupassant, qui est le contraire d'un théoricien, prend ses distances vis-à-vis du réalisme et du naturalisme (qu'il ne distingue pas) et souligne leur ambiguïté :

Mais en se plaçant au point de vue même de ces artistes réalistes, on doit discuter et contester leur théorie qui semble pouvoir être résumée par ces mots : «Rien que la vérité et toute la vérité.» Leur intention étant de dégager la philosophie de certains faits constants et courants, ils devront souvent corriger les événements au profit de la vraisemblance et au détriment de la vérité, car le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable¹.

Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence.

Un choix s'impose donc, - ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité [...].

Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession.

J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes.

Ibid.

Cependant, il reprend à son compte l'esprit et la substance de l'enseignement de Flaubert :

La moindre chose contient un peu d'inconnu. Trouvons-le. Pour décrire un feu qui flambe et un arbre dans une plaine, demeurons en face de ce feu et de cet arbre jusqu'à ce qu'ils ne ressemblent plus, pour nous, à aucun autre arbre et à aucun autre feu. C'est de cette façon, qu'on devient original. Ayant, en outre, posé cette vérité qu'il n'y a pas, de par le monde entier, deux grains de sable, deux mouches, deux mains ou deux nez absolument pareils, il me forçait à exprimer, en quelques phrases, un être ou un objet de manière à le particulariser nettement, à le distinguer de tous les autres êtres ou de tous les autres objets de même race ou de même espèce.

« Quand vous passez, me disait-il, devant un épicier assis sur sa porte, devant un concierge qui fume sa pipe, devant une station de fiacres, montrez-moi cet épicier et ce concierge, leur pose, toute leur apparence physique contenant aussi, indiquée

par l'adresse de l'image, toute leur nature morale, de façon à ce que je ne les confonde avec aucun autre épicier ou avec aucun autre concierge, et faites-moi voir, par un seul mot, en quoi un cheval de fiacre ne ressemble pas aux cinquante autres qui le suivent et le précèdent. »

Ibid.

Flaubert et Maupassant ont en outre le même souci du style :

J'ai développé ailleurs ses idées sur le style. Elles ont de grands rapports avec la théorie de l'observation que je viens d'exposer. Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer et qu'un adjectif pour la qualifier. Il faut donc chercher, jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe et cet adjectif, et ne jamais se contenter de l'à-peu-près, ne jamais avoir recours à des supercheries, même heureuses, à des clowneries de langage pour éviter la difficulté.

Ibid.

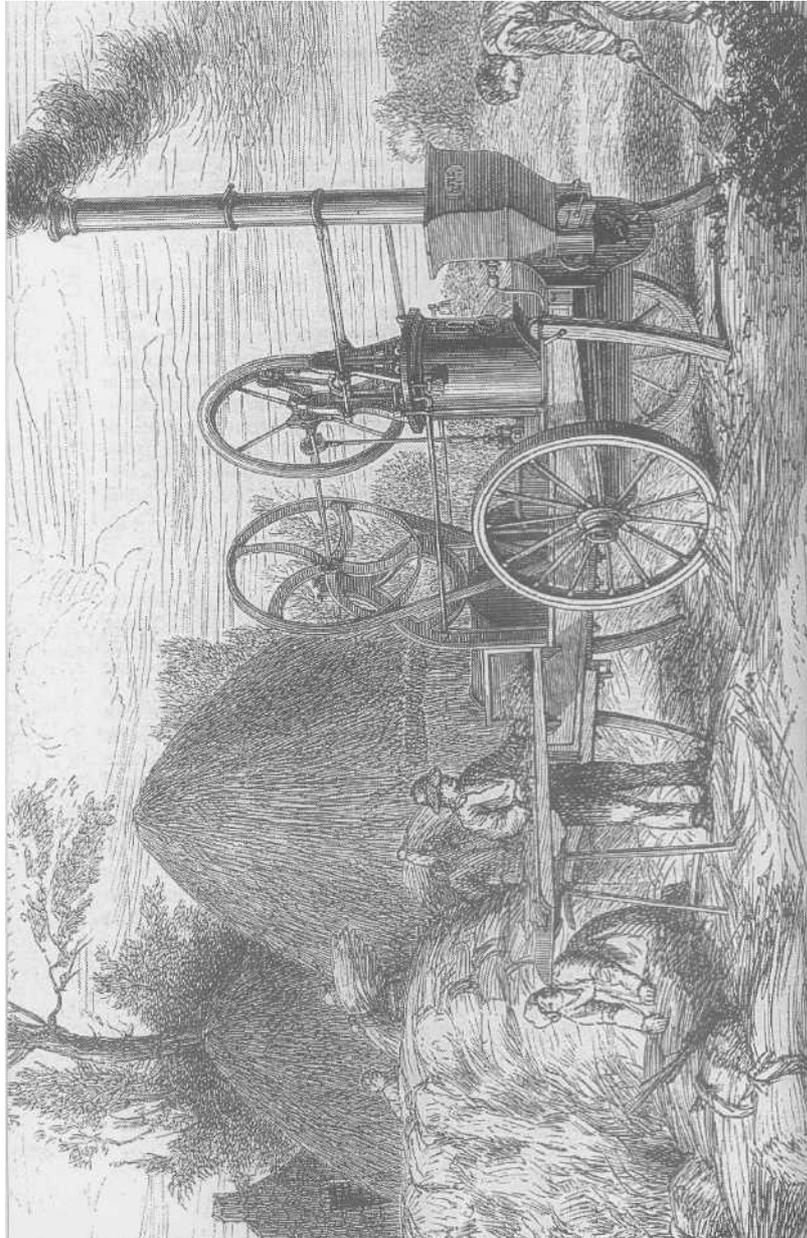
Zola



Zola a été pour Maupassant moins un maître au sens plein du terme qu'un contemporain illustre qui, dans une certaine mesure, a pris le relais de Flaubert auprès de lui. À la mort de Flaubert, en 1880, Zola est déjà un romancier célèbre. Il a fait scandale parfois mais les premiers romans qui inaugurent la série des *Rougon-Macquart* ont attiré l'attention sur lui. En 1877, *L'Assommoir* a connu un vif succès et marque le début de l'école naturaliste. Maupassant fait partie du petit groupe d'écrivains qui s'est constitué autour du « maître » et se réunit régulièrement chez lui à Médan, près de Paris. Cinq d'entre eux publient, conjointement avec Zola, un recueil collectif de nouvelles, *Les Soirées de Médan* (1880). La contribution de Maupassant est éclatante : *Boule de suif*, un de ses contes les plus justement célèbres. Même s'il n'est pas véritablement un naturaliste, on peut dire que c'est sous les auspices de Zola qu'il publie ainsi son premier chef-d'œuvre.



1. Vers de Boileau, dans *L'Art Poétique*.



LA FRANCE DE MAUPASSANT

L'histoire de la France dans le dernier tiers du xix^e siècle est dominée par deux événements essentiels : la guerre de 1870 et l'établissement de la République.

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

Le 17 juillet 1870, Napoléon III se jette à la légère dans la guerre contre l'Allemagne, nouvellement unifiée sous l'autorité de la Prusse. Habitée aux victoires coloniales faciles, la France se heurte à une armée bien équipée, bien entraînée, bien encadrée par des sous-officiers instruits - ce sera la victoire de l'instituteur prussien -, et elle va de désastre en désastre : défaite de Sedan (1^{er} septembre 1870), capitulation de Metz (27 octobre 1870), siège et capitulation de Paris (19 septembre-3 décembre 1870). Malgré la formation, après la déchéance de Napoléon III, d'un *Gouvernement de la défense nationale*, la mise sur pied par Gambetta d'une nouvelle armée de 600 000 hommes, la résistance héroïque de quelques généraux (d'Aurelle de Paladines puis Chanzy sur la Loire, Faidherbe dans le Nord, Bourbaki à Belfort), au cours de l'hiver 1870-1871 tout le nord de la France est envahi jusqu'à la Loire et le Jura, soit environ 27 départements sur 89. La France ne peut que signer l'armistice à Versailles (28 février 1871) et accepter le dur traité de Francfort (10 mai 1871) dont les clauses principales sont le paiement d'une indemnité de cinq milliards de francs et surtout la cession à l'Allemagne de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. La France se libéra assez facilement du paiement de l'indemnité mais ne se résigna jamais à cette amputation territoriale.

LA COMMUNE DE PARIS

La République avait été proclamée par un coup d'état le 4 septembre 1870 et la France se trouvait alors dirigée par un gouvernement provisoire qui n'avait rien de légal. Elle eut, de plus, à faire face à des troubles révolutionnaires. Agité par la crise économique, profondément perturbé jusque dans sa chair par la famine due à un siège de près de trois mois, abasourdi par la déroute d'une armée qu'il croyait la plus forte du monde, le peuple de Paris cria à la trahison, se souleva et proclama *La Commune de Paris*, qui devait mettre en application les principes des systèmes socialistes de la première moitié du xix^e siècle. La province ne suivit pas la capitale : elle était dominée par une paysannerie assez aisée, très hostile aux «partageux». Le gouvernement provisoire réfugié à Versailles et dirigé par Thiers envoya l'armée régulière, libérée par l'ar-

mistice, assiéger et reconquérir Paris. Cette guerre civile de deux mois (avril-mai 1871) fut atroce des deux côtés : les rebelles pris les armes à la main étaient fusillés sur place ; les communards répondirent en fusillant des otages et en se livrant, à la fin, à des actes de vandalisme : incendie des Tuileries, de la Cour des Comptes et de l'Hôtel de Ville. Ces excès expliquent la brutalité de la répression qui suivit : 50 000 arrestations, de nombreuses condamnations à mort, 6 000 déportations en Nouvelle-Calédonie. Ainsi se trouvèrent éliminés pour vingt ans les éléments révolutionnaires qui avaient troublé la première moitié du xix^e siècle.

ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

Dès la signature de l'armistice, le gouvernement provisoire organise l'élection d'une Assemblée nationale qui doit donner à la France des institutions politiques, mais qui est détournée de son but par les circonstances. On vote en fait pour ou contre le prolongement de la guerre. Les républicains, avec Gambetta, sont pour la guerre, les royalistes, avec Thiers, pour la paix. La France, fatiguée de ses défaites, vote massivement pour les royalistes pacifistes. La république ne sera sauvée que par leurs divisions entre orléanistes et légitimistes. En 1875, enfin, les orléanistes se rapprochent des républicains modérés et l'assemblée vote, à une seule voix de majorité, le fameux amendement Wallon qui établit la République. La France se dote alors d'un régime démocratique et parlementaire, fondé sur le suffrage universel et la séparation des pouvoirs. L'exécutif est exercé par un président de la République qui nomme les ministres, mais ceux-ci sont responsables devant le Parlement (Sénat et chambre des Députés) qui les contrôle étroitement. Le président de la République est réduit à un rôle de représentation. Ce régime restera en vigueur jusqu'en 1940. Si les Français avaient voté royaliste en 1871, c'était par pacifisme. En réalité, ils sont majoritairement républicains. Chaque élection confirme leur succès et après la démission du président Mac-Mahon (1879), royaliste tenté un moment par l'exercice d'un pouvoir personnel, les républicains modérés détiennent tous les pouvoirs.

ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE

Jules Ferry fait voter les réformes indispensables à la vie d'une véritable démocratie :

- lois établissant les libertés publiques : liberté de la presse et liberté de réunion (1880), libertés syndicales (1884) ;

- lois scolaires (1881-1882) établissant un enseignement gratuit, laïc et obligatoire de 6 à 13 ans. Cette loi doit permettre aux citoyens de donner un sens à leur bulletin de vote et surtout d'inculquer aux enfants les valeurs républicaines et le patriotisme alimenté par la perte de l'Alsace-Lorraine ;

- lois anticléricales (1880), qui s'inscrivent dans l'histoire des rapports souvent difficiles entre l'Église et l'État républicain. L'Église catholique vit toujours sous le régime du Concordat de 1801 : c'est un corps de l'État ; les prêtres sont des fonctionnaires payés par l'État, les évêques sont nommés par un accord entre le gouvernement et le pape. L'Église jouit encore d'une grande influence sur la population française, surtout la paysannerie. Or l'Église est résolument anti-républicaine : outre que le pape a violemment condamné les principes de la démocratie en 1864, dans l'encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus*, le clergé français reste traumatisé par les persécutions dont il a été victime sous la Révolution. Les républicains ne sont pas athées, mais ils veulent diminuer l'influence de l'Église. Sans porter atteinte au Concordat, qui ne concerne que le clergé séculier, ils font obligation au clergé régulier, c'est-à-dire les moines, les « Congrégations », d'obtenir une autorisation pour demeurer en France : peu l'obtiennent ; les autres doivent se dissoudre ou s'exiler, notamment la congrégation la plus connue, celle des jésuites (1881). L'apaisement n'interviendra qu'en 1892 lorsque, avec l'appui du pape Léon XIII, le cardinal Lavigerie lancera le mot d'ordre du « Ralliement » à la République et que le clergé se résignera, de plus ou moins bon cœur, au nouveau régime. Mais il restera toujours conservateur et l'attitude - hostilité ou soutien - envers l'Église catholique restera pendant tout le xix^e siècle le meilleur critère pour distinguer la gauche et la droite.

CRITIQUES ET JUGEMENTS

La personne physique et la personnalité de Maupassant ont intéressé et intrigué ses contemporains :

*La plupart d'entre eux lui reconnaissent une robuste beauté. De taille médiocre, il donne une impression de force contenue. Son front bien dégagé, sa tête un peu cubique de Lorrain opiniâtre s'ornent d'une chevelure drue, couleur châtain foncé. Ses yeux pâles, dont le regard fascine, jettent parfois un éclat furtif d'un gris bleuté. Mais il se montre peu habile à mettre en montre ses talents. Il est dénué d'esprit de repartie. Il manque de vivacité. Harcelé par les brusques saillies d'une conversation mondaine, il reste coi. Aux yeux des plaisants, il paraît embarrassé, balourd. Il se sent emprunté. Un jeune témoin de son comportement remarque : «Triste, à l'air bête, sans conversation, il n'est à l'aise qu'avec les gens de métier.» Un autre note avec une plus grande finesse : «En le regardant de près, je trouve qu'il ressemble à ses paysans. Comme eux, il me paraît à la fois misanthrope et farceur, patient et madré, rêveur malgré lui et libertin.» Cette rusticité un peu taciturne ne déplaît pas à laine qui le surnomme le taureau triste. En revanche, les esthètes, les nerveux tolèrent mal sa présence. Edmond de Goncourt exulte visiblement lorsqu'il trace sur ses cahiers ces mots perfides : «C'est l'image et le type du jeune maquignon normand.» Albert-Marie Schmidt, *Maupassant par lui-même*, Seuil, 1962.*

Certains écrivains de son époque l'apprécient et le situent dans une tradition glorieuse :

On le comprenait parce qu'il était la clarté, la simplicité, la mesure et la force. On l'aimait parce qu'il avait la bonté riieuse, la satire profonde qui, par un miracle, n'est point méchante, la gaieté brave qui persiste même sous les larmes. Il était de la grande lignée que l'on peut suivre depuis les balbutiements de notre langue jusqu'à nos jours. Il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, les forts et les clairs, ceux qui sont la raison et la lumière de notre littérature. Et dans la suite des temps, ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres, l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie.

Emile Zola, discours prononcé aux obsèques de Guy de Maupassant, 10 juillet 1893.

J.-M. de Heredia renchérit :

Il est de la grande lignée normande, de la race de Malherbe, de Corneille et de Flaubert. Comme eux, il a le goût sobre et classique, la belle ordonnance architecturale et, sous cette apparence régulière et pratique, une âme audacieuse et tourmentée, aventureuse et inquiète.

J.-M. de Heredia, *Discours à Rouen*, 1900.

Cependant l'hostilité des Goncourt est sans appel : une page de Maupassant n'est pas signée, c'est tout bonnement de la bonne copie courante appartenant à tout le monde :

[...] *Maupassant est un très remarquable novellière, un très charmant conteur de nouvelles, mais un styliste, un grand écrivain, non, non !*

Goncourt, *Journal*, t. IV et IX.

Son maître Flaubert, quant à lui, a toujours insisté sur la nécessité du travail :

Il faut, entendez-vous, jeune homme, il faut travailler plus que cela. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de canotage! Trop d'exercice! oui, monsieur!... Ce qui vous manque, ce sont «les principes». On a beau dire, il en faut, reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus.

Flaubert, *Lettre à Maupassant*, 15 juillet 1878.

Au début du xx^e siècle, les *Contes* de Maupassant sont généralement appréciés. Le romancier Marcel Prévost est particulièrement sensible à la technique du conte :

Si, dans le roman, on a le temps et l'espace nécessaires pour poser des personnages singuliers, voués à des aventures extraordinaires, il n'en est pas de même dans le conte. Il faut que les personnages, âme et corps, soient définis en quelques mots. Rien ne s'accommode mieux de telles descriptions que l'être moyen : le type est quelque part dans notre mémoire; il suffit de réveiller l'image. C'est le triomphe de Maupassant. [...] Le même procédé que Maupassant applique à l'évocation des caractères lui sert pour les paysages. Rarement il les choisit extraordinaires. Et ceux qu'il réussit le mieux sont les plus familiers. H ne force pas notre imagination, comme Loti, à rêver des décors que nous n'avons jamais vus : mais, en évoquant ce que nous avons vu, il nous donne la surprise de le revoir mieux, avec des yeux d'artiste qui choisissent et retiennent les traits essentiels.

Marcel Prévost, *Contes choisis de Maupassant*, Préface, Ollendorf, 1905..

Joseph Bédier et Paul Hazard émettent de sérieuses réserves :

Rien de désespérant comme ses contes, écrits dans une langue sobre et forte, mais un peu vulgaire. Ou plutôt, «ordinaire» serait ici une qualification plus exacte que «vulgaire». Maupassant ne veut rien peindre que de quotidien, et c'est à force de se surveiller lui-même qu'il atteint ce style dépouillé. C'est peut-être dans son tempérament physique et mental qu'on doit chercher l'explication de ce parti pris littéraire. Des problèmes métaphysiques le précoc-

cupaient; il fut sans répit tourmenté, comme le sera Loti, par la pensée de la mort et du néant; même par des visions fantastiques. Or son intelligence n'était ni très cultivée, ni très énergique [...] et il n'y trouvait pas de quoi résoudre ces problèmes et se débarrasser de ces hantises. Aussi choisit-il, comme pour sauvegarder son équilibre nerveux, des sujets qu'il pût traiter avec une sorte d'indifférence [...]. À l'égard de tels sujets, il lui était loisible d'appliquer le précepte de Flaubert : garder une impersonnalité absolue; et peut-être fût-ce par discipline volontaire qu'il s'astreignit à l'impassibilité. [...] Ses nouvelles, sans défauts, n'atteignent jamais à la perfection souveraine des nouvelles de Mérimée.

J. Bédier et P. Hazard, *Histoire de la Littérature française illustrée*, Larousse, 1924.

Albert Thibaudet, grand critique de l'entre-deux guerres, est franchement élogieux :

Il ne doit rien à Zola, son aîné de dix ans. Mais fils d'une amie d'enfance de Flaubert, et son compatriote normand, il est le disciple et le fils spirituel du grand Normand, à tel point qu'on ne trouverait peut-être pas d'exemple littéraire d'une filiation de génies aussi pleine, aussi droite, aussi logique, d'une mise au point originale aussi nette à l'intérieur d'un même ordre d'expérience humaine, d'un même plan de nature normande. Seules les écoles de peinture offrent un tel phénomène : Van Dyck et Rubens, Véronèse et Titien.

Tout d'abord il est dans la littérature le maître certain du conte, le classique du conte, supérieur à Mérimée par la solidité et la variété des êtres vivants qu'il pétrit dans une pâte de peintre au lieu d'en évoquer les traits comme le grand dessinateur de la Partie de Trictrac, supérieur à Alphonse Daudet non seulement par la richesse de la production, mais par un art plus mâle, plus tonique, plus direct.

A. Thibaudet, *Histoire de la littérature française*, Stock, 1936.

Plus près de nous, de nombreux critiques, français et étrangers, se sont intéressés à son œuvre. René Dumesnil est particulièrement sensible à son style :

Jamais style n'a été plus que le sien convenable aux sujets qu'il traite, aux idées qu'il exprime. Il est simple, clair, précis. Il est plein d'art et on dirait, à le lire, qu'il ignore toute recherche. Maupassant s'éloigne de Flaubert par cette fluidité qui reste constamment la qualité dominante de sa prose. Jamais rien de tendu, jamais rien qui ressemble à la rhétorique. Ses personnages parlent l'exact langage de leur condition, de leur milieu; mais encore l'auteur, lorsqu'il intervient dans le récit, reste d'une

discretion surprenante. Ses paysages, ses descriptions sont d'une justesse et d'une vérité qui étonnent. Il a excellé à rendre sensibles les aperceptions les plus fugaces, les aspects de la nature les plus changeants.

René Dumesnil, *Guy de Maupassant*, Éd. Tallandier, 1947.

Tandis qu'Albert-Marie Schmidt lui décerne le suprême éloge, celui d'être un classique :

Chaque fois que Maupassant compose un texte, la lucidité de son esprit reste éclatante. Dans les années les plus sombres de sa vie, tandis qu'il considère les contes et nouvelles dont il pourvoit régulièrement les gazettes comme d'utiles bagatelles, exercices de contrôle de sa propre sagacité, il prétend, par des recherches dont on ne saurait trop admirer la rigueur raisonnable, réformer l'art du roman français en lui imposant les règles d'un nouveau classicisme.

Albert-Marie Schmidt, *op. cit.*



Journal du soir, *Cri de Paris*.
Gravure publiée à Paris chez Jean.

DANS LA LITTÉRATURE LATINE

De tous les poètes de l'Antiquité, c'est Virgile (70-19 av. J.-C.) qui a chanté avec le plus de sincérité et de bonheur la campagne, les travaux des champs et ceux qui s'y adonnent, d'abord dans les *Bucoliques*, ensuite et surtout dans les *Géorgiques*.

Les *Géorgiques*, poème didactique en quatre chants, sont, au point de départ, un traité technique consacré successivement au labourage, à l'arboriculture, à la viticulture, à l'élevage et à l'apiculture. Mais c'est, avant tout, une épopée des rapports de l'homme et de la nature. Et, par-delà les conseils spécifiques qu'il donne au sujet de chacune de ces activités, Virgile évoque toujours avec une grande sympathie le monde rural, préservé de la contamination de la grande ville, Rome. Il n'est pas question ici de critique : Virgile se fait le chantre des idées de l'empereur Auguste, qui voulait encourager un retour aux anciennes vertus romaines et au terroir d'où elles étaient issues. Les paysans et leur vie sont idéalisés :

*O trop heureux les laboureurs, s'ils connaissaient leurs biens!
Eux à qui, d'elle-même, loin de la discorde et des armes, la terre
épanche en toute justice une subsistance facile. S'ils n'ont pas des
palais dont les baies superbes vomissent de partout l'immense flot
des clients¹ à la salutation du matin; s'ils ne couvent pas des yeux
des portes parées de belles incrustations d'écaillé, ni des étoffes où
l'on se joue, ni des bronzes d'Éphyré²; si chez eux la laine ne farde
pas la blancheur avec la drogue d'Assyrie²; si la cannelle n'altère
pas pour eux l'huile limpide qu'ils emploient, du moins ils
goûtent un repos sans soucis, une vie qui ne connaît pas la
tromperie, une vie riche en ressources variées; du moins ils ont la
paix dans de vastes espaces, les grottes, les lacs d'eau vive et les
fraîches vallées, les mugissements des bœufs et les doux sommes
sous un arbre. Ils ont pour eux les gorges brisées et les fourrés,
séjours des bêtes, une jeunesse dure à l'ouvrage et sobre, le culte
des dieux et la vénération pour leurs pères; chez eux, au moment
de quitter la terre, la Justice a laissé les dernières traces de ses pas.*

Virgile, *Géorgiques*, II, 458-474, trad. H. Goelzer,
Éd. Les Belles Lettres, 1946.

1. *Les clients* : les protégés d'un grand personnage, leur patron, qui venaient saluer chaque matin.

2. *La drogue d'Assyrie* : la pourpre.

À L'AUBE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les fabliaux (xii^e-xiv^e siècles)

Le monde rural est déjà une source d'inspiration aux tout premiers siècles de notre littérature. En réaction contre l'idéologie chevaleresque et courtoise qui exaltait l'excellence physique et morale et entourait d'un véritable culte l'héroïsme, la femme et l'amour, on voit apparaître, dès le xii^e siècle, les *fabliaux*.

Les *fabliaux* sont des récits généralement assez courts, en vers octosyllabiques, directement issus des provinces françaises (Artois, Picardie, Champagne, île de France) où ils ont été composés. Le terme même de *fabliau* est la forme picarde de l'ancien français *fableau*, signifiant «*petite fable*». Nous en possédons environ cent cinquante.

Bien que les intrigues soient imaginaires, les personnages, eux, sont bien réels et n'appartiennent plus à cette humanité idéale et un peu mythique qui peuplait chansons de geste et romans courtois. Avec les *fabliaux*, les gens simples font leur entrée dans la littérature : bourgeois avarés ou crédules, naïfs de toute sorte, prêtres paresseux ou cupides, femmes dévergondées, mais aussi et peut-être surtout paysans (on disait alors «*vilains*»).

La peinture qui nous en est proposée est satirique : le but du *fabliau* est de faire rire. C'est alors que se dessinent, en particulier pour les paysans, les traits qui composeront leur image un peu caricaturale au cours des siècles et qu'on retrouve notamment chez Maupassant : avarice, grossièreté, naïveté mais aussi astuce.

Dans le conte *De Brunain et de Blérain*, un paysan et sa femme prennent à la lettre le sermon du prêtre : il avait assuré que Dieu rendrait en la doublant toute offrande faite à l'Église. Ils décident donc de lui donner leur vache. Le prêtre, pour l'apprivoiser, la fait lier à la sienne propre. Or, voici que la vache des paysans revient chez ses anciens maîtres, entraînant avec elle celle du prêtre. Dieu a bien doublé en effet l'offrande des paysans. Les voilà donc récompensés de leur bêtise de manière inattendue, tandis que le prêtre se voit puni de sa cupidité. Un autre *fabliau* nous raconte l'histoire d'un paysan plus sensible à l'odeur du fumier qu'à celle de la Rose.

En somme, les *fabliaux*, malgré leur origine, leurs personnages et leurs sujets populaires sont très critiques envers les gens simples qu'ils mettent en scène et se complaisent à en souligner les ridicules.

AU XVII^e SIÈCLE

La comédie

Les auteurs du xvii^e siècle s'intéressent surtout à la cour et à la ville, selon le précepte de Boileau : «*Étudiez la cour et connaissez la ville*» (*Art Poétique*). Les paysans n'apparaissent que de façon intermittente dans la comédie, sous l'aspect de domestiques, valets et servantes, que le contact de leurs maîtres a affinés au point qu'ils s'expriment eux aussi en vers, comme Alain et Georgette dans *L'École des Femmes* de Molière. Toutefois s'ils ont perdu presque tout leur patois originel, leur façon de raisonner, les comparaisons qui leur viennent spontanément à l'esprit les distinguent encore et donnent une certaine couleur locale aux œuvres où ils figurent :

GEORGETTE : *Mais que diantre est-ce là qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?*

*D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne saurait voir personne en approcher?*

ALAIN : *C'est que cette action le met en jalousie.*

GEORGETTE : *Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?*

ALAIN : *Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.*

GEORGETTE : *Oui ; mais pourquoi Vest-il ? et pourquoi ce cour-
[roux ?*

ALAIN : *C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...*

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.

Je m'en vais te bailler une comparaison,

Afin de concevoir la chose davantage.

Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,

Que si quelque affamé venait pour en manger,

Tu serais en colère, et voudrais le charger?

GEORGETTE : *Oui, je comprends cela.*

ALAIN : *C'est justement tout comme :*

La femme est, en effet, le potage de l'homme;

Et quand un homme voit d'autres hommes parfois

Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,

Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE : *Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,*

Et que nous en voyons qui paraissent joyeux

Lorsque leurs femmes sont avec les biaux Monsieux?

ALAIN : *C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue*

Qui n'en veut que pour soi.

Molière, *L'École des Femmes*, II, 3, 1662.

La Fontaine

De tous les auteurs classiques, La Fontaine est celui qui connaît le mieux le monde rural. Il reprend en partie à son compte les railleries dont les paysans sont l'objet dans les *fabliaux*, mais il rend aussi hommage à leur travail patient et opiniâtre et à la morale qui le prône : «*Travaillez, prenez de la peine*». Il sait distinguer le paysan aisé, qui lègue un héritage à ses enfants (*Le Laboureur et ses enfants*), de l'ouvrier agricole que guette la

*Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
«Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.»
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,*

*Le créancier, et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.*

La Fontaine, *La Mort et le Bûcheron*,
in *Fables*, I, XVI.

La Bruyère

À la fin du siècle, La Bruyère, plus moraliste que poète soucieux du pittoresque, dénonce avec véhémence la misère globale des paysans, à une époque où les périodes de famine se multiplient :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

La Bruyère, *Les Caractères*, IX, 1688.

Les peintres

Les peintres ont été plus heureusement inspirés que les écrivains par les réalités de la campagne, témoins les nombreux tableaux que Georges de La Tour (*Paiement des dettes, foveur de vielle*) et Louis Le Nain (*La Famille de paysans, Repas des paysans*), deux grands maîtres du réalisme français, ont consacrés à la vie paysanne.

AU XIX^e SIECLE

La Révolution, en abolissant les droits féodaux, améliore la condition paysanne, mais l'essor démographique qui démarre vers le milieu du XIX^e siècle multiplie le nombre des paysans sans terre. Ceux-ci vivent de travaux saisonniers et de larcins (braconnage, maraudage) et entretiennent dans les campagnes un climat de mécontentement et de violence. George Sand, séduite par les paysages berrichons, donne une image idyllique et poétique de la paysannerie dans ses romans champêtres (*La Mare au Diable*, 1846; *La Petite Fadette*, 1849). Tandis que Balzac, ami de l'ordre, dresse contre elle le réquisitoire le plus violent :

Il est nécessaire d'expliquer, une fois pour toutes, aux gens habitués à la moralité des familles bourgeoises que les paysans n'ont, en fait de mœurs domestiques, aucune délicatesse ; ils n'invoquent la morale, à propos d'une de leurs filles séduites, que si le séducteur est riche et craintif. Les enfants, jusqu'à ce que l'État les leur arrache, sont des capitaux, ou des instruments de bien-être. L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile de leurs idées ; il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action est légale ou immorale, mais si elle est profitable. La moralité, qu'il ne faut pas confondre avec la religion, commence à l'aisance ; comme on voit, dans la sphère supérieure, la délicatesse fleurir dans l'âme quand la Fortune a doré le mobilier. L'homme absolument probe et moral est, dans la classe des paysans, une exception. Les curieux demanderont pourquoi ? De toutes les raisons qu'on peut donner de cet état de choses, voici la principale. Par la nature de leurs fonctions sociales, les paysans vivent d'une vie purement matérielle qui se rapproche de l'état sauvage auquel les invite leur union constante avec la Nature. Le travail, quand il écrase le corps, ôte à la pensée son action purifiante, surtout chez les gens ignorants. Enfin, pour les paysans, la misère est leur «raison d'état».

Balzac, *Les Paysans*.

Maupassant

Malgré le développement de la grande industrie sous Napoléon III, la France reste, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, un pays essentiellement agricole. Les rendements augmentent lentement mais régulièrement. Dans un pays où domine la petite propriété et où les paysans sans terre, en surnombre, sont partis à la ville travailler dans les usines, la paysannerie française, jusqu'alors plutôt agitée, est une population calme et satisfaite, et constitue le plus fidèle soutien du régime républicain. La Normandie de Maupassant, c'est-à-dire le pays de Caux, est une région particulièrement privilégiée : sol limoneux, fertile, où poussent bien les céréales, climat humide favorable aux pâturages, donc à l'élevage. À quelques exceptions près, comme les deux familles besogneuses évoquées dans *Aux champs*, les paysans que mettent en scène les *Contes* sont assez aisés. Pour les distinguer du tout-venant, on les appelle «Maître». Ce ne sont pas encore des bourgeois mais ils en prennent le chemin. Au-dessus d'eux figurent les notables : pharmaciens, médecins, notaires. Enfin la société rurale culmine avec les petits hobereaux, qui possèdent en général un château où ils mènent une vie heureuse et aisée. Ce monde de la campagne, sur lequel Maupassant exerce sa verve, mi-sévère, mi-amusé, est présent dans la majorité des *Contes*. Il en forme, en quelque sorte, le tissu vivant.

Zola

Zola trouvait que les romans champêtres de George Sand sonnaient faux, et il a été tenté, comme il le dit lui-même, de faire pour le paysan avec *La Terre* ce qu'il avait fait pour l'ouvrier avec *Germinal*. Il s'est donc appliqué à donner à sa peinture beaucoup de nuances et à éviter, comme Maupassant, toute simplification hâtive.

Un vieux paysan, le père Fouan, est venu trouver M. Baillehache, le notaire :

« Ainsi, père Fouan, vous vous êtes décidé à partager vos biens de votre vivant entre vos deux fils et votre fille ? »

Le vieux ne répondit point, les autres demeurèrent immobiles, un grand silence se fit. D'ailleurs le notaire, habitué à ces lenteurs, ne se hâtait pas, lui non plus [...]. Il avait ouvert un canif, il se rognait les ongles [...].

« Oui, ça se peut bien, monsieur Baillehache... Je vous en avais parlé à la moisson, vous m'aviez dit d'y penser davantage ; et

j'y ai pensé encore, et je vois qu'il va falloir tout de même en venir là. »

Il expliqua pourquoi, en phrases interrompues, coupées de continues incidentes. Mais ce qu'il ne disait pas, ce qui sortait de l'émotion refoulée dans sa gorge, c'était la tristesse infinie, la rancune sourde, le déchirement de tout son corps, à se séparer de ces biens si chaudement convoités avant la mort de son père, cultivés plus tard avec un acharnement de rut, augmentés ensuite lopins à lopins, au prix de la plus sordide avarice. Telle parcelle représentait des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, des étés de travaux brûlants, sans autre soutien que quelques gorgées d'eau. Il avait aimé la terre en femme qui tue et pour qui on assassine. Ni épouse, ni enfants, ni personne, rien d'humain : la terre ! Et voilà qu'il avait vieilli, qu'il devait céder cette maîtresse à ses fils, comme son père la lui avait cédée à lui-même, enragé de son impuissance.

« Voyez-vous, monsieur Baillehache, il faut se faire une raison, les jambes ne vont plus, les bras ne sont guère meilleurs, et, dame ! la terre en souffre... Ça aurait encore pu marcher, si l'on s'était entendu avec les enfants... »

Zola, *La Terre*, 1887.

AU XX^e SIÈCLE

Péguy

Péguy est resté toujours très attaché à sa terre natale, la Beauce. Bien qu'aucun de ses ouvrages n'ait pour thème majeur le monde rural, il a exalté Jeanne d'Arc, la bergère lorraine héroïne de la guerre de Cent Ans et de la chrétienté tout entière. Un de ses poèmes les plus célèbres est consacré à la Beauce et à ses blés, tels qu'on les découvre en faisant le pèlerinage de Chartres. Enfin il distinguait dans son propre corps l'empreinte de son hérité de paysan :

Toute l'inclinaison (générale) du corps en avant dénonce, trahit ce que suis, car je le deviens, puisque je le deviens : un paysan (non) égaré. L'inclinaison commençante générale vers la terre nourricière, vers la terre mère, vers la terre tombeau [...]. Je serai un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : c'est le père Péguy qui s'en va [...]. Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce, je serai un vieux fourbu [...]. Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour accoler la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché, cueilli, coupé des bords de la Loire [...].

Peuple laborieux, j'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai ce vice de travailler. Puissè-je écrire comme ils acco- laient la vigne [...]. Trop de vieux (et de vieilles) ont vécu sur la vigne, sur la délicate vigne, penchés comme sur une enfant, penchés toute la vie.

Péguy, Victor-Marie comte Hugo, 1910.

Après la guerre de 1914-1918

Après la Grande Guerre, l'extension de la grande industrie tend à dépeupler les campagnes : des villages se vident et meurent, des terres tombent en friche. Une certaine nostalgie donne alors aux Romains paysans un caractère lyrique. Giono, chantre de la Haute-Provence particulièrement atteinte par cette mort lente, raconte dans *Regain* (1930) la renaissance d'un village proche de Manosque. L'héroïne principale est la Mamèche, veuve d'un puisatier qui s'est tué en remettant un puits en marche. Pour elle la terre, où sont les morts, n'est plus un outil de production mais un objet d'amour et Giono, tout comme son personnage, se sent relié à elle par une sorte de panthéisme mystique :

[La Mamèche parle.] je pense à l'enfant, à mon petit, mon Rolando, celui qui est aussi sous la racine de l'herbe. C'est pas de la justice [...]. Eux, ils les ont encore en chair qui marche et c'est parti pour chercher la bonne place. Moi, tout ce qui me tenait le cœur, c'est devenu l'herbe et l'eau de cette terre et je resterai ici tant que je ne serai pas devenue cette terre, moi aussi.

Giono, *Regain*, 1930.

À peu près à la même époque, d'autres auteurs, Pourrat, Ramuz, A. de Chateaubriant, Pagnol, et, plus près de nous, H. Bosco ont puisé dans leurs terroirs respectifs, - Auvergne, canton de Vaud, Brière, Provence -, une grande partie de leur inspiration. Cette tendance s'est prolongée jusqu'à notre époque sans éviter toujours les facilités d'un folklore superficiel. On peut dire que le mouvement écologiste se situe aussi dans la même mouvance, mais il n'a pas encore donné lieu à une œuvre littéraire.



AU XVII^e SIÈCLE

Corneille

Bien que la bourgeoisie de Paris peuple la plupart des comédies de Molière, la ville elle-même en est constamment absente. Il faut remonter aux premières comédies de Corneille pour trouver des allusions précises à certains quartiers, comme le Marais ou le faubourg Saint-Germain. *La Place Royale* (1634) a pour décor cette célèbre place, aujourd'hui Place des Vosges, qui attirait déjà les promeneurs au temps de Corneille. *La Galerie du Palais*, l'année précédente, poussait encore plus loin le souci de réalisme en présentant les boutiques des commerçants installés dans la galerie du Palais de justice :

LA LINGÈRE, LE LIBRAIRE

(On tire un rideau et l'on voit le libraire, la lingère et le mercier chacun dans sa boutique.)

LA LINCÈRE

*Vous avez fort la presse à ce livre nouveau ;
C'est pour vous faire riche.*

LE LIBRAIRE

*On le trouve si beau
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soie!*

LA LINGÈRE

*De vrai, bien que d'abord on en vendit fort peu,
À présent Dieu nous aime, on y court comme au jeu;
Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande :
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
je perds bien à gagner, de ce que ma boutique,
Pour être trop étroite, empêche ma pratique¹ ;
À peine y puis-je avoir deux chalands¹ à la fois :
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandise en un bel étalage.*

LE LIBRAIRE

*Vous avez bien raison; mais à ce que j'entends...
Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps.*

Corneille, *La Galerie du Palais*, I, iv.

Boileau

bn 1666, Boileau dénoncera les bruits et les «embarras» qui rendent pénible (déjà!) la vie dans la grande ville :

*Qui jrappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel jâcheux démon, durant des nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enjer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en jurie,
L'autre roule sa voix comme un enjant qui crie.
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats. [...]
Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine;
Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,
C'est encor pis vingt jois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aïlle, il jaut jendre la presse
D'un peuple d'importuns qui jourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais¹ dont je suis tout froissé² ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé. [...]
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la joule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce jardeau pesant
Ont peine à l'émuovoir³ sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue,
Quand un autre à l'instant s'ejjorçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la jile
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bctuijs.*

Boileau, *Satires*, VI.

AU XVIII^e SIÈCLE

Les écrivains du xviii^e siècle ont été, dans leur ensemble, moins intéressés par le pittoresque que par les débats d'idées.

1. *ma pratique* : ma clientèle.
2. *chalands* : clients.

1. *ais* : planche.
2. *froissé* : blessé.
3. *émuovoir* : faire avancer.

De Paris, ils ont donc retenu essentiellement les endroits où ces débats avaient lieu le plus souvent, c'est-à-dire les cafés, lieux d'échanges et de dialogues, fréquentés par les écrivains et les philosophes, et qui concurrençaient sérieusement les salons. Dans les *Lettres persanes* (1721), Montesquieu évoque le célèbre café Procope qui, rénové, est devenu aujourd'hui un restaurant :

Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles; dans d'autres on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque le plus de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amusent leurs talents à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qui se pût imaginer : il s'agissait de la réputation d'un vieux poète grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie aussi bien que le temps de sa mort. Les deux partis avouaient que c'était un poète excellent : il n'était question que du plus ou moins de mérite qu'il fallait lui attribuer.

Montesquieu, *Lettres persanes*, XXXVI, 1721.

Chez Diderot, c'est un autre endroit célèbre de l'époque, le café de la Régence de son quartier, où le neveu de Rameau a ses habitudes :

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson¹. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie. J'abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit dans l'allée du Foy² nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune! Mes pensées, ce sont mes catins. Si le temps est trop froid, ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence; là je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit

1. -*banc d'Argenson* : dans les jardins du Palais-Royal, près de l'hôtel d'Argenson.

2. *allée du Foy* : parallèle à la rue de Richelieu.

du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu.

Diderot, *Le Neveu de Rameau*.

AU XIX^e SIECLE

La réalité de Paris

Balzac a parfois souligné l'insalubrité des quartiers du vieux Paris :

La rue du Tourniquet Saint-Jean, naguère une des rues les plus tortueuses et les plus obscures du vieux quartier qui entoure l'Hôtel de Ville, serpentait le long des petits jardins de la Préfecture de Paris et venait aboutir dans la rue du Martroi, précisément à l'angle d'un vieux mur maintenant abattu. En cet endroit se voyait le tourniquet auquel cette rue a dû son nom et qui ne fut détruit qu'en 1823. [...] La partie la plus large de la rue du Tourniquet [...] n'avait que cinq pieds de largeur. Aussi, par les temps pluvieux, des eaux noirâtres baignaient-elles promptement le pied des vieilles maisons qui bordaient cette rue, entraînant les ordures déposées par chaque ménage au coin des bornes. Les tombereaux ne pouvant passer par là, les habitants comptaient sur les orages pour nettoyer leur rue toujours boueuse, et comment aurait-elle été propre ? Lorsqu'en été le soleil darde en aplomb ses rayons sur Paris, une nappe d'or, aussi tranchante que la lame d'un sabre, illuminait momentanément les ténèbres de cette rue sans pouvoir sécher l'humidité permanente qui régnait depuis le rez-de-chaussée jusqu'au premier étage de ces maisons noires et silencieuses. Les habitants, qui au mois de juin allumaient leurs lampes à cinq heures du soir, ne les éteignaient jamais en hiver.

Balzac, *Une double famille*.

Certaines descriptions de Hugo dans *Les Misérables* renchérisent sur celles de Balzac et à la saleté ajoutent l'angoisse :

[Dans le quartier du boulevard de l'Hôpital] *Les maisons bourgeoises n'ont commencé à poindre là que vingt-cinq ans plus tard. Le lieu était morose. Aux idées funèbres qui vous y saisissaient, on se sentait entre la Salpêtrière dont on entrevoyait le dôme et Bicêtre dont on touchait la barrière, c'est-à-dire entre la folie de la femme et la folie de l'homme. Si loin que la rue pût s'étendre, on n'apercevait que les abattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares façades d'usines, pareilles à des casernes où à des monastères; partout des baraques et des plâtras, de vieux murs noirs comme des linceuls, des murs neufs blancs comme des suaires [...].*

Cependant, à la nuit tombante, au moment où la clarté s'en va, l'hiver surtout, à l'heure où la bise crépusculaire arrache aux ormes leurs dernières feuilles rousses, quand l'ombre est profonde et sans étoiles, ou quand la lune et le vent font des trous dans les nuages, ce boulevard devenait tout à coup effrayant. [...] La solitude de cet endroit où il s'était commis tant de crimes avait quelque chose d'affreux. On croyait pressentir des pièges dans cette obscurité, toutes ces formes confuses de l'ombre paraissaient suspectes, et les longs creux carrés qu'on apercevait entre chaque arbre semblaient des fosses. Le jour, c'était laid; le soir, c'était lugubre; la nuit, c'était sinistre.

Hugo, *Les Misérables*, II, 4, 1862.

Il faut faire une mention spéciale pour l'Éléphant de la Bastille, détruit en 1847, où s'abrite Gavroche, enfant abandonné devenu le symbole des « gamins de Paris » livrés à eux-mêmes et survivant grâce à leur astuce, capables aussi d'héroïsme :

Il y a vingt ans, on voyait encore dans l'angle sud-est de la place de la Bastille, près de la gare du Canal creusée dans l'ancien fossé de la prison-citadelle, un monument bizarre qui s'est effacé déjà de la mémoire des Parisiens. [...] C'était un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie, portant sur son dos sa tour qui ressemblait à une maison, jadis peint en vert par un badigeonneur quelconque, maintenant peint en noir par le ciel, la pluie et le temps. Dans cet angle désert et découvert de la place, le large front du colosse, sa trompe, ses défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils à des colonnes faisaient, la nuit, sur le ciel étoilé une silhouette surprenante et terrible. On ne savait ce que cela voulait dire. C'était une sorte de symbole de la force populaire. C'était sombre, énigmatique et immense. C'était on ne sait quel fantôme puissant, visible et debout à côté du spectre invisible de la Bastille.

Hugo, *Les Misérables*, VI, 2, 1862.

« *Un sentiment aigu de Paris* » constitue un des éléments majeurs de la poésie de Baudelaire, selon A. Thibaudet qui ajoute : « *Baudelaire en a extrait l'âme, une âme raffinée et perverse, l'âme de ses nuits, l'âme de son spleen.* » Les *Petits Poèmes en prose* avaient pour titre primitif *Le Spleen de Paris*, et plusieurs poèmes des *Fleurs du Mal* sont groupés sous la rubrique : *Tableaux parisiens*, dont le *Crépuscule du matin* :

*La diane¹ chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.*

1. *diane* : sonnerie du matin destinée à réveiller les troupes.

*C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge;
Où l'âme, sous le poids du corps revêché et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.*

*Les maisons ça et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine¹ ;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.*

*L'aurore grelottante en robe Rose et verte
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.
Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, «Tableaux parisiens», 1861.*

Le mythe de Paris

En dépit de la laideur inquiétante de certains quartiers, Paris est le lieu par excellence de la réussite et attire pour cette raison les jeunes ambitieux des romans de Balzac. Eugène de Rastignac, noble mais pauvre, brûle de se mesurer avec la société parisienne et d'y connaître la fortune et le succès. Il vient d'assister à un enterrement au cimetière du Père-Lachaise :

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent

1. *en gésine* : en train d'accoucher.

presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait le beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses :
- À nous deux maintenant !

Et pour premier acte de défi qu'il portait à la société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen.

Balzac, *Le Père Goriot*, 1834.

De même, Lucien de Rubempré, jeune poète de province, est exhorté par sa maîtresse à aller tenter sa chance à Paris.

Lucien, hébété par le rapide coup d'œil qu'il jeta sur Paris, en entendant ces séduisantes paroles, crut n'avoir jusqu'alors joué que de la moitié de son cerveau ; il lui sembla que l'autre moitié se découvrait, tant ses idées s'agrandirent : il se vit, dans Angoulême, comme une grenouille sous sa pierre au fond d'un marécage. Paris et ses splendeurs, Paris, qui se produit dans toutes les imaginations de province comme un Eldorado, lui apparut avec sa robe d'or, la tête ceinte de pierres royales, les bras ouverts aux talents. Les gens illustres allaient lui donner l'accolade fraternelle. Là tout souriait au génie. Là ni gentillâtres jaloux qui lançaient des mots piquants pour humilier l'écrivain, ni sottise indifférence pour la poésie. De là jaillissaient les œuvres des poètes, là elles étaient payées et mises en lumière.

Balzac, *Illusions perdues*, 1843.

Julien Sorel, dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, et Frédéric Moreau, dans *l'Éducation sentimentale* de Flaubert, ressemblent aux héros balzacien en ce sens qu'ils ressentent eux aussi la fascination de Paris.

Le nouveau Paris

Sous Napoléon III, le baron Haussmann, préfet de la Seine de 1853 à 1870, s'attacha à l'œuvre gigantesque de l'agrandissement et de la transformation de Paris. On lui doit, entre autres, l'aménagement des bois de Boulogne et de Vincennes, du parc des Buttes-Chaumont, la construction des Halles, des églises St-Augustin et de la Trinité, d'hôpitaux comme l'Hôtel-Dieu, de théâtres comme l'Opéra et le Châtelet. Paris y gagna un prestige européen sans précédent. Dans le quartier nouvellement construit des Grands Boulevards se trouvaient les théâtres, les magasins, les cafés et les restaurants à la mode. Le génie visionnaire de Zola assimile les Halles centrales à une sorte de ventre de Paris et prête une vie intense aux marchandes qu'elles abritent.

Sur le carreau, les tas déchargés s'étendaient maintenant jusqu'à la chaussée. Entre chaque tas, les maraîchers ménageaient un étroit sentier pour que le monde pût circuler. Tout le large trottoir, couvert d'un bout à l'autre, s'allongeait, avec les bosses sombres des légumes. On ne voyait encore, dans la clarté brusque et tournante des lanternes, que l'épanouissement charnu d'un paquet d'artichauts, les verts délicats des salades, le corail Rose des carottes, l'ivoire mat des navets ; et ces éclairs de couleurs intenses filaient le long des tas, avec les lanternes. Le trottoir s'était peuplé ; une foule s'éveillait, allait entre les marchandises, s'arrêtant, causant, appelant. Une voix forte au loin criait : « Eh ! la chicorée ! » On venait d'ouvrir les grilles du pavillon aux gros légumes ; les revendeuses de ce pavillon, en bonnets blancs, avec un fichu noué sur leur caraco noir, et les jupes relevées par des épingles pour ne pas se salir, faisaient leur provision du jour, chargeaient de leurs achats les grandes hottes des porteurs posées à terre. Du pavillon à la chaussée, le va-et-vient des hottes s'animait, au milieu des têtes cognées, des mots gras, du tapage des voix s'enrouant à discuter un quart d'heure pour un sou.

Zola, *Le Ventre de Paris*, 1874.

Le Paris d'Haussmann est celui qu'a connu Maupassant. On ne trouve pas dans les *Contes* d'évocation de la capitale en général, mais plus d'une allusion aux nouveaux quartiers et notamment aux cafés à la mode qui s'y trouvaient (*Le Protecteur*). Mais c'est surtout à des gens plus humbles que s'est intéressé Maupassant :

Ayant été, par son éducation aristocratique et campagnarde, préservé de tout contact sympathique avec les membres de la petite bourgeoisie urbaine, Maupassant, un peu malgré lui, les découvre pour la première fois. Les petites gens, ce sont les boutiquiers et les employés qu'il côtoie journalièrement sur les flancs de la colline Montmartre où il habite. Ce sont ses voisins du neuvième, ou huitième, ou dix-septième arrondissement. Ce sont les fonctionnaires sans espoir qu'il croise dans les couloirs des ministères. Il les observe. Il définit leurs singularités. Ainsi se constitue-t-il un riche assortiment de matériaux bruts où il ne cesse d'emprunter jusqu'à sa mort.

Albert-Marie Schmidt, *Maupassant par lui-même*, Seuil, 1962.

Ces petites gens, Maupassant aime les suivre dans leurs loisirs du dimanche (*Une partie de campagne*, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris*). Un des lieux qui attiraient le plus les promeneurs était la banlieue nord-ouest de Paris, le long des boucles de la Seine. Argenteuil était encore alors un village au milieu de vergers et de vignobles. Un peu plus loin, Bougival et Chatou comptaient bon nombre de restaurants de plein air, de

loureux de bateaux de plaisance. On pouvait aussi aller pique-niquer sur les berges du fleuve ou dans les petites îles dont était semé le cours de la Seine. Maupassant évoque souvent cette région, qu'il connaît bien, et les loisirs qu'il y a lui-même largement pratiqués, en particulier le canotage. Elle était aussi très chère aux peintres impressionnistes : Monet avait un atelier flottant sur la Seine à Argenteuil, Renoir était un familier du restaurant *Fournaise* près de Chatou, et de *La Grenouillère*, dont la terrasse sert de décor à son fameux *Déjeuner des canotiers* (1881).

AU XX^e SIECLE

Le quartier des Grands Boulevards est, chez Proust, le théâtre d'un petit drame : un soir, Swann, amoureux et jaloux, cherche Odette, la femme qu'il aime, et, pour la retrouver, fait le tour des cafés et des restaurants à la mode :

Swann se fit conduire dans les derniers restaurants : c'est la seule hypothèse du bonheur qu'il avait envisagée avec calme; il ne cachait plus maintenant son agitation, le prix qu'il attachait à cette rencontre et il promit en cas de succès une récompense à son cocher, comme si, en lui inspirant le désir de réussir qui viendrait s'ajouter à celui qu'il avait en lui-même, il pouvait faire qu'Odette, au cas où elle fût déjà rentrée se coucher, se trouvât pourtant dans un restaurant du boulevard. Il poussa jusqu'à la Maison Dorée, entra deux fois chez Tortoni et, sans l'avoir vue davantage, venait de ressortir du Café Anglais, marchant à grands pas, l'air hagard, pour rejoindre sa voiture qui l'attendait au coin du boulevard des Italiens, quand il heurta une personne qui venait en sens contraire : c'était Odette; elle lui expliqua plus tard que n'ayant pas trouvé de place chez Prévost, elle était allée souper à la Maison Dorée dans un enfoncement où il ne l'avait pas découverte.

Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913.

Aragon jette un œil de poète sur l'île de la Cité à la tombée de la nuit :

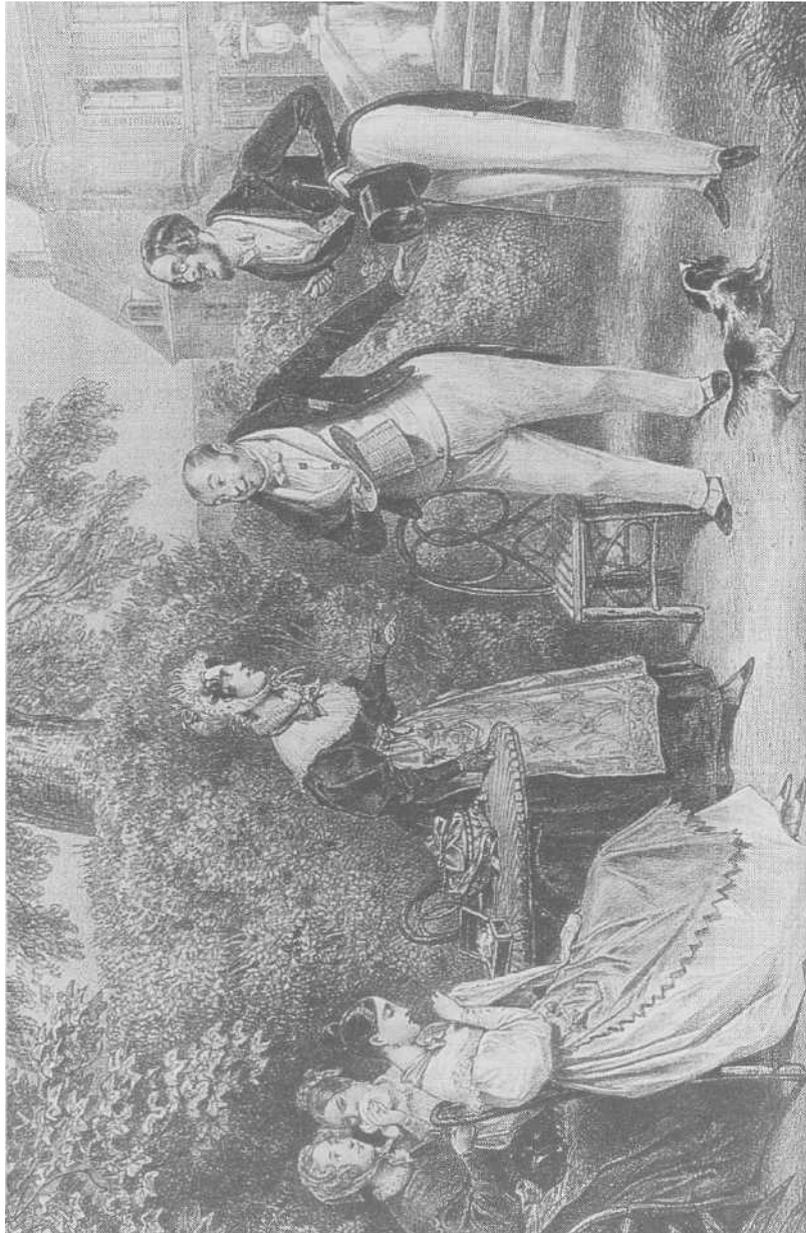
Le dernier lambeau du jour donnait un air de féerie au paysage dans lequel la maison avançait en pointe comme un navire. On était au-dessus de ces arbres larges et singuliers qui garnissaient le bout de l'île, on voyait sur la gauche la Cité où déjà brillaient les réverbères, et le dessin du fleuve qui l'enserme, revient, la reprend et s'allie à l'autre bras, au-delà des arbres, à droite, qui cerne l'île Saint-Louis. Il y avait Notre-Dame, tellement plus belle du côté de l'abside que du côté du parvis, et les ponts, jouant à une marelle curieuse, d'arche en arche entre les îles, et là, en face, de la Cité à

la rive droite... et Paris, Paris ouvert comme un livre, avec sa pente gauche plus voisine vers Sainte-Geneviève, le Panthéon, et l'autre feuillet, plein de caractères d'imprimerie difficiles à lire à cette heure jusqu'à cette aile blanche du Sacré-Cœur... Paris, immense [...]. Paris vu de son cœur, à son plus mystérieux, avec ses bruits voisins, estompés par le fleuve multiple où descendait une péniche.

Aragon, *Aurélien*, Gallimard, 1944.



Chauffoir public, lithographie de Victor Adam (vers Musée Carnavalet.



INDEX THÉMATIQUE

ADULTÈRE

• Dans l'œuvre : il n'y a guère de couples parfaitement heureux dans les *Contes*. L'aventure les guette sans cesse et ils savent mal y résister : «le mariage n'est qu'une ficelle qu'on coupe à volonté» (*La Revanche*). Nombre de riches paysans et de hobereaux, mariés ou non, sont présentés comme de «vigoureux trousses de servantes» (*Saint-Antoine*) et la fidélité n'est pas leur fort. Mais ce sont presque toujours les femmes que Maupassant s'est ingénié à surprendre en situation d'adultère. En général, il ne les condamne pas : au nom de quel principe le ferait-il, lui dont le scepticisme n'épargne pas l'amour? À tout prendre, ce sont surtout les maris, paradoxalement, qui font les frais de sa sévérité en l'occurrence. Les femmes sont astucieuses, rusées, et à leur rouerie les maris n'ont à opposer que l'arme dérisoire de leur naïveté. On devine, dès lors, l'issue de l'affrontement. Le mari est à la fois trompé et ridicule : dans *Décoré!* il pleure de joie, sans se douter de rien, parce qu'il croit avoir reçu une décoration que sa femme obtiendra en payant de sa personne. Dans *Une partie de campagne*, il fait tranquillement une partie de pêche tandis que sa femme batifole librement dans les bois avec un séducteur. Maupassant se garde bien de plaindre tous ces maris et de compatir à leur qualité de victimes : dans *Les Bijoux*, il pousse la dérision jusqu'à nous en présenter un que sa première femme, frivole et couverte de bijoux par de riches amants, a rendu parfaitement heureux, tandis qu'il est malheureux avec la seconde, dont la vertu est irréprochable. Maupassant laisse le soin aux moralistes, si le cœur leur en dit, de condamner l'adultère. Il se contente, quant à lui, de convier son lecteur à sourire de quelques situations savoureuses.

• Rapprochements : le thème de l'adultère (ou du cocufiage) se rattache à une vieille tradition gauloise et apparaît déjà dans les *Fabliaux*. On le retrouve chez Rabelais (*Tiers Livre*), dans les *Contes* et parfois même dans les *Fables* de La Fontaine. Mais c'est essentiellement un thème de comédie, présent ou sous-jacent dans la plupart des pièces, mais qui atteint son plus grand développement dans les vaudevilles du xix^e siècle et notamment les œuvres de Feydeau, le maître du genre.

AMOUR

• Dans l'œuvre : l'amour sincère, profond, désintéressé n'est que très rarement évoqué dans les *Contes*, peut-être parce que

leur auteur, de son propre aveu, a ignoré ce sentiment : «*Je n'ai pas eu, en toute ma vie, une apparence d'amour, bien que j'aie simulé souvent ce sentiment que je n'éprouverai sans doute jamais*», écrit-il en 1881 à une amie. Célibataire vagabond, homme à bonnes fortunes, il a demandé aux nombreuses femmes qu'il a fréquentées des satisfactions uniquement sensuelles et s'est toujours montré soucieux avant tout de préserver sa liberté. Mais, s'il semble ne pas avoir éprouvé lui-même l'amour, il a été capable de le pressentir et de le deviner assez bien pour dessiner parfois quelques figures émouvantes où ce sentiment s'incarne. Ainsi, la servante *d'Histoire vraie* qui a été mariée contre son gré à un paysan après avoir conçu un enfant de son maître, M. de Varnetot, garde intact l'amour que ce dernier lui avait inspiré et, devant ses rebuffades, finit par mourir de désespoir. M. de Varnetot, quant à lui, semblable à son créateur, n'est jamais ému par cette fidélité pathétique et la mort même de sa victime le laisse indifférent et disponible pour d'autres aventures. Maupassant nous suggère une conclusion réaliste et pessimiste : c'est celui qui n'aimait pas qui est le plus heureux. Les destins sont moins inégaux mais la fin également tragique dans *Amour*, où la sarcelle mâle se fait tuer parce qu'elle ne veut pas s'éloigner de sa femelle abattue par un chasseur. Les sarcelles sont ici, en un sens, plus parfaites que les hommes puisque l'instinct leur inspire au moins des sentiments partagés. Maupassant insinue peut-être que cet accord parfait n'est possible, justement, que dans le monde animal. Mais là encore, quoique de façon différente, l'amour débouche sur la tragédie et la mort. Maupassant le condamnerait-il encore au moment où il semble l'exalter ?

• Rapprochements : une multitude d'œuvres de la littérature mondiale ont été inspirées par le thème de l'amour, incarné dans des «amoureux» exemplaires. En France, on peut citer *Tristan et Yseult*, quelques figures du théâtre classique (Rodrigue et Chimère dans *Le Cid* de Corneille, Titus et Bérénice dans *Bérénice* de Racine, l'héroïne de *La Princesse de Clèves* de Mme de Lafayette, les inspiratrices de la poésie romantique (Elvire pour Lamartine, Eva pour Vigny) et quelques couples célèbres du roman du xix^e siècle : Fabrice et Clélia dans *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, Félix de Vaudenette et Mme de Mortsauf dans *Le Lys dans la vallée* de Balzac, Frédéric Moreau et Mme Arnoux dans *l'Éducation sentimentale* de Flaubert. À l'étranger, citons *Roméo et Juliette* de Shakespeare, repris avec une certaine dérision par Anouilh dans *Roméo et Jeannette*, et *Les Souffrances du jeune Werther*, de Goethe. Les sarcelles de Maupassant peuvent faire penser aux deux pigeons

de La Fontaine (*Fables*, IX, 2), qui, eux aussi, «*s'aimaient d'amour tendre*», mais dont l'un au moins ne poussait pas ce sentiment jusqu'à l'héroïsme.

AVARICE



• Dans l'œuvre : aucune catégorie sociale n'est, chez Maupassant, exempte d'avarice et certains individus poussent même ce défaut à son paroxysme. Les bourgeois aisés, qui n'ont pas l'excuse d'être contraints par la nécessité, sont aussi regardants et cupides que les autres. Dans *La Rempailleuse*, on voit un pharmacien ayant pignon sur rue, fils lui-même d'un pharmacien, revendiquer hautement le maigre héritage d'une rempailleuse qu'il regrettait, l'instant d'avant, de n'avoir pas fait arrêter par les gendarmes. Mais c'est surtout sur les paysans que s'est acharnée la critique de Maupassant. Parfois leur avarice n'est pas pendable, comme lorsque maître Belhomme voulait bien se faire rembourser la moitié de sa place dans la diligence (*La Bête à moitié Belhomme*). Mais que dire de Mme Lefèvre qui condamne son chien à une mort affreuse, pour ne pas avoir à le nourrir, bien qu'elle en ait largement les moyens ? Il y a plus grave encore : les parents de la jeune Adélaïde la livrent à un vieux paysan riche dont ils espèrent que, moyennant une grossesse, il consentira à l'épouser (*Les Sabots*). Les parents d'un jeune bambin n'hésitent pas à le vendre à un couple fortuné contre le versement régulier d'une petite rente (*Aux champs*). Et la jeune paysanne de *L'Aveu*, après avoir longuement payé de ses faveurs une réduction que lui consentait le cocher sur le prix de son transport, se gardera bien de lui annoncer la grossesse dont il est l'auteur, afin de bénéficier jusqu'à l'extrême limite de l'économie qu'il lui permet de réaliser. À ce niveau, l'avarice désarme la critique et finit par ne plus se distinguer de la stupidité.

• Rapprochements : l'avarice est un des défauts humains qui a le plus inspiré les écrivains. Dans la littérature latine, on notera *L'Aululaire* de Plaute, qui est la source essentielle de *L'Avare* de Molière. Plus près de Maupassant, on peut songer à l'inoubliable père Grandet dans *Eugénie Grandet* de Balzac. Bien qu'elle s'y incarne de façon moins plaisante que tragique, la passion immodérée de l'argent est présente chez les riches propriétaires bordelais de la plupart des romans de Mauriac, en particulier dans *Le Nœud de Vipères*.

CHASSE

• Dans l'œuvre : bien qu'il ait aimé la chasse et tiré quelques gibiers dans la région de bezons et en Normandie à proximité d'Étretat, Maupassant a plus parlé de la chasse qu'il ne l'a personnellement pratiquée. Un certain nombre de ses contes (comme *Histoire vraie* et *La Rempailleuse*) ont pour cadre de départ une assemblée de chasseurs, réunis, après une journée de battues dans la campagne, devant une table abondamment garnie, auprès d'un grand feu de cheminée. L'histoire que raconte alors un des participants, et qui constitue un récit dans le récit, n'a le plus souvent aucun rapport avec la chasse, mais celle-ci lui donne sa tonalité. Maupassant ne s'est pas borné à évoquer les festins bien arrosés de l'après-chasse ; la chasse elle-même l'attire visiblement. Elle met en contact avec la nature, puisqu'elle est inséparable de longues marches qui font défiler les paysages, ou bien au contraire de longues stations immobiles à l'affût, où l'on entend glisser le vent dans les feuillages, où l'on entend palpiter la vie mystérieuse d'un marais (*Amour*). Sur un tout autre registre, certaines notations laissent penser que Maupassant éprouve une certaine fascination devant le sang : «*la bête saignante*», «*le sang sur les plumes*», «*le sang sur mes mains me crispent le cœur à le faire défaillir*» (*Amour*). Plus profondément encore, la chasse, c'est la mort, dont l'obsession a assombri les dernières années de Maupassant, au point qu'il a tenté d'en devancer le terme.

• Rapprochements : la chasse a rarement inspiré l'ensemble d'une œuvre. On peut toutefois citer les *Récits d'un chasseur* de Tourgueniev. Dans la littérature française, Vigny illustre sa pensée en présentant un loup plus «*philosophe*» que les chasseurs qui l'ont abattu (*La Mort du loup*). On peut songer aussi à *La Légende de saint Julien L'Hospitalier*, un des *Trois Contes* de Flaubert.

EAU

• Dans l'œuvre : «*j'aime l'eau d'une passion désordonnée*», avoue Maupassant dans *Amour*. Effectivement, l'eau est souvent présente dans son œuvre sous diverses formes. La première qu'il ait rencontrée est la mer, puisqu'il est (peut-être) né à Fécamp et qu'il a, en tout cas, souvent séjourné à Étretat, où il s'est fait construire une maison. Au-delà de l'après-côte du pays de Caux, la mer le fascine, mais son immensité l'inquiète. Sans doute lui préfère-t-il la rivière, c'est-à-dire

essentiellement la Seine, dans sa boucle au nord-ouest de Paris, où il pratique son sport favori, le canotage : «*comme c'était simple et bon et difficile de vivre ainsi, entre le bureau à Paris et la rivière à Argenteuil. Ma grande, ma seule, mon absorbante passion pendant dix ans, ce fut la Seine*» (*Mouche*). La Seine est un des éléments essentiels du décor d'*Une partie de campagne* : si les deux canotiers séduisent si aisément Mme et Mlle Dufour, c'est parce qu'ils sont inséparables de la rivière, tout le prestige rejaillit sur eux, et que leurs gracieuses yoles font rêver d'évasion leurs amies. Mais, chez Maupassant, le poète aime la mer tout autant que le canotier : il évoque «*les promenades le long des berges fleuries, mes amies les grenouilles qui rêvaient, le ventre au frais, sur une feuille de nénuphar, et les lis d'eau coquets et frêles, au milieu des grandes herbes fines qui m'ouvraient soudain, derrière un saule, un feuillet d'album japonais quand le martin-pêcheur fuyait devant moi comme une flamme bleue*» (*Mouche*). On trouve des notations analogues dans *Une partie de campagne*. Une troisième forme d'eau lui est chère : le marais, de dimensions plus humaines que la mer et, pour cette raison, plus facile à dominer à première vue, mais qui recèle en son sein toutes les formes inconnues de la vie. Il en fait le décor de la partie de chasse racontée dans *Amour*.

• Rapprochements : l'eau a toujours été un thème favori des poètes, depuis le *Loir gaulois* de Du Bellay jusqu'au *Cimetière marin* de Valéry, en passant par *Le Lac* de Lamartine. Mais il faut surtout évoquer, à propos de Maupassant, les tableaux des peintres impressionnistes dont la technique convenait à merveille pour traduire les miroitements d'une mer ou d'un fleuve et qui ont largement exploité ce sujet.

GUERRE

• Dans l'œuvre : bien qu'il ait été lui-même mobilisé et qu'il ait failli être fait prisonnier au cours de la débâcle, Maupassant ne s'est jamais intéressé, au moins dans son œuvre, aux opérations militaires. Les *Contes* ne font que de brèves allusions à la guerre proprement dite : «*Lorsqu'arriva l'invasion prussienne*», une simple proposition subordonnée suffit à préciser les circonstances de *Saint-Antoine*. Au début d'un autre conte, *Un duel*, Maupassant ne développe pas beaucoup plus : «*La guerre était finie; les Allemands occupaient la France.*» En revanche, ce qui a inspiré plusieurs contes, c'est la situation créée par les suites de l'invasion et de la défaite, à savoir l'occupation d'une partie du pays et notamment de la Normandie. Mais cette

occupation n'a été ressentie ni par Maupassant ni par ses contemporains comme celle de 1940-1944, et il ne la présente jamais sous des couleurs vraiment tragiques. Il exerce également sa verve satirique sur l'occupant et sur l'occupé. Il s'en tient à l'image caricaturale de l'Allemand un peu lourdaud (comme le « cochon » de Saint-Antoine) ou du militaire, fût-il comte ou marquis dans la vie civile, que les circonstances amènent à se conduire en vandale dans le pays vaincu, comme les officiers de *Mademoiselle Fifi*. L'occupé n'est pas davantage exalté. Les Normands font même assez mauvaise figure : fanfaron en paroles, ils se révèlent plutôt lâches dans leur conduite. Leur « résistance » culmine dans le refus sans grand danger du curé qui ne fait jamais sonner la cloche de son église. Paradoxalement, c'est à une prostituée que, dans ce même conte, Maupassant prête la conduite la plus héroïque, ce qui ne va pas sans malice, comme dans *Boule de Suif*. La guerre n'est ni célébrée ni déplorée : aux yeux de Maupassant, elle agit comme révélateur des caractères et accentue, à l'occasion, la petitesse et la mesquinerie inhérentes, toutes nationalités confondues, à la nature humaine.

• Rapprochements : si les épopées exaltaient la guerre (*Iliade*, *Enéide*, *Chanson de Roland*), le roman a tendance à la démythifier : Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*, Tolstoï dans *Guerre et Paix* ont choisi de n'en montrer que des éléments dérisoires et discontinus, tels que pouvait les voir un soldat sur le champ de bataille. Jules Romains a pris le même parti dans *Prélude à Verdun* et *Verdun* (dans *Les Hommes de bonne volonté*), sans s'interdire quelques vues d'ensemble. Hugo, dans ses poèmes de l'Année terrible (1872), a souligné la tragédie du siège de Paris et Zola a évoqué la défaite dans *La Débâcle* sur le même registre sombre. Plus près de nous, l'occupation de 1940-1944 a inspiré une littérature assez différente des *Contes* de Maupassant : si la médiocrité de certains Français a parfois été relevée (J. Dutourd : *Au Bon Beurre*, M. Aymé : *La Traversée de Paris*), les auteurs ont en général insisté sur la cruauté sauvage des nazis et l'héroïsme de certains résistants (romans de Vercors, poèmes d'Éluard et d'Aragon).

PROSTITUTION

• Dans l'œuvre : Maupassant nourrit une inévitable sympathie pour les prostituées, qu'il a beaucoup fréquentées au cours de sa vie. Dans son œuvre, elles constituent un thème d'inspiration largement traité dans plusieurs contes. En général les

prostituées sont présentées avantageusement. Ce serait trop peu dire qu'il ne les met pas au ban de la société ; bien au contraire la générosité de Boule de Suif, dans le conte qui porte son nom, prend un relief singulier lorsqu'elle est comparée à l'hypocrisie, aux préjugés et à l'absence de cœur des autres femmes de la diligence, y compris les religieuses. Dans *Mademoiselle Fifi*, c'est encore une prostituée, Rachel, qui domine par son courage tous les autres personnages. Et l'émotion des pensionnaires de la maison Tellier, lors de la messe de première communion du neveu de leur patronne, est plus sincère et plus profonde que celle de maintes femmes réputées honnêtes de la paroisse. Si Maupassant se plaît à souligner les qualités en quelque sorte morales des prostituées et à les comparer à leur avantage avec les bourgeois bien pensantes, c'est pour faire une satire de ces dernières et exprimer un profond scepticisme devant les clivages sociaux, lorsqu'ils sont fondés sur les préjugés d'une morale conformiste. À la fin de *Mademoiselle Fifi*, Rachel deviendra, par son mariage, « une Dame qui vaut autant que beaucoup d'autres ». Pour opérer cette métamorphose, inattendue seulement aux yeux des bien-pensants, il a suffi de l'amour d'un « patriote sans préjugés ». Ces préjugés, Maupassant à coup sûr ne les partage pas. La prostitution est pour lui une forme comme une autre de l'activité sociale : l'opulence, entraînée pour son propriétaire par une maison de tolérance qui marche bien (*L'Ami Patience*), est du même ordre que s'il la devait à un commerce ou à une industrie prospères. Lui-même se considère comme un homme important et arrivé. En somme, pour Maupassant, la prostitution est une activité plutôt sympathique que ses détracteurs sont en général peu qualifiés pour mépriser.

• Rapprochements : les personnages de Maupassant peuvent faire penser aux courtisanes de Balzac, Coralie, Florine et surtout à Esther, fille de Gobseck, dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. On distinguera, dans la littérature qui a suivi, les femmes que leur pauvreté contraint à se prostituer pour vivre et faire vivre leur famille, comme Fantine dans *Les Misérables*, et les femmes entretenues qui vivent dans le luxe, de *La Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas fils, l'héroïne de *Nana*, de Zola, jusqu'à Odette de Crécy dans l'œuvre de Marcel Proust.

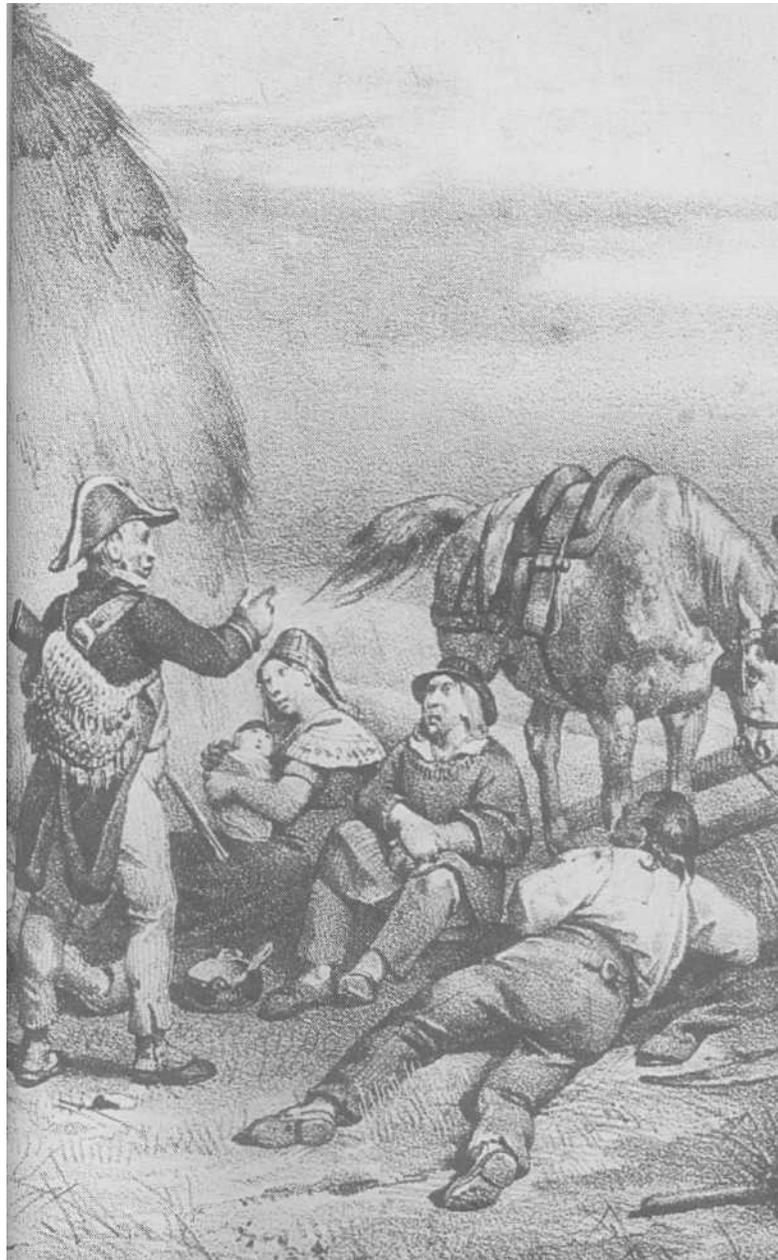
TERRE

• Dans l'œuvre : Maupassant est le contraire d'un écrivain déraciné. Si les nécessités de la vie l'ont souvent fixé à Paris

INDEX THÉMATIQUE

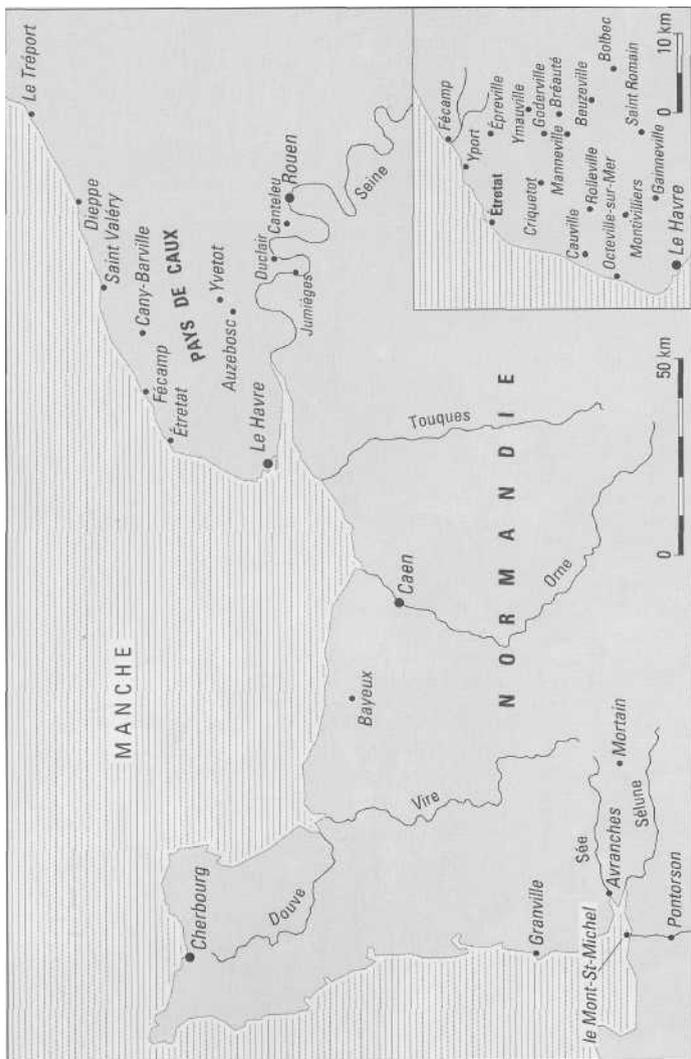
s'il a voyagé (Bretagne, Corse, Afrique du Nord), son cœur est toujours resté fidèle, comme c'était le cas pour son maître Flaubert, à sa Normandie natale. Bien qu'il s'intéresse avant tout aux comportements humains et ne s'attarde pas à de longues descriptions, il évoque souvent la riche terre normande, quand, par exemple, «*les seigles mûrs et les blés jaunissants, les avoines d'un vert clair, les trèfles d'un vert sombre étalent un grand manteau rayé, remuant et doux sur le ventre de la terre*» (*L'Aveu*). Mais il ne se limite pas à ce pittoresque, quelle qu'en soit la force suggestive. Au-delà de la terre, il s'intéresse au terroir, c'est-à-dire à l'ensemble de la vie que nature, hommes et animaux, inextricablement mêlés, mènent parfois péniblement, et il excelle à en saisir les mouvements, les bruits, les odeurs. Dans *La Ficelle*, l'évocation des paysans se rendant au marché, puis du marché lui-même, de la foire aux bestiaux et de l'auberge prouvent à quel point Maupassant est resté fidèle à ses racines. Dans son œuvre, la terre ne s'aperçoit pas seulement sous la forme des céréales ou des diverses autres récoltes que produit la Normandie. Elle se devine encore, plus subtilement, mais plus profondément, lorsqu'on observe avec attention un paysan, et que selon qu'il est tordu, penché d'un côté ou de l'autre, ou bien en avant, on peut deviner à quel dur labeur il s'adonne à longueur de journée et quel décor en est le cadre. Tout autant que dans la couleur des blés, la terre s'inscrit dans le corps et la silhouette des paysans. Au moins dans les contes normands, on peut dire que la terre est omniprésente.

- **Rapprochements** : Rousseau a chanté les campagnes où il a successivement vécu : sa Suisse natale, les Alpes autour de Chambéry et la région de Montmorency, au nord de Paris. Au XIX^e siècle, beaucoup d'auteurs sont des citadins, peu au fait des réalités campagnardes. De la Normandie de Maupassant, et de Flaubert, on peut rapprocher le Berry de George Sand tel qu'il apparaît dans ses romans champêtres (*La Mare au Diable*, *La Petite Fadette*, *François le Champi*), l'Yonne de Colette, la Provence de Giono et le Bordelais de Mauriac.





CARTE DE LA NORMANDIE



CARTE DE PARIS

